Vision et débats autour de la condition servile (écrits d'engagés, d'anciens esclaves et d'abolitionnistes) en Amérique du Nord du milieu à la fin du XVIIIe siècle

Denis Sousbie

▶ **To cite this version:**

Denis Sousbie. Vision et débats autour de la condition servile (écrits d'engagés, d'anciens esclaves et d'abolitionnistes) en Amérique du Nord du milieu à la fin du XVIIIe siècle. Histoire. 2013. dumas-01144616

HAL Id: dumas-01144616

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01144616

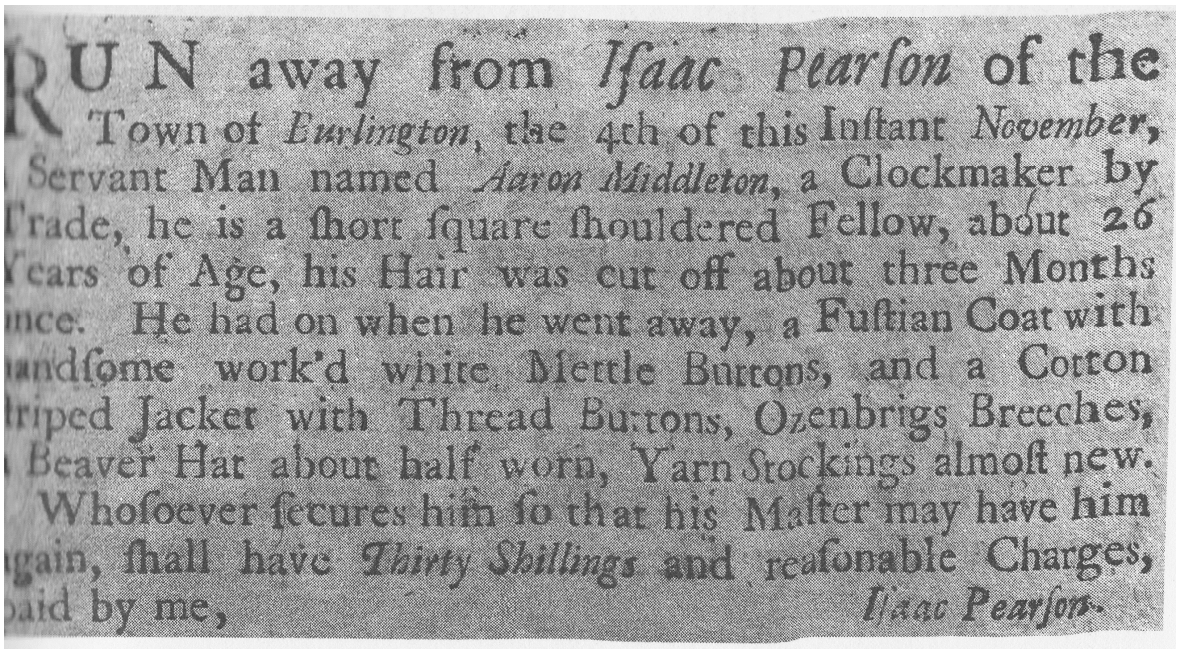
Submitted on 22 Apr 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Denis SOUSBIE

Vision et débats autour de la condition servile (écrits d'engagés, d'anciens esclaves et d'abolitionnistes) en Amérique du Nord du milieu à la fin du XVIII^{e} siècle


RUN away from *Iſaac Pearſon* of the Town of *Burlington*, the 4th of this Inſtant *November*, Servant Man named *Aaron Middleton*, a Clockmaker by Trade, he is a ſhort ſquare ſhouldered Fellow, about 26 Years of Age, his Hair was cut off about three Months ſince. He had on when he went away, a Fuſtian Coat with handſome work'd white Mettle Buttons, and a Cotton ſtriped Jacket with Thread Buttons, Ozenbrigs Breeches, a Beaver Hat about half worn, Yarn Stockings almoſt new. Whoſoever ſecures him ſo that his Maſter may have him again, ſhall have *Thirty Shillings* and reaſonable Charges, paid by me, *Iſaac Pearſon.*

Volume I

Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'Art
Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux de l'Antiquité à nos jours

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND **Année universitaire 2012-2013**

Denis SOUSBIE

Vision et débats autour de la condition servile (écrits d'engagés, d'anciens esclaves et d'abolitionnistes) en Amérique du Nord du milieu à la fin du XVIII^{e} siècle

Volume I

Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire et Histoire de l'Art
Spécialité : Histoire des relations et échanges culturels internationaux de l'Antiquité à nos jours

Sous la direction de M. Gilles BERTRAND **Année universitaire 2012-2013**

Épigraphe

« Connaître n'est donc pas un engagement moral : savoir, comprendre, est une nécessité. La seule chose qui permet de sentir qu'on est encore un homme digne de respirer. »

Roberto Saviano, *Gomorra : Dans l'empire de la Camorra,* 2006.

« You never really understand a person until you consider things from his point of view... Until you climb inside of his skin and walk around in it. »

Harper Lee, *To Kill a Mockingbird*, 1960.

Remerciements

Je tiens tout d’abord à remercier Monsieur Gilles Bertrand, mon directeur de mémoire pour ces précieux conseils qui m’ont permis de mener à bien ce travail de recherche.

Merci également à tous mes relecteurs : Hélène, Georges, Annick, Emmanuelle et Albert.

Je remercie, bien sûr, mes camarades de la « fraternité » des Master 2 avec lesquels j’ai passé deux années formidables.

Sommaire

Introduction 6

PARTIE 1 - UN USAGE DE L'ÉCRIT NÉCESSAIRE POUR DÉCRIRE ET CONTESTER LES SYSTÈMES SERVILES PAR CEUX QUI EN ONT ÉTÉ VICTIMES ET CEUX QUI EN SONT LES TÉMOINS PRIVILÉGIÉS 22

CHAPITRE 1 : LA POSSIBILITÉ DE FAIRE CONNAÎTRE LE POINT DE VUE DES VICTIMES ET DE PLAIDER LEUR CAUSE 24

CHAPITRE 2 : LE RÉCIT D'EXPÉRIENCE PERSONNELLE COMME ARME DE CONTESTATION VOLONTAIRE OU NON OU COMME ARME DE GLORIFICATION PERSONNELLE 44

PARTIE 2 - UNE VICTIMISATION À TRAVERS LE RÉCIT DE VOYAGE OU D'EXPÉRIENCE PERSONNELLE. LES NOMBREUX POINTS COMMUNS ENTRE RÉCIT D'ENGAGES ET D'ANCIENS ESCLAVES 56

CHAPITRE 3 : LA DESCRIPTION TRÈS PRÉCISE DU PROCESSUS D'ASSERVISSEMENT. 58

CHAPITRE 4 : LES IMPRESSIONS ET LE RESSENTI, SOUFFRANCE D'ÊTRE ÉLOIGNÉ DES PROCHES ET DES ÊTRES AIMÉS PAR DES DÉPLACEMENTS FRÉQUENTS ; UNE PERTE PROGRESSIVE DE L'IDENTITÉ D'ORIGINE 79

CHAPITRE 5 : LA DESCRIPTION DES VIOLENCES ET DES MAUVAIS TRAITEMENTS DONT LES AUTEURS SONT VICTIMES PENDANT CES SÉJOURS 89

PARTIE 3 - LE TÉMOIGNAGE ÉCRIT COMME SOUTIEN AUX VICTIMES MAIS AUSSI COMME AVERTISSEMENT SUR LE RETOUR À LA LIBERTÉ 101

CHAPITRE 6 : LA RELIGION CHRÉTIENNE COMME SOUTIEN ET RÉCONFORT AUX VICTIMES DE LA SERVITUDE (NOIRS ET ENGAGÉS) MAIS AUSSI COMME OBJET DE DÉBAT SUR LE SORT DES ESCLAVES 104

CHAPITRE 7 : LES DÉBATS AU SEIN DE LA SOCIÉTÉ QUAKER : DES PROGRÈS AU SERVICE DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE DES NOIRS ? 113

CHAPITRE 8 : LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, DE LA SERVITUDE À LA VIE D'HOMME LIBRE, LES ÉTAPES DE L'AFFRANCHISSEMENT 125

CONCLUSION 141

INTRODUCTION

« L'esclavage est l'établissement d'un droit fondé sur la force, lequel droit rend un homme tellement propre à un autre homme, qu'il est le maître absolu de sa vie, de ses biens, & de sa liberté[1]. » Voici la définition de l'esclavage donnée par le Chevalier de Jaucourt dans l'Encyclopédie dirigée par Diderot et d'Alembert. Mais alors que l'esclavage et toute forme de servitude semblent être critiqués par les philosophes et les humanistes du XVIII^{e} siècle, cela n'empêche pas ces modes de domination d'être utilisés encore et encore par différentes sociétés à cette époque. Les populations d'origine européennes de l'Amérique coloniale, continent nouvellement découvert, ont en effet encouragé et développé la mise en place de ces systèmes d'exploitation. D'abord, en asservissant les peuples autochtones déjà présents en Amérique avant l'arrivée des Européens, puis en changeant de victimes et en exploitant des populations d'Afrique noire emmenées de force au Nouveau Monde.

L'esclavage des Noirs est un phénomène historique mondialement connu qui n'est d'ailleurs pas que le fait de l'Amérique du Nord, et n'est pas non plus le seul système d'exploitation et d'asservissement qui a persisté dans cette partie du monde des débuts jusqu'à la fin de la période coloniale. Une autre institution, bien moins connue, a été mise en place par les colons et les marchands européens : le système de la servitude sous contrat. Ce système visait essentiellement les migrants issus d'Europe, la plupart du temps de Grande Bretagne et d'Allemagne.

Il convient avant tout de définir les termes du sujet que nous allons traiter pour la réalisation de ce travail de recherche. La vision signifie ici la façon dont les auteurs des documents que nous allons étudier ressentaient et décrivaient leur expérience ou, quand ils n'en sont pas victimes, la façon dont ils condamnaient ces systèmes. Dans tous les cas, on pourra s'interroger sur les raisons qui ont poussé chacun des auteurs à écrire.

La notion de débat, renvoie quant à elle, à toutes les questions soulevées par ces témoignages, et à toutes les condamnations impliquées par ces récits.

[1] JAUCOURT Chevalier de, Esclavage, (in) Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, consulté sur le site portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject_?a.38:252./var/artfla/encyclopedie/textdata/IMAGE/ le 21/06/2013.

Par condition servile nous parlerons bien sûr de l'esclavage de la période coloniale qui s'applique (pour la période étudiée) essentiellement aux Africains ou aux descendants d'Africains, et qui consistent à priver des personnes de leurs droits civiques et moraux, et à les exploiter pour créer une main d'œuvre à bon marché et en tirer un maximum de profits. Mais nous entendons également, en parlant de condition servile, évoquer la condition des « engagés », ces Européens qui ont quitté leur pays pour s'établir au Nouveau Monde et qui ont échangé, parfois malgré eux, le prix de leur passage contre plusieurs années de travail aux services d'un colon dans des conditions qui rappellent parfois celles des esclaves noirs. Ils sont appelés « engagés » ou « serviteurs sous contrat » en raison du travail qu'ils s'engagent à fournir et de la soumission qu'ils doivent subir au service d'un ou plusieurs colons pendant la durée de leur contrat. Ils ne peuvent toutefois pas être qualifiés d'esclave car les conditions de vie des uns et des autres sont différentes. De plus, les esclaves sont asservis, en principe, jusqu'à la fin de leur vie, alors que les engagés le sont pour une période de trois à sept ans.

L'aire géographique qui nous intéresse et qui est l'espace dans lequel chacun des auteurs des documents de notre corpus est passé, est l'Amérique du Nord, c'est-à-dire les treize colonies britanniques situées sur la côte Est des actuels États-Unis. Cette partie du continent nord américain a en effet été le théâtre de dispositifs importants pour l'esclavage et la servitude sous contrat.

Le XVIII^{e} siècle est la période de maturité de l'esclavage en Amérique du Nord, mais aussi du système des engagés. Tous les auteurs des documents nécessaires à la réalisation de ce mémoire de recherche ont vécu pendant cette période et décrivent des événements qui ont eu lieu entre la fin de la première moitié et la fin du XVIII^{e} siècle. Une période pendant laquelle les idées humanistes des Lumières commencent à éclore et à se diffuser et où les condamnations des systèmes de dominations arbitraires se développent de plus en plus. C'est aussi l'époque des premières grandes révolutions, la guerre d'Indépendance américaine et la Révolution française qui marquent toutes deux une remise en cause des monarchies et une revendication de plus grandes libertés. Les quelques années qui suivent la Révolution américaine (1775-1783) marquent la création des États-Unis d'Amérique et est suivie par une abolition progressive de l'esclavage dans les États les plus au Nord de cette fédération.

Il est important de s'intéresser à l'historiographie d'un tel sujet. De nombreux historiens ont dressé une histoire générale des États-Unis, depuis la colonisation jusqu'à nos jours. Tout cela en évoquant les événements marquants qui ont conduit à la construction de la nation états-unienne. Ces ouvrages, s'ils évoquent bien l'esclavage et la servitude illustrent bien souvent le mythe exceptionnaliste des États-Unis et la progression de l'histoire américaine vers la liberté. C'est le cas d'Eric Foner et son ouvrage *Give me Liberty, an american history*[2] ou de l'ouvrage plus ancien de John Basset et John Spencer, *A Short history of the United States*. Les historiens ne sont toutefois pas les seuls à faire une histoire globale et générale des États-Unis depuis le début de l'ère coloniale jusqu'à nos jours. C'est par exemple, le cas d'André Maurois[3] qui raconte l'histoire des États-Unis depuis la découverte du continent américain en 1492.

Pour la période coloniale, nous pouvons citer des historiens qui se sont intéressés à l'histoire économique comme Harold U. Faulkner[4], ou tout simplement à l'histoire politique et sociale comme Léon Lemonier[5] ou Lacour-Gayet[6]. De tels travaux prennent forcément en compte la période de l'esclavage puisque c'est un élément fondamental de cette époque en Amérique. Mais la plupart du temps, ces écrits traitent plus des aspects économiques et politiques de ces systèmes qu'aux victimes, en elles même.

Les travaux sur la démographie avec l'histoire des populations sont plus tardifs mais sont de plus en plus nombreux. Même s'ils ne traitent pas essentiellement de l'histoire de l'esclavage ni du système des engagés. On peut citer les ouvrages de Pasquet[7] ou d'Hélène Trocmet et Jeanine Rovet[8] qui s'intéressent aux différentes origines de la population de l'histoire coloniale.

---

[2] FONER Eric, *Give me Liberty-An American History*, New York, W.W Norton & Company, Inc, 2007.

[3] MAUROIS André, Histoire des Etats-Unis, 1492-1946, Paris, Editions Albin Michel, 1943.

[4] FAULKNER Harold Underwood, *Histoire économique des Etats-Unis, Tome Ier, du système colonial aux lendemains de la guerre de sécession*. Paris, Presses Universitaires de France, 1958.

[5] LEMONIER Léon, *La formation des Etats-Unis, 1493-1765*, Gallimard, 1948.

[6] LACOUR-GAYET Robert, *Histoire des Etats-Unis, des origines à la fin de la guerre civile, Paris*, Fayard, 1976.

[7] PASQUET D., Histoire politique et sociale du people Américain, Tome I des origines à 1825, Paris, Auguste Picard, 1924.

[8] TROCME Hélène, ROVET Jeanine, *Naissance de l'Amérique moderne, XVIe-XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1997.

Depuis sa création le champ historique de l'étude de l'esclavage dans les colonies de l'Amérique du Nord a considérablement évolué pendant les dernières décennies. Les historiographies américaines et françaises de cette question ont eu des évolutions très différentes. Cécile Vidal s'est intéressée à ce développement et explique que les cinquante dernières années ont été décisives pour l'épanouissement de cette histoire.

Cette thématique est en effet passée d'une position marginale à une position centrale et est devenue un champ historique à part entière avec une légitimité incontestable avec de nombreuses publications. L'importance centrale de l'esclavage des Noirs dans l'histoire des treize colonies est enfin reconnue par une grande partie de la communauté américaine, ce qui n'a pas toujours été le cas. En 2004, Ira Berlin, un spécialiste de la question affirme dans une conférence que l'histoire américaine ne peut être comprise sans l'esclavage. Cette affirmation traduit une évolution des mentalités vis-à-vis de l'histoire de l'esclave. Cécile Vidal donne l'exemple de Jon Sensbach, un autre spécialiste américain, qui au début des années 1990 affirme que l'esclavage n'assumait pas encore le rôle d'étape centrale dans la narration de l'histoire américaine. Il emploie le terme « master narrative » qui, selon Cécile Vidal renvoie à un récit national qui montrait l'histoire des Etats-Unis comme en constante progression vers la liberté et dans laquelle l'esclavage n'aurait été qu'un problème régional pour certains États du Sud.

Mais pour Cécile Vidal, depuis deux générations seulement, des transformations des mentalités ont conduit à un essor de l'histoire afro-américaine. La fin des années 1960 et les années 1970 après l'assassinat du pasteur Martin Luther King et les mouvements citoyens pour les droits sociaux et la fin du régime ségrégationniste ont d'abord provoqués l'enseignement dans les universités, de l'histoire afro-américaine jusqu'alors ignorée des programmes d'études.

L'histoire de l'esclavage est bien sûr, à ne pas confondre avec l'histoire afro-américaine. L'étude de l'esclavage à partir de la fin du XIX^{e} s'est constituée comme un sous-champ de l'histoire du Sud et de l'histoire afro-américaine. Peu à peu cette histoire de l'esclavage réussit à avoir son indépendance par rapport à l'histoire du Sud, mais elle

reste sous l'influence de l'histoire afro-américaine pendant longtemps jusqu'à commencer à prendre une autonomie progressive avec la création en 1979 d'une revue qui lui est propre sur le thème de l'esclavage et de l'abolition. Très tardivement, est crée un centre de recherche propre à l'esclavage : le *Gilder Lehrlan Center for the Study of Slavery Abolition* dans la prestigieuse université de Yale à la fin des années 1990. Ceci serait partiellement lié au fait que l'étude de l'esclavage aux États-Unis s'insérerait dans une histoire globale et universelle et au contexte politique, économique et sociale mondial des années 1970. Malgré cela, l'histoire et la mémoire de l'esclavage restent un sujet délicat dans la société américaine. Beaucoup d'historiens refusent alors de s'engager dans l'étude d'un tel sujet par peur d'être associés à une idéologie politique. Malgré cela, ce sont véritablement les années 1970 qui marquent des changements fondamentaux.

Cécile Vidal parle de deux phases dans la construction de cette histoire américaine de l'esclavage. La première commence avec l'émancipation à la fin de la guerre civile. Cette période est marquée par le peu d'études sur le sujet car « la fin de l'esclavage n'a pas mis fin au racisme[9] ». La période post guerre civile voit se mettre en place le système ségrégationniste jusqu'aux mouvements des droits civiques des années 1950-1960. Ces divisions politiques et sociales et la volonté de réconcilier le Nord et le Sud après la guerre ont menées à un consensus entre historiens blancs nordistes et sudistes sur la question de l'esclavage : un darwinisme social prônant la supériorité des Blancs sur les Noirs. Il y a toutefois pendant cette période des études faites par des intellectuels afro-américains et quelques blancs marginaux. Mais il faut attendre les années 1930 avec l'influence d'un contexte politique marqué par la Grande Dépression, le New Deal et le réformisme libéral pour voir paraître les premières publications au sujet de l'esclavage en traitant le point de vue des esclaves et de la résistance. On peut noter l'influence de l'historien afro-américain John Hope Franklin qui est le premier intellectuel noir à obtenir un poste dans une université blanche. Mais le courant qui dominait alors dans les universités était une interprétation de l'esclavage par les historiens blancs spécialistes du Sud dont un des plus influents était l'historien Ulrich B. Phillips. Ce dernier était marqué par l'attachement au Vieux Sud et à la croyance en l'infériorité des Noirs par rapport aux Blancs. Il affirmait

[9] VIDAL Cécile, RUGGIU François-Joseph (Dir.*), Sociétés, colonisations et esclavages dans le monde atlantique*, Bécherel, Les Perséides, 2009, p. 195.

aussi que le paternalisme des propriétaires d'esclaves faisait que la vie des esclaves était relativement bonne et que ce système n'était pas inhumain. L'ouvrage de Phillips est resté jusqu'aux années 1950, l'ouvrage universitaire de référence. La situation change après la guerre avec la prise de conscience du génocide perpétré par les nazis, la décolonisation et les mouvements pour les droits civiques et avec de jeunes historiens marqués par une conscience antiraciste. Ces historiens remettent en question la thèse de Phillips. La préoccupation de l'historien devient alors de comprendre l'esclavage du point de vue des victimes et l'étude de la violence et de la répression exercée par les maîtres. Le mouvement prend de l'ampleur grâce aux mouvements de droits civiques des années 60 et l'idéologie des *Black Power*. Ceci provoque un intérêt pour l'esclavage de plus et en plus important et l'augmentation du nombre de publications sur le sujet. Le nombre de doctorants travaillant sur l'esclavage augmente avec une démocratisation des études universitaires sur le sujet. Le champ acquérait donc une légitimité, les historiens blancs purent enfin étudier ce sujet sans menacer leur carrière.

Ceci crée un consensus très large grâce à la grande mobilisation politique et sociale de la communauté afro-américaine contre la ségrégation avec l'affirmation de la fierté de la culture noire. Dans ce contexte, les esclaves ne sont plus présentés comme des victimes passives mais comme des résistants contre le système esclavagiste. Le thème de la résistance, nous dit Cécile Vidal, domine l'historiographie de l'esclavage des années 1970 et dans une moindre mesure dans les années 1980. Ce nouveau paradigme apparaît également en lien avec le développement de la nouvelle histoire sociale des années 60, particulièrement pour l'esclavage de la période colonial. Cette nouvelle histoire sociale remet en cause l'interprétation exceptionnaliste de l'histoire des États-Unis et met en lumière les conflits de classe et de race de cette dernière. L'histoire sociale s'intéresse à tous les groupes sociaux et progressivement à tous les groupes ethniques.

La plupart de ces études historiques sur l'esclavage de ces années (1970) sont marquées par la période *antebellum*, c'est-à-dire, peu avant la guerre civile (1860-1864). Toutefois cette focalisation sur la période *antebellum* ne signifie pas l'absence totale d'étude sur l'esclavage de la période coloniale. Ceci est surtout vrai pour la décennie suivante. Selon Cécile Vidal, les historiens des XVII^{e} et XVIII^{e} siècles ont, malgré tout, été très longs à se mettre à travailler sur l'esclavage et au départ leurs recherches sont concentrées sur la Nouvelle-Angleterre qui est la région des Treize colonies avec le moins

d'esclaves. Mais réagissant au contexte des années 70, ils travaillent d'abord sur le point de vue des blancs en se demandant si c'est le racisme qui fut à l'origine du développement de l'esclavage des Noirs ou si c'est l'esclavage qui provoqua l'essor du racisme. Cette question donne des grands débats dans les années 1970 et les années 1980. Les discussions permettent d'expliquer le passage d'une main-d'œuvre d'engagés à une main d'œuvre esclave. La différence des historiens de la période *antebellum* et de la période coloniale est historiographique : les premiers ont tendance à considérer le Sud dans sa globalité pour parler de l'esclavage et les seconds considèrent plutôt les phénomènes locaux ou régionaux, comme Brown (1998). En 1974, par exemple, Peter Wood place les esclaves au centre de l'histoire de la Caroline du Sud. Les travaux de l'époque s'intéressent à la fois au blanc et aux esclaves. Et donc plus exclusivement à l'un ou à l'autre.

Les années 1990 voient la question de l'esclavage enracinée comme un thème historique avec, selon Cécile Vidal, une à deux conférences chaque mois. Ceci serait lié à l'explosion mémorielle sur l'esclavage que connaissent les États-Unis depuis la fin des années 1980.

Mais jusqu'à cette période, l'historiographie était essentiellement focalisée sur l'esclavage de plantation avec quelques rares exceptions dont des ouvrages de Gary B. Nash[10] sur Philadelphie au XVIII^{e} (pour la période coloniale). C'est dans les années 1990 et 2000 que les publications les esclaves des villes mais aussi de la mer, commencent à devenir de plus en plus nombreuses, notamment celle de Ira Berlin[11].

Le XVIII^{e} siècle est la période qui est la plus étudiée par les historiens de l'esclavage colonial. Mais il faut tout de même préciser que pendant longtemps ce thème de l'esclavage était secondaire et compris dans l'historiographie de la Révolution américaine. Les historiens soulignent par là que c'est au cours de cette période que les esclaves en plus de réclamer leur liberté ont réclamé l'abolition de l'esclavage.

---

[10] NASH GARY B., *Quakers and Politics. Pennsylvania, 1681-1726*, Princeton, Princeton University Press, 1968.

[11] BERLIN Ira, American Slavery in History and the Search for Social Justice, (in) *Journal of American History*, vol. 90, n°4, 2004, pp. 1251-1268.

Le thème de la résistance est toujours fondamental aujourd'hui mais il s'agit le plus souvent des actes de résistances physiques comme les révoltes ou les désertions avec notamment la parution récente de *l'Encyclopedia of Slave Resistance and Rebellion*.

C'est une histoire sociale et culturelle qui domine aujourd'hui l'historiographie américaine de l'esclavage alors que l'histoire économique et politique semble être délaissée. Plus récemment l'histoire des femmes est prise en compte dans l'histoire de l'esclavage colonial et contemporain puis sur l'origine africaine des esclaves : viennent-ils des mêmes régions ? Partagent-ils la même culture ? Comment cette culture s'est transmise en Amérique ? Qu'en reste-il ?

Le champ historique de l'esclavage est caractérisé par sa maturité et sa richesse. Les objets d'enquête sont multiples et ce champ est en continuel renouvellement.

Pour l'historiographie française de l'esclavage, en plus de citer Cécile Vidal, nous pouvons également parler de Claude Fohlen et de son ouvrage *Histoire de l'esclavage aux États-Unis*[12]. Au début de son ouvrage Claude Fohlen s'intéresse à l'opinion des historiens français face à l'esclavage. Il affirme l'intérêt des historiens français (et des autres est relativement récente) car celle-ci fut pendant longtemps acceptée comme une réalité liée à la hiérarchie sociale. Pour illustrer cela, Fohlen donne l'exemple des philosophes des Lumières au XVIII^{e} qui avaient une position peu claire sur le sujet. Les historiens ont longtemps évité les discussions liées à l'asservissement excepté pour l'Antiquité.

Fohlen souligne qu'à l'inverse des historiens français du XVIII^{e} siècle, certaines personnalités publiques ont écrit des ouvrages pour dénoncer l'esclavage et prôner l'abolition. C'est le cas de l'abbé Grégoire[13]. Les historiens en revanche n'ont commencé à travailler sur les esclaves que dès le milieu du XIX^{e} siècle sous l'influence de plusieurs changements comme l'étude des sociétés et plus seulement l'étude des événements chronologiques et de la longue durée. Les mouvements de décolonisations comme celui qui a marqué l'indépendance de la république d'Haïti en 1804 ont entrainé la prise de conscience des minorités non blanches dans les nations à majorité blanche.

---

[12] FOHLEN Claude, *Histoire de l'esclavage aux Etats-Unis*, Paris, Perrin, 1998.
[13] GREGOIRE Henri, *De la littérature des nègres, ou Recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature ; suivies de Notices sur la vie et les ouvrages des Nègres qui se sont distingués dans les Sciences, les Lettres et les Arts*, Paris : Maradan, 1808.

Les historiens français, selon Fohlen, n'apportent rien de nouveau sur l'historiographie de l'esclavage aux États-Unis. Mais selon ce dernier, le rôle de la France est tout de même important dans les discussions sur l'esclavage en Amérique au XVIII^{e} et XIX^{e} siècle sous trois aspects : d'abord avec la formation et la continuité des courants philosophiques (Lumières) qui mène aux ouvrages de l'abbé Grégoire sur l'émancipation des Noirs. Deuxièmement car la France était une puissance impliquée dans l'esclavage des Noirs dans ses colonies (Saint-Domingue, Martinique, Guadeloupe, Guyane) et avait des possessions américaines avec des esclaves pendant longtemps (Canada français, Louisiane). Et dernièrement parce que les leaders français, à la fois politiques et intellectuels (Lumières) avaient contribué à la création des États-Unis et à la création d'une constitution qui prévoyait une absence de distinction fondée sur la naissance et qui interdisait les ordres hiérarchiques. Mais il est important de préciser que ni la Constitution de la République Française de 1791, ni la Constitution américaine ne donnent de réponse à l'esclavage.

Jusqu'en 1850 l'esclavage retient peu l'attention des Français. L'évolution commence en 1848 à la fin de la deuxième république. L'émancipation des esclaves des colonies françaises est influencée par Schoelcher, sous secrétaire d'État français à la marine. Ceci permet de porter un regard sur la démocratie américaine qui provoque l'accroissement du nombre de publications sur l'esclavage aux États-Unis. Sur la traite de l'esclavage l'apport des historiens français est important mais peu d'études portent sur l'esclavage dans l'Amérique moderne où la France a longtemps eu des colonies esclavagistes elles aussi. Selon Claude Fohlen les travaux les plus récents traitent, pour la plupart, la traite négrière dans les ports français de l'Atlantique au XVIII^{e} siècle.

Le champ d'étude sur la servitude sous contrat par des historiens français est, semble-t-il, inexistant à ce jour. Ce thème est tout de même décrit dans des ouvrages généraux sur l'Amérique coloniale par des historiens français comme Jean Meyer ou Hélène Trocmé et Jeanine Rovet.

Il est difficile aujourd'hui de parler d'une historiographie de la servitude des engagés. Les travaux de recherches sur le sujet sont rares par rapport à ceux effectués sur l'esclavage. De plus le phénomène des serviteurs sous contrat est encore peu connu malgré que celui-ci ait été un élément fondateur des colonies américaines car une grande majorité

de la population européenne en Amérique s'y est rendue par ce moyen. Il y a tout de même des ouvrages ou des articles qui ont été écrits par des historiens américains sur le sujet dont la plupart est basée sur l'histoire économique de la servitude des blancs en Amérique. C'est le cas de de Ran Abramitzky et Fabio Braggion qui ont écrit un article[14] qui s'intéresse à la sélection de chaque migrant européen par les trafiquants d'âme et les colons, par exemple : pourquoi envoie-t-on un jeune enfant dans une colonie plutôt qu'une autre. Les auteurs mettent en lumière les conditions établies par les colons pour l'organisation du système des engagés et définissent en sont les critères (sexes, âges, années de servitude prévues, etc.). Tout cela en s'intéressé à un groupe de migrants anglais entre 1718 et 1759. Nous pouvons également évoquer l'ouvrage de David Galenson[15] qui s'est intéressé aux aspects quantitatifs de la servitude des blancs dans l'Amérique coloniale britannique mais aussi dans les Caraïbes en faisant parfois des comparaisons avec l'esclavage des Noirs. L'accent est mis sur les aspects sociaux, économiques et démographique plus que sur les aspects humains. D'autres études s'intéressent plus aux migrants eux-mêmes, et à leur condition avant et après le passage à travers l'océan Atlantique et surtout à leur vie de serviteur sous contrat. Abbot E. Smith compare notamment les serviteurs sous contrat avec les *convicts labor*, ces prisonniers britanniques que la couronne anglaise envoyait vers les colonies[16]. Leurs années de labeur forcé au service d'un colon pouvaient constituer, pour eux, une alternative à leur pénalité judiciaire.

La plupart des études réalisées sur ce thème, ont été écrites sur les engagés qui ont servi en Pennsylvanie qui a été un lieu important de servitude pour les immigrés européens mais qui n'a pas été la seule colonie où ce système à été important. Plusieurs historiens comme Sharon Salinger[17] et Robert Heavner[18] se sont intéressés aux engagés de Philadelphie en mettant en avant les éléments économiques, sociaux et démographiques.

---

[14] ABRAMITZKY Ran; BRAGGION Fabio, *Migration and Human Capital: Self-Selection of Indentured Servants to the Americas*, Journal of Economic History, Dec 2006, Vol. 66 Issue 4, pp 882–905.

[15] GALENSON David (Mars 1984). *The Rise and Fall of Indentured Servitude in the Americas: An Economic Analysis*. The Journal of Economic History 44 (1): 1–26.

[16] SMITH Abbot E., *Colonists in Bondage: white servitude and convict labor in America, 1607-1776*, Williamsburg, University of North Carolina Press, 1947.

[17] SALINGER Sharon V. *To serve well and faithfully: Labor and Indentured Servants in Pennsylvania, 1682-1800*. Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

Ainsi ils existent bien des recherches sur la servitude des blancs mais si on s'intéresse à tous les auteurs on se rend compte qu'aucun d'eux n'est spécialiste de la servitude des blancs et qu'ils sont bien souvent spécialistes de l'esclavage des Noirs. *L'Indentured servitude* n'a donc, semble-t-il pas de champ historiographique qui lui est propre et est un sous champ de l'histoire de l'esclavage malgré les différentes histoires de ces deux institutions.

Les documents utilisés pour ce mémoire sont tous, sous la forme de texte et rédigés par des personnes ayant vécu au XVIII^{e} siècle. Ils ont été écrits entre 1737 et 1810. Ce qui rapproche les auteurs, est leur rapport à la servitude. A la fois, celle des esclaves et celle des engagés. Le caractère original de ce travail est, en plus d'interroger à la fois le regard d'esclave et d'engagés pour une étude comparée, d'interroger également des militants de l'absolutisme qui n'ont pas été victimes de ces systèmes. Le lien entre chaque source est donc la dénonciation de l'esclavage ou du système des engagés, soit par des victimes de ces deux systèmes, soit par des gens qui en ont été témoins et qui ont décidés de s'y opposer. L'aire géographique est également un point commun entre tous les auteurs puisque les systèmes qu'ils combattent sont mis en place dans l'Amérique du Nord coloniale.

Le corpus a été divisé et équilibré entre sources traitant de l'esclavage (témoignage d'anciens esclaves et écrits d'abolitionnistes) et sources traitant du système des serviteurs sous contrat.

Le premier témoignage d'ancien esclave qui a retenu notre attention est celui de Boyerau Brinch (vers 1740-vers 1820), un esclave, connu sous le nom de Jeffrey Brace né au Mali. Son récit racontela vie d'un Africain capturé très jeune et vendu comme esclave à des marchands Européens. Il souffre de la traversée sur un négrier pour être amener aux Caraïbes puis en Nouvelle-Angleterre. Brace sert comme esclave sur un navire puis dans l'armée britannique avant d'être affranchi après avoir effectué cinq années dans l'armée. Il se décide après cela à écrire son autobiographie dans lequel il livre son ressentie sur son

---

[18] HEAVNER, Robert. *Economic Aspects of Indentured Servitude in Colonial Pennsylvania*. New York: Arno Press, 1978.

expérience. Même si Jeffrey Brace ne semble pas vouloir combattre l'esclavage directement, la publication de son livre en 1810 est une forme d'arme servant à prouver que ce système de domination est inhumain et un prétexte de plus à son abolition. Brace témoigne aussi de la servitude sous contrat puisque ses propres enfants ont font la mauvaise expérience après qu'il ait gagné sa liberté.

Le second document traité est le récit de Venture Smith (vers 1729-1805), esclave lui aussi, capturé à l'âge de huit ans et emmené depuis l'Afrique vers l'île de la Barbade et Brace, puis vers le Rhode Island, une colonie anglaise de la côte est de l'Amérique du Nord. Cette autobiographie présente de nombreux points communs avec la précédente, tant dans le destin de l'auteur que dans les descriptions que l'auteur donne.

Pour les abolitionnistes nous avons fait le choix de deux sources : la première est le journal de John Woolman, un Quaker abolitionniste né dans le New Jersey en 1720. Alors qu'il sert comme ministre dans une paroisse de sa région natale il réalise l'incompatibilité de l'esclavage avec la religion chrétienne. Il commence donc son combat entre 1740 et 1770 (année de sa mort). Il passe sa vie à voyager à travers les colonies anglaises et prêche contre l'esclavage. Il influence de nombreux quakers qui s'opposeront à leur tour contre la condition servile et la traite des noirs. Il est ainsi celui qui a influencé le mouvement quaker dans son combat pour la liberté des esclaves. Woolman rédige son autobiographie dans laquelle il détaille son action militante en faveur de l'abolition. Ces écrits sur l'esclavage serviront pour notre mémoire.

La seconde source de militant de l'abolition n'est pas autobiographique mais il s'agit plus d'un pamphlet ou d'un manifeste contre l'esclavage des Noirs. Il s'agit de l'œuvre de l'œuvre de Benjamin Lay (1677-1759), un quaker contemporain de Woolman. Lay fut l'un des précurseurs de l'opposition à l'esclavage dans l'Amérique coloniale. Né en Angleterre avant de vivre 10 ans sur l'île de la Barbade, dans les Caraïbes avant de migrer à Philadelphie. Dans les années 1730, il s'oppose férocement à l'esclavage et aux propriétaires d'esclave. Il publie son œuvre en 1737 sous le titre : *All Slave Keepers that Keep the innoncents in bondage, apostates.* La dénonciation du système peut également s'appliquer à la condition des engagés.

La troisième forme de sources sont les documents écrits par des engagés. Le premier est une lettre d'une jeune femme, Elizabeth Sprigs écrite en 1756 dans le Maryland, dans

laquelle elle s'adresse à sa famille restée en Europe. Elle y décrit les mauvaises conditions dans lesquelles elle vit en étant serviteur engagée. On ne sait pas grand-chose de son identité excepté qu'elle est une migrante d'origine anglaise et soumise à la servitude sous contrat. Le peu d'informations données par cette courte lettre suffit à nous informer de toutes les souffrances des engagés et du côté tragique de leur situation.

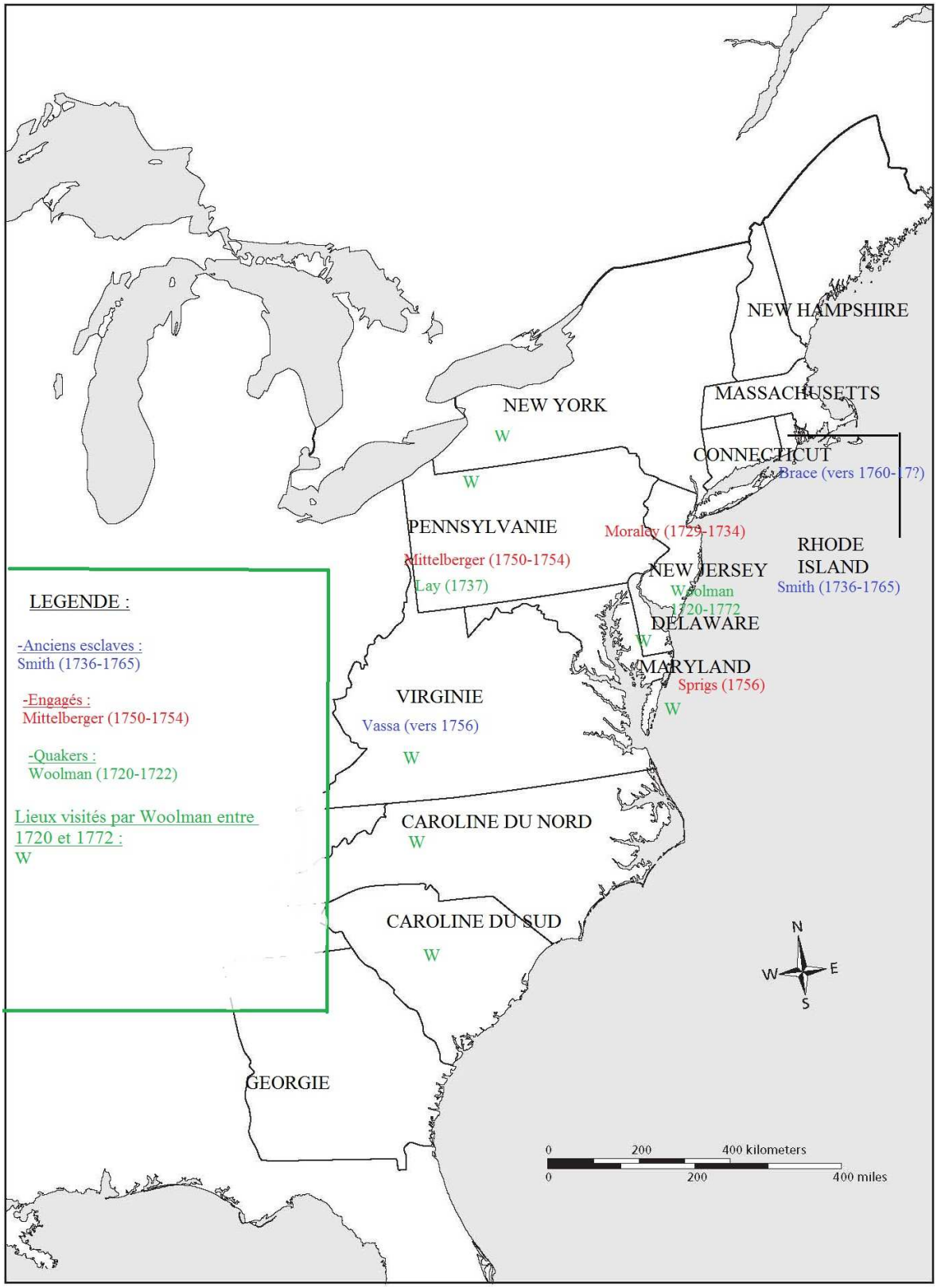
Plus important est le récit autobiographique de William Moraley qui a pour titre *The Infortunate, the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*. Moraley est un Anglais qui, comme Elizabeth Sprigs a voulu s'établir dans une colonie anglaise américaine et qui a échangé le prix de son passage à travers l'Atlantique contre plusieurs années de service, pour arriver à Philadelphie en 1729. Son autobiographie publiée pour la première fois en 1743 détaille, avec plus de précision que la lettre d'Elizabeth Sprigs, sa vie de serviteur sous contrat et décrit très précisément les conditions difficiles dans lesquelles pouvaient vivre les engagés. Moraley ne s'arrête pas là, il livre aux lecteurs, des descriptions et des réflexions sur l'esclavage des Noirs, dont il est un témoin privilégié, ainsi qu'une description des Natifs Américains. Ces deux derniers éléments sont très peu décrits dans la littérature de l'époque. Ce document a donc l'avantage de nous éclairer sur les deux thèmes majeurs de notre sujet d'étude : la servitude des immigrés blancs et l'esclavage des Africains.

Pour les sources secondaires, le premier document utilisé est probablement le plus connu de tous ceux qui constituent le corpus choisi pour ce mémoire. Il s'agit du récit de Gustavus Vassa ou Olaudah Equiano, connu pour avoir détaillé de façon autobiographique sa vie entre 1745 et 1789, de sa naissance à son affranchissement. Son œuvre, écrite des années après qu'il ait gagné sa liberté peut être vue comme une véritable odyssée, de l'Afrique à l'Europe en passant par les Caraïbes et les colonies anglaises d'Amérique du Nord. En racontant son histoire, Gustavus Vassa condamne le système esclavagiste et la traite négrière en montrant l'atrocité qu'ils impliquent. Vassa fera à la fin de sa vie, un combat de l'abolition de ces systèmes. Son récit apporte un riche témoignage sur le ressenti d'un homme séparé de sa famille et vendu à plusieurs reprises, à différentes étapes de sa vie. En raison du parcours de l'auteur, qui raconte n'avoir passé qu'une courte partie de sa longue vie d'esclave dans les colonies britanniques d'Amérique du Nord, nous avons choisi de n'utiliser ce récit que comme source secondaire pour comparer avec les deux autres récits d'esclaves.

La seconde source secondaire traitée pour notre mémoire est le journal de Gottlieb Mittelberger, un document déjà utilisé comme source principale pour le mémoire de l'an passé. L'auteur est un Allemand qui, comme beaucoup de ses compatriotes de l'époque, s'est rendu en Amérique en 1750 et a dû se soumettre aux systèmes de la servitude sous contrat et devenir un engagé pour une période de quatre ans. L'intérêt de garder ce document est que, comme Moraley, Mittelberger s'est rendu en Pennsylvanie et y a été asservi. Même si plusieurs années séparent les deux récits, il pourra être intéressant de faire des comparaisons pour peut-être observer des points communs, des différences ou des évolutions des conditions des engagés. Il faut toutefois préciser que le récit de Mittelberger apporte surtout des précisions sur les terribles conditions de voyage en mer et la mise en place du système des serviteurs sous contrat. Le reste de son journal, toute la partie sur Philadelphie est plus une description de la ville et des coutumes des habitants. Peu de détails y sont donnés sur sa vie de serviteur en Pennsylvanie.

L'intérêt de ce travail de recherche est donc de confronter chacune de ces descriptions pour établir des comparaisons entre les différents récits, entre la condition d'esclavage et celle d'engagé ; mais aussi de comprendre la nature de ces systèmes et la façon dont elles pouvaient être vécues par ceux qui en étaient victimes ou ressentis par ceux qui en étaient les témoins. On pourra aussi se demander en quoi et comment les auteurs, par leur témoignage, condamnent et remettent en question ces systèmes d'exploitation de certains hommes par d'autres. Mais également, qu'est-ce qui rapproche chacun des auteurs, et s'il est possible d'établir des similitudes ou des contradictions entre chacun des récits sur la description et la dénonciation de la servitude.

Afin de répondre à ce questionnement, nous nous intéresserons, dans un premier temps à la forme écrite, système choisi par les différents auteurs pour informer dans l'objectif d'une remise en cause de la servitude. Nous aborderons ensuite la question de la victimisation par le biais du récit d'expérience personnelle comme moyen de convaincre et persuader le lecteur. Et enfin nous tenterons de démontrer que l'usage de l'écrit est également une forme de soutien aux victimes de la servitude : à la fois les auteurs mais aussi les lecteurs potentiels.



Carte : Les colonies britanniques d'Amérique du Nord : lieux d'asservissement et de vie des auteurs.

Pays d'origine	Total	Esclaves	Engagés	Libres
Afrique	278, 400	278, 400	—	—
Irlande	108, 600	—	39, 000	52, 100
Allemagne	84, 500	—	30, 000	54, 500
Angleterre	73, 100	—	27, 200	13, 400
Ecosse	35, 300	—	7, 400	5, 900
Autres	5, 900	—	—	5, 900
Totaux	585, 800	278, 400	103, 600	151, 600

Tableau : Origines et statuts des migrants dans les colonies britanniques d'Amérique du Nord, 1700-1774, Source Eric Foner, *Give me Liberty-An American History*, New York, W.W Norton & Compagny, Inc, 2007.

PARTIE 1

-

UN USAGE DE L'ÉCRIT NÉCESSAIRE POUR DÉCRIRE ET CONTESTER LES SYSTÈMES SERVILES PAR CEUX QUI EN ONT ÉTÉ VICTIMES ET CEUX QUI EN SONT LES TÉMOINS PRIVILÉGIÉS

Alors que l'esclavage ne cesse de se renforcer, que la servitude des engagés continue d'amener des centaines et des centaines d'Européens jusqu'en Amérique du Nord, les mouvements philosophiques comme les Lumières prônent une plus grande liberté pour les individus, les écrits à ce sujet se multiplient et les systèmes serviles commencent à être de plus en plus contestés. Les colons craignent les mouvements de résistance des esclaves noirs. De nombreux cas de fuite ou d'usage de la violence sont recensés au milieu et jusqu'à la fin du XVIII^{e} siècle. La forme écrite qu'utilisent les auteurs de notre corpus leur permet de se plaindre ou de contester la servitude dans les colonies. Elle leur permet d'informer, de décrire l'esclavage ou le système des engagés. Ces témoignages, qui sont autant de points de vue directs des victimes sur leur situation, donnent au lecteur une idée du ressenti de ceux qui subissent ces formes de servitude. Un point de vue écrit pour un ou plusieurs destinataires principaux. Des destinataires qui varient selon le statut de l'auteur. Quand les statuts des auteurs sont similaires, les destinataires sont les mêmes ou du même type. Par exemple, les engagés s'adressent tous aux mêmes catégories de personnes.

On peut constater de nombreuses similitudes de forme, tant en ce qui concerne les victimes que les témoins.

Le récit de chacun de ces auteurs peut prendre la forme d'une véritable arme de contestation. Les auteurs, font appel à l'émotion de leur(s) lecteurs(s). Visiblement, ils espèrent souvent, influencer le lecteur et le convaincre de l'urgence d'en finir avec les systèmes serviles. Toutefois, il est possible de déceler, à travers ces récits, autre chose que la contestation et le militantisme pour la liberté. Le souci de mise en valeur ou de glorification des auteurs n'en est pas absent.

En quoi l'écriture permet-elle de contester les systèmes serviles ? Quels sont les points communs entre ces différentes descriptions dans cette perspective ?

CHAPITRE 1 : LA POSSIBILITÉ DE FAIRE CONNAÎTRE LE POINT DE VUE DES VICTIMES ET DE PLAIDER LEUR CAUSE

I. Typologie des récits de séjour et d'expériences longues

Des récits de voyage de l'Afrique à l'Amérique…

Les écrits d'anciens esclaves et de serviteurs sous contrat ne se bornent pas à relater une expérience de vie souvent douloureuse, ils racontent un « voyage » ou « séjour »plus ou moins long, en utilisant les codes implicites de la relation de voyage. Réal Ouellet, spécialiste du récit de voyage, explique que ce genre « se rapproche du roman par sa recherche du suspense narratif et de l'exotique[19] », et que la relation de voyage constituait un " véritable inventaire de curiosité et de réflexion du voyageur[20] ». Même si Gustavus Vassa, Jeffrey Brace et Venture Smith, racontent leur propre histoire, il est possible d'envisager leur travail comme une relation de voyage, car, comme le dit Ouellet, ces auteurs notent tous leurs observations à propos des nouveaux paysages ou des populations qu'ils rencontrent. Ils font part de leur étonnement, et établissent des comparaisons. Leurs travaux apportent des précisions événementielles, anthropologiques ou géographiques sur les différents lieux visités. Nous pouvons peut-être parler de relation de voyage « contrainte » puisqu'il ne s'agit pas d'un projet personnel des auteurs.

A cause de la façon dont les choses sont décrites et du fait que les auteurs sont en déplacement quasi constant tout au long de leur vie, chacun de ces écrits rappelle le récit de voyage. A la fin de son autobiographie, Venture, publie un certificat prouvant qu'il est un Noir libre. Ce certificat énumère les différents lieux dans lesquels il a été esclave :

> Ceci doit certifier, que Venture est un homme noir et libre, âgé d'à peu près 69 ans, et qui était, comme nous l'avons toujours compris, un natif d'Afrique, et

[19] OUELLET Réal, *La Relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe) Au Carrefour des genres*, Laval, Editions du Cierl, 2010, p. 1.

[20] *Ibid.*, p. 2.

> originalement un esclave de Monsieur James Mumford de Fisher's Island dans l'Etat de New York, qui l'a vendu à Monsieur Thomas Stanton 2nd de Stonington dans l'Etat du Connecticut et le dit Stanton a vendu le dit VENTURE au colonel Oliver Smith du lieu susmentionné[21].

Les auteurs ne manquent pas de décrire les coutumes locales ou les éléments de paysage observés dans les lieux traversés lors des déplacements réguliers occasionnés par les changements de propriétaires. Les récits commencent d'ailleurs tous par une description de leur pays de naissance et de la situation dans laquelle les auteurs étaient au début de leur vie. Jeffrey Brace consacre le chapitre 1er[22] et le chapitre second[23] à dresser un tableau des paysages, des climats et des traditions de son pays d'origine. Nous retrouvons le même genre de description chez Gustavus Vassa. Dès les premières lignes de son ouvrage, il expose le caractère spécifique du lieu où il est né :

> Je suis né en l'an 1745, dans une charmante et fertile vallée appelée Esaka. La distance de cette province depuis la capitale du Benin et la côte maritime doit être considérable, car je n'avais jamais entendu parler d'hommes blancs ou d'Européens, ni de la mer, et notre soumission au roi n'était que nominale […]. Les manières et gouvernements d'un peuple qui a fait

---

[21] VENTURE Smith, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself*. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition éléctronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896., p. 30 : « THESE may certify, that VENTURE is a free negro man, aged about 69 years, and was, as we have ever understood, a native of Africa, and formerly a slave to Mr. James Mumford, of Fisher's Island, in the State of New York, who sold him to Mr. Thomas Stanton, 2d, of Stonington, in the State of Connecticut, and said Stanton sold said VENTURE to Col. Oliver Smith, of the aforesaid place. »

[22] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace,* (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 181., p. 11 : « Contents of chapter I: General observations--account of the river Neboah or Niger--of an English vessel engaged in the slave trade--general account of the kingdom of Bow-woo--description of Deauyah, the capital--king's palace--face of the country--soil--climate--laws and customs, peculiar to this country--crimes how punished--mode of the creation of nobility--war feast--brief account of Boyrereau's ancestors--father, mother, brothers, sisters, &c.--speculative observations----scripture. »

23 *Ibid.*, p. 25 : « Contents of chapter 2 : Soil--vegetables and animal productions by sea and land of the Barbary states----a sketch of the history of these states----timber peculiar to the kingdom of Bow-woo--palm wine and oil--some customs--various kinds of fruit &c.--production of the country by cultivation--animals, such as cows, oxen, sheep, goats, horses, hens, geese, turkeys of the domestic kind, with wild beasts peculiar in that country----quadrupeds----fowls &c.--with 8 of the psalms of David. »

> peu de commerce avec les autres pays sont généralement très simples […][24].

Suit une longue description des paysages et des coutumes des habitants de son peuple de la page 1 à la page 45, soit un long chapitre.

Après avoir décrit la situation du début de leur vie, chacun des auteurs africains raconte sa capture, prélude à un déplacement à travers d'autres pays africains. Puis vient le voyage en mer. Une étape racontée très précisément sur lesquelles nous reviendrons. Jeffrey Brance décrit son étonnement à la vue des premiers hommes blancs qu'il rencontre ou lors de son premier contact avec la mer. Pour qualifier les hommes blancs, Brace emploie d'abord le terme d'*animaux* : « […] nous découvrîmes six ou sept animaux amarrant un bateau et furent immédiatement sur nous[25] » et utilise plus loin l'expression « […] la même pale race de vautours blancs […][26]. » Nous pouvons noter un même type d'étonnement apeuré chez Gustavus Vassa qui craint que ces étrangers soient des sorciers mangeurs d'hommes[27].

La plupart des bateaux négriers semble transiter par la Barbade, une île des Caraïbes. Le voyage se poursuit ensuite en direction de l'Amérique du Nord où les esclaves sont ensuite vendus.

A son arrivée sur le continent, Venture Smith est déplacé vers le Rhode Island sur le continent pour vivre chez son acheteur, puis vers Fisher's Island[28]. A son arrivée en 1759 ou 1760, Jeffrey Brace reste un certain temps sur l'île, dans une prison, en compagnie

---

[24] VASSA Gustavus, *The Interesting life of of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. I, Londres, publié par l'auteur, 1789, p. 5 : « I was born, in the year 1745, in a charming fruitful vale, named Essaka. The distance of this province from the capital of Benin and the sea coast must be very considerable; for I had never heard of white men or Europeans, nor of the sea: and our subjection to the king of Benin was little more than nominal […] The manners and government of a people who have little commerce with other countries are generally very simple […]. »

[25] Jeffrey Brace, *Op.Cit*, p. 71: « […] we discovered six or seven animals fastening a boat, and immediately made towards us. » Annexe Brace n°3.

[26] *Ibid.* : « […] the same pale race of white Vultures. »

[27] Gustavus Vassa, *Op. cit*., pp. 70-71, Annexe Vassa n°2.

[28] VENTURE Smith, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself*. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition éléctronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896, p. 13 : « […] we arrived at the island of Barbadoes. These [les esclaves] were all sold, except myself and three more, to the planters there. The vessel then sailed for Rhode Island, and arrived there after a comfortable passage. Here my master sent me to live with one of his sisters until he could carry me to Fisher's Island, the place of his residence. » Annexe Smith n°2.

d'autres esclaves, avant d'être acheté par un commandant de frégate qui l'emmène hors de l'île pour une expédition en mer[29]. Quant à Gustavus Vassa dit Equiano, il est emmené vers une plantation en Virginie[30].

Les descriptions et les commentaires des trois auteurs africains témoignent de leur étonnement et de la nouveauté de leur expérience. Le fait qu'ils racontent un déplacement rappelle la relation de voyage. Toutes ces caractéristiques énoncées par Réal Oullet peuvent nous faire considérer ces écrits comme des récits de voyage rédigés plusieurs décennies après leur réalisation. Des récits qui nous renseignent sur le ressenti des africains emmenés de force dans de nouveaux environnements.

… Et de l'Europe à l'Amérique

Selon Réal Ouellet, « la relation de voyage en Amérique à l'époque coloniale apparaît comme un texte hétéroclite ou fragmenté avec une diversité formelle extrême […][31] », en affirmant que celle-ci peut emprunter aux lettres, aux mémoires, aux dialogues aux annales ou au journal.

Cette remarque intéresse le cas d'Elizabeth Sprigs qui envoie une lettre à son père resté en Europe pour lui raconter son expérience. Elle écrit depuis la colonie du Maryland en 1756, ce qui signifie un voyage sans retour. La première phrase : « Mon être à jamais banni de votre vue […][32] » en dit long sur le déchirement que signifie l'éloignement. Il en va de même pour l'évocation du lieu de vie du père et donc de l'ancien lieu de vie d'Elizabeth Sprigs avec la comparaison : « […] vous en Angleterre […][33] ». Nous

---

[29] Jeffrey Brace, *Op. Cit.,* p. 112 : « At length I was sold to Capt. Isaac Mills, who commanded a 44 gun frigate, and was led without much ceremony from the house of subjection to meet the man who thus owned me by right of purchase[…]. »

30 Gustavus Vassa, *Op. Cit*., p. 90 : « I stayed in this island for a few days[…]when I and some few more slaves, that were not saleable amongst the rest […],were shipped off in a sloop for North America.[…] We were landed up a river a good way from the sea, about Virginia county, where we saw few or none of our native Africans, and not one soul who could talk to me. »

[31] OUELLET Réal, *La Relation de voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe) Au Carrefour des genres*, Laval, Editions du Cierl, 2010, p. 4.

[32] SPRIGS Elizabeth, *Letter to Mr. John Sprigs in White Cross Street near Cripple Gate, London, September 22, 1756*, ligne 1 : in Isabel Calder, ed., Colonial Captivities, Marches, and Journeys (New York: Macmillan Company, 1935), 151–52 : « My being for ever banished from your sight […]. » Annexe Sprigs.

[33] *Ibid.,* ligne 9.

pouvons comprendre dans cette lettre que Sprigs a désobéit à son père en prenant la fuite pour partir s'établir dans une des treize colonies d'Amérique du Nord.

Excepté lorsqu'elle exprime son ressenti sur sa situation, la jeune femme ne parle pas de l'environnement géographique dans lequel elle évolue contrairement à William Moraley et Gottlieb Mittelberger qui écrivent un récit autobiographique pour l'Anglais et un récit d'aventure pour l'Allemand.

Même si Moraley présente son ouvrage comme un récit de voyage et d'aventures, il y raconte sa vie depuis son enfance jusqu'à son retour en Europe. La partie centrale du récit relate son voyage à travers l'Amérique du Nord et son expérience comme engagé. La première partie dans laquelle il raconte son enfance et sa jeunesse sert surtout de préambule et de justification à son engagement et à son départ pour le Nouveau Monde. Nous pouvons donc qualifier son travail de relation de voyage puisqu'on retrouve « la triple démarche : narrative, descriptive et commentative[34] ». Ceci est également valable pour Mittelberger et pour les trois Africains de ce corpus. Les deux européens, décrivent le voyage de façon très précise : les différentes étapes, la durée et les dates de départ et d'arrivée sont consignées aussi précisément que dans un journal de bord. Des détails sur lesquels nous reviendrons par la suite.

Pour ce qui est du cheminement depuis le lieu de départ jusqu'au navire, nous pouvons remarquer que Moraley n'a qu'à se présenter au propriétaire du navire pour embarquer vers l'Amérique. Mittelberger, qui réside en Allemagne raconte un cheminement bien plus long et plus douloureux depuis Enzweihingen dans le Palatinat rhénan, son lieu de naissance. Il dit avoir descendu le Neckar et le Rhin jusqu'à Rotterdam en sept jours, avant de rejoindre l'Angleterre à travers la mer du Nord dans un navire. Tout ceci afin d'embarquer pour traverser l'Atlantique vers la Pennsylvanie[35]. Un trajet évoqué par D. Paquet comme habituel pour les migrants allemands issus de la région de Mittelberger : « Les émigrants de cette région, qu'on désigne aux colonies par le terme général de « Palatins », descendent le Rhin, gagnent Rotterdam, puis Londres […][36] ». Ce

[34]Réal Ouellet, *Op.cit.*, p. 2.
[35] MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754.* Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898, pp. 13-14, Annexe Mittelberger n°1 et 1 bis.
[36] PASQUET D., *Histoire politique et sociale du people Américain, Tome I des origines à 1825*, Paris,

qui montre que beaucoup d'habitants de cette région tentent l'aventure. Nous pouvons également remarquer la précision et la justesse de Mittelberger dans son récit.

La précision des descriptions et la similarité des expériences racontées, les écrits des victimes de la servitude issues d'Europe au sujet de leur passage vers l'Amérique, rappellent les mémoires des anciens esclaves. Ressemblance qu'on peut également retrouver dans les récits des personnes ayant séjourné dans les colonies.

Des récits de voyage ou de séjour à travers les colonies anglaises

Arrivés au Nouveau Monde, les déplacements et l'étonnement continuent et sont sources d'étonnement pour les engagés et les esclaves. Pour ces derniers, l'historien afro-américain John Hope Franklin écrit : « Depuis le tout début des exploits européens au Nouveau Monde, les Nègres vinrent comme explorateurs, serviteurs et esclaves[37]. » Par explorateurs, il veut très certainement parler du fait que des esclaves ont accompagné les premiers découvreurs comme Balboa ou Cortés. Nous pouvons peut-être aussi l'interpréter comme une caractéristique des Africains qui découvrent et s'étonnent de la nouveauté des paysages qui apparaissent devant eux. Pourtant, les descriptions de Venture Smith Jeffrey Brace s'attardent peu sur les paysages et les coutumes des colonies américaines qu'ils sont forcés de visiter alors tel n'est pas le cas pour leur pays d'origine, comme nous le verrons par la suite. Cette absence de description peut s'expliquer du fait, que les deux Africains écrivent avant tout, pour un public qui vit dans les colonies et qui n'a pas besoin de ces précisions. En ce sens, les œuvres de Brace et Smith ne correspondent pas à la définition de la relation de voyage selon Ouellet, (représentation de la nouveauté et la singularité). Ouellet cite la définition du dictionnaire Furetière qui en 1690 décrivait la relation de voyage comme les « […] aventures des voyageurs, des observations qu'ils font dans leur voyage. » correspond mieux à ces récits. Si, Brace, Smith et même Equiano ne sont pas des

---

Auguste Picard, 1924.

[37] FRANKLIN John Hope, *From Slavery to Freedom, A History of Negro Americans*, New York, Alfred A. Knopf, Inc. (1ère ed. 1947), 1974, p. 33: « From the very beginning of the Europeans' exploits in the New World, Negroes came as explorers, servants, and slaves. »

“ voyageurs ” à proprement parler, il s’agit bien pour eux de décrire les aventures vécues pendant leur vie dans les colonies. Tous racontent leurs souffrances, leurs passages de maître en maître et leurs déplacements de lieu en lieu qui les conduit parfois à participer à des événements historiques. Par exemple, Brace est utilisé comme soldat esclave pendant la guerre d’Indépendance et prend part à plusieurs combats.

Il s’agit, pour chacun des engagés, de raconter son expérience et de faire part de ses observations sur les colonies à des lecteurs restés en Europe. Même chose pour la lettre de Sprigs. L’objet de sa lettre n’est pas de décrire les paysages et les coutumes des colons mais bien de détailler sa situation et le désarroi dans lequel elle se trouve. On retrouve cette attitude d’alerte dans la dénonciation de la condition d’engagé chez Mittelberger quand, au début de son récit, il évoque la servitude des engagés dont sont victimes les Allemands comme lui :

> Ceci est, je le dis, la principale raison pour laquelle je publie ce livre […], pour faire cette misère douloureuse soit connue en Allemagne, pour qu’ainsi non seulement les gens ordinaires mais aussi les princes et les seigneurs, puissent réaliser comment cela se passait, pour empêcher d’autres âmes innocentes de quitter leur patrie, après avoir été persuadé par newlanders et d’être vendu en une sorte d’esclavage[38].

On peut remarquer la volonté d’impressionner pour convaincre ceux qui voudraient tenter l’aventure d’y renoncer. Pourtant l’Allemand, comme Moraley, ne manque pas de dresser très précisément un portrait positif de Philadelphie et de la Pennsylvanie. Le Britannique plus que l’Allemand semble avoir été séduit par la « cité de l’amour fraternel » même s’il n’y passe qu’un court temps entre son arrivée au port et son départ pour le New Jersey chez le maître qui l’a acheté. Il décrit Philadelphie comme : « […] une des villes les plus agréables à vivre sur Terre[39]. » Il consacre même un poème élogieux à la

---

[38] Gottlieb Mittelbeger, *Op.Cit.*, p. 16 : « This, I say, is the main cause why I publish this book […], to make this misery and sorrow known in Germany, so that not only the common people, but even princes and lords, might learn how they had fared, to prevent other innocent souls from leaving their fatherland, persuaded thereto by the newlanders, and from being sold into a like slavery. » Annexe Mittelberger n°2.

[39] MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, p. 64 : « […] one the most delightful Cities Upon Earth. »

ville en affirmant que « […] Philadelphie sera l'Athènes de l'humanité[40]. » Les deux engagés évoquent tous les deux une grande liberté religieuse, les terres fertiles et riches, une nature foisonnante et tous deux décrivent les communautés européennes et les sociétés amérindiennes. Dans sa relation, Mittelberger ne se contente pas de mettre en garde les candidats allemands à la migration en Amérique et à la servitude de l'engagement. Il dresse un portrait plutôt positif de ces espaces, au risque de conforter certains de ses compatriotes dans leur volonté de migration en Pennsylvanie. Pour sa part, Moraley affirme ne pas vouloir empêcher d'autres Anglais de l'imiter. Après avoir décrit très précisément et fait part de son admiration pour la Pennsylvanie, il dresse le portrait Burlington dans le New Jersey en parlant de l'environnement géographique et en montrant la diversité religieuse de cette ville[41].

Nous pouvons également citer le Quaker John Woolman pour parler du récit de voyage dans les colonies. Le manifeste écrit par Benjamin Lay, qui témoigne de différentes expériences vécues dans la Barbade ne relève pas de ce domaine. On peut rapprocher le récit de John Woolman de ceux d'anciens esclaves africains et d'engagés européens. Dans son autobiographie, le Quaker raconte plusieurs voyages dans les colonies où vivent différentes communautés quakers réalisés dans le but de discuter des méfaits de l'esclavage et de convaincre de son incompatibilité avec les pratiques chrétiennes.

Il réalise cinq voyages entre 1743 et 1748. Il raconte avoir visité l'est du New Jersey, la Pennsylvanie, le Maryland, la Virginie et la Caroline du Nord. Puis New York, Long Island, le Maryland et le Delaware[42]. Il parle de seize voyages dont un jusqu'à Londres et un durant lequel il visite des villages indiens. Toutefois, ces voyages sont rarement nourris de commentaires ou d'observations autres que les discussions et débats entre Quakers.

Ainsi, nous avons pu remarquer les nombreux points communs entre les différents documents. La plupart sont marqués par le voyage et les récits d'esclaves, très proches les uns des autres, rappellent également beaucoup ceux des engagés.

[40] *Ibid.*, p. 66. Annexe Moraley n°5.
[41] *Ibid.*, p. 80. Annexe Moraley n°7.
[42] WOOLMAN John, *Journal of John Woolman* The Harvard Classics. 1909–14., p. 6. Annexe Woolman n°3.

Mais si chaque « type » d'auteurs est bien différent des autres, on peut observer de grandes similitudes entre chaque ancien esclave, chaque engagé et chaque quaker.

I. Par qui ? L'identité des victimes africaines et européennes, et des témoins

Des esclaves africains issus de différentes cultures

Les témoignages écrits de Jeffrey Brace, de Venture Smith et de Gustavus Vassa frappent par la similarité des expériences relatées. Leur travail raconte la vie d'un homme africain emmené de force loin de sa famille puis de son pays à travers d'autres régions africaines puis à travers l'océan atlantique vers les Caraïbes puis l'Amérique. S'en suit une vie d'esclave au service des colons blancs à travers les différentes colonies pour Brace et Smith et à travers les Caraïbes, l'Océan Atlantique et l'Europe pour Vassa. Pour chacun d'entre eux, l'affranchissement qui leur permet d'écrire et d'être publié, n'a lieu que vers la fin de leur vie. Tous passent la majeure partie de leur vie à être esclave. Le long cheminement de la capture et la vente jusqu'à la liberté est décrit dans chacun des récits. C'est ce qu'indique chacun des auteurs dès le titre de son ouvrage à caractère autobiographique revendiqué[43]. Venture Smith est le seul à ne pas donner son nom d'Africain dans le titre même s'il précise tout comme Brace, son identité d'homme africain.

Malgré la similarité des éléments décrits, nous pouvons remarquer les différences de cultures et d'origines ethniques chez les trois hommes africains. L'historien John Hope Franklin, spécialiste de l'esclavage des Noirs en Amérique, affirme qu'« Il est évidemment impossible d'établir plusieurs généralisations concernant les habitudes de vie dans un continent aussi large que l'Afrique, avec autant de variations dans les climats, la physiographie et la population[44]. » Si l'importation massive d'Africains dans les colonies

---

[43] SMITH Venture, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America.* Related by Himself. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition éléctronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896.

[44] FRANKLIN John Hope, *From Slavery to Freedom, A History of Negro Americans*, New York, Alfred A. Knopf, Inc. (1ère ed. 1947), 1974, p. 14 : « It is obviously impossible to make very many generalizations

britanniques d'Amérique a conduit à la création d'une culture Afro-Américaine, les esclaves étaient issus de cultures et de pays différents. C'est ce que nous avons déjà pu remarquer avec la description que les trois Africains font de leurs pays d'origine. Il faut également noter que c'est cette identité d'homme noir africain qui les condamne à devenir esclaves dans les colonies européennes au service des Blancs et à le rester aussi longtemps.

Malgré cela, ni Gustavus Vassa ni Jeffrey Brace n'ont été capturés par des Blancs. Ils ont tous les deux été asservis par des hommes africains avant d'être vendus à des marchands occidentaux. Seul Venture Smith est directement réduit en esclavage par des Blancs. L'historien André Maurois affirme même que « […] l'esclavage n'eut jamais existé en Amérique s'il n'avait été une vieille institution africaine. En Guinée, les prisonniers avaient toujours été esclaves et les chefs de tribu trouvaient tout aussi naturel de les céder à des capitaines blancs[45]. » Une affirmation contestable car nous savons que l'esclavage est attesté en Amérique dès les débuts de l'ère coloniale. Une première forme d'esclavage, celle des Indiens, est établie. Elle a pris fin avec la controverse de Valladolid qui a ouvert la voie à l'asservissement des Africains sur le continent. C'est bien l'esclavage des Amérindiens qui a précédé et ouvert la voie à l'esclavage massif des Africains. En revanche, l'affirmation de Maurois confirme que les régions de la corne de l'Afrique, dans lesquelles Smith, Brace et Vassa racontent avoir grandi, sont en proie à des rivalités et à des guerres interethniques. Gustavus Vassa montre bien cela lorsqu'il écrit : « Je fus vendu à nouveau, dans un certain nombre de lieux après avoir voyagé pendant un temps considérable[46]. » Ceci illustre bien le passage de maître en maître et de lieu en lieu jusqu'à son achat par les marchands blancs. Les esclavagistes ne sont donc pas seulement des Européens ou des colons américains mais également des Africains.

Chaque expérience de vie racontée par Brace, Smith et Vassa, se ressemble ainsi. De leur capture à leur vie d'esclaves, jusqu'à leur vie d'homme libre à la fin de leur vie et à

---

concerning the way of life in a continent so large as Africa, with so many variations in climate, physiography and population. »

[45] MAUROIS André, *Histoire des Etats-Unis, 1492-1946*, Paris, Editions Albin Michel, 1943.

[46] Gustavus Vassa, *Op. Cit.*, p.62: « I was again sold, and through a number of places, till, after travelling a considerable time. » Annexe Vassa n°1.

leur volonté d'écrire, de témoigner. Nous pouvons également retrouver cette ressemblance de récit avec le cas des Européens engagés.

Les engagés ou serviteurs sous contrat : de pauvres migrants européens

Les écrits de Sprigs, Moraley et Mittelberger ainsi que ceux des auteurs africains, précédemment évoqués, présentent de nombreuses similitudes. Ils décrivent tous l'expérience de la servitude sous contrat, ce système d'échange engageant un migrant et un marchand ou un colon. Comme bien d'autres Européens, les trois auteurs ont espéré s'établir comme hommes libres en Amérique du Nord après leur servitude. Selon l'historien Abbot E. Smith, près de la moitié des migrants européens des treize colonies d'Amérique du Nord sont des engagés[47].

Les motifs de mouvement et d'engagement, sont variés. En ce qui concerne nos trois auteurs, seul William Moraley expose les raisons de sa décision. Pour beaucoup de migrants, les raisons du départ, sont financières : de pauvres européens sans ressources et sans perspective d'avenir, espèrent trouver dans les colonies, une occasion de pouvoir vivre et travailler librement à leur compte. Moraley dit en effet avoir été ruiné et endetté[48] à un point tel qu'il a décidé de s'engager comme serviteur sous contrat en Amérique du Nord. Un voyage qui, selon lui devait lui permettre de commencer une nouvelle vie et d'échapper à sa réputation en Grande Bretagne :

> Mais l'infortune m'est devenue familière par une série de malheurs; enfin avais-je plutôt intérêt de quitter un lieu où je n'avais aucune chance d'avancer, de continuer ici où je n'ai pas d'ami pour me soutenir. Par ailleurs dans un endroit éloigné, n'étant pas connu, personne ne pourra me renvoyer l'image d'aucune mauvaise gestion [etc.][49].

---

[47]SMITH Abbot E., *Colonists in Bondage: white servitude and convict labor in America, 1607-1776*, Williamsburg, University of North Carolina Press, 1947, pp. 3-4 : « […] nearly half of the total white immigration to the thirteen colonies came over under…[indenture]. »

[48] MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, pp. 48-50. Annexes Moraley n°2, 2 bis et 3.

[49] *Ibid.*, pp. 50-52 : « But adverse Fortune is become familiar to me, by a Series of Misfortunes ; so had rather leave a Place where I have no Prospect of advancing myself, than to continue here where I have no

Ses motivations pour tenter cette aventure sont ici bien exposées. Parmi elles, la volonté de fuir une condition de pauvreté et de vivre avec de nouvelles personnes qui n'auront pas entendu parler de la façon dont Moraley a perdu sa fortune et qui pourront lui faire confiance.

Elizabeth Sprigs, qui est elle aussi anglaise, ne dit rien dans sa lettre à son père de ce qui l'a poussée à partir pour les colonies. Nous n'avons aucune indication sur l'âge qu'elle a au moment où elle écrit. Nous apprenons seulement qu'elle vient d'Angleterre, de Londres, où sa famille vit toujours au moment où elle écrit[50]. Sa lettre témoigne de la présence de femmes parmi les nombreux migrants européens qui ont tenté de s'établir dans les colonies d'Amérique du Nord par la voie de la servitude sous contrat.

Gottlieb Mittelberger n'en dit pas plus que Sprigs dans son récit. On peut supposer que, comme bien d'autres migrants du Palatinat, son aventure en Amérique du Nord lui a permis de fuir les persécutions religieuses. Comme Sprigs et Moraley, il a pu souhaiter s'établir et vivre sereinement en étant indépendant sur un nouveau territoire.

Dans chaque cas, le manque de ressources condamne ces migrants à plusieurs années de servitude. Le prix de la traversée, étant très élevé, tous tombent dans un système auquel ils sont forcés de se soumettre pour s'installer dans les colonies. Même si ni Mittelberger, ni Sprigs n'expliquent les raisons de leur voyage et de leur engagement, ils sont tous les deux, comme l'étaient tous les engagés, dans une situation précaire et incapables de payer pour leur passage à travers l'Atlantique.

L'historien David Galenson explique que la plupart des engagés du Nouveau Monde, étaient plutôt jeunes et que la plupart des jeunes hommes anglais avaient moins de vingt ans[51]. Ici, William Moraley fait figure de marginal, car son récit indique qu'il serait né en

---

Friends to relieve me. Besides, in a distant Place, not being known, no Person can reflect on me for any ill Management, which oftentimes discourages one's Friends from supporting one, knowing the ill Use that is made of their Support. »

[50] SPRIGS Elizabeth, *Letter to Mr. John Sprigs in White Cross Street near Cripple Gate, London, September 22, 1756*, in Isabel Calder, ed., Colonial Captivities, Marches, and Journeys (New York: Macmillan Company, 1935), 151–52. Annexe Sprigs.

[51] GALENSON DAVID W., *British Servants and the Colonial Indentured system in the Eighteeth Century*, In : The Journal of Southern History, Vol 44, No. 1, (1978), pp. 41-66, p. 45 : « The servants emigrating to

1698 ou 1699[52] et qu'il signe son contrat d'engagement en 1729, année pendant laquelle il arrive en Pennsylvanie. Sur ce point, Elizabeth Sprigs et Gottlieb Mittelberger, ne donnent aucune information. Il y a fort à penser qu'en 1756, date à laquelle Elisabeth Sprigs écrit sa lettre, elle soit une jeune fille : son père, est toujours en vie, et, selon David Gelenson, une grande majorité des femmes engagées avaient moins de vingt ans au moment de signer leur contrat[53].

Comme les auteurs africains, Moraley, Mittelberger et Sprigs semblent présenter un parcours type pour les engagés : dans tous les cas, il s'agit d'un Européen sans ressource ni perspective d'avenir, qui décide de quitter son pays natal pour tenter sa chance dans les colonies. Une tentative d'établissement qui mène à la servitude au service d'un colon pendant une période de quelques années. On retrouve donc les mêmes éléments, les mêmes étapes, même si Moraley est bien plus précis que les deux autres.

Mais qu'en est-il des deux quakers, Benjamin Lay et John Woolman ?

Les Quakers, militants de l'abolition de l'esclavage et la liberté

Gustavus Vassa, Jeffrey Brace et William Moraley racontent tous, dans leur description, avoir eu affaire, à un ou plusieurs moments de leur vie, à des Quakers. Vassa est même acheté par l'un d'entre eux, qui finit par lui accorder la liberté. Ces trois récits donnent à voir un visage plutôt positif du caractère des Quakers. Ces religieux font preuve de générosité et de sympathie envers les esclaves et les opprimés. Nous pouvons nous demander si tous les Quakers étaient vraiment aussi généreux et pacifistes. Le journal de John Woolman et le manifeste de Benjamin Lay, tous deux membres de cette communauté protestante, fondée en Angleterre en 1652, nous renseignent sur cette question.

---

the mainland colonies were generally younger than those emigrating to the islands : 60 percent of those who went to the mainland colonies were less than twenty years old […]. »

[52] William Moraley, *Op.Cit.*, p. 41 : « London is the Place of my Nativity, which was in the Year 1698. »

[53] *Ibid.*, p. 46 : « While 55 percent of the female pattern who went to the islands were less than twenty years old, 70 percent of those who emigrated to the mainland colonies were under twenty. »

La communauté quaker, appelée en Français, la Société des Amis, est considérée, comme le premier groupe à avoir revendiqué l'abolition et l'émancipation des esclaves noirs en Amérique mais aussi en Angleterre[54]. Gauvin évoque plusieurs actions comme des pétitions en faveur de l'abolition, ou la rédaction de différents ouvrages ou manifestes en faveur de cette même cause. Les travaux de Lay et Woolman sont de bons exemples. Le titre choisi par Benjamin Lay le montre d'emblée puisqu'il y est question d'esclavagistes et d'innocents asservis[55]. Les premières pages du texte contiennent d'ailleurs un avertissement de l'éditeur qui confirme la volonté de l'auteur de combattre cette forme de domination : « Ecrit pour un service général, par lui qui vraiment et sincèrement, désire le présent et éternel bien-être et la joie de toute l'humanité, dans le monde entier, pour toutes les couleurs et toutes les nations […], Benjamin Lay[56]. » L'introduction de l'éditeur évoque l'opposition véhémente de Lay à l'esclavage avec non seulement la prononciation de discours dans les réunions de la Société avec l'usage d'une rhétorique violente envers les propriétaires d'esclaves mais aussi des actions comme l'enlèvement du fils d'un Quaker esclavagiste. Un radicalisme qui lui vaut d'être plusieurs fois exclu des maisons de réunions quakers[57].

Dès la première phrase de son texte il fait état de sa volonté de dénoncer l'esclavage et de convaincre qu'il faut en finir avec cette pratique :

> Des observations écrites en 1719 par William Burling, vivant actuellement, pour autant que j'en sache à Long Island, concernant la détention d'esclave, prises de ses notes. [La même année, je fus convaincu de la

---

[54] GAUVIN Gilles, *Abécédaire de l'esclavage des Noirs*, Paris, Editions Dapper, 2007, p. 94 : « Les quakers ne limitent pas leur action aux États-Unis. La Société des Amis lance en effet plusieurs pétitions en Grande-Bretagne, et l'idée abolitionniste se diffuse ainsi à la fois dans l'élite et dans la population. »

[55] LAY Benjamin, *All Slave-keppers that keep the Innoncent in Bondage, Apostates*, Arizona State University, Antislavery literature project, (1ère ed. 1737).

56 *Ibid.*, p.1 : « Written for a General Service, by him that truly and sincerely desires the present and eternal Welfare and Happiness of all Mankind, all the World over, of all Colours, and Nations […]Benjamin Lay ».

57 *Ibid.*, p. 2 : « He was physically ejected from meetinghouses where he vehemently denounced slavery and was disavowed by the Quaker community, although he considered himself a Quaker throughout his life. […]Lay had a theatrical talent that accompanied his antislavery rhetoric. On one occasion he threw off his Quaker garb in meetinghouse to reveal a military uniform, denounced slaveholders as men of war, and stabbed his belt with a sword to pierce a bladder containing red fluid. On another occasion he stood barefoot in the snow in front of a meetinghouse to protest slavery. Once he kidnapped the son of Quaker slaveholders to demonstrate how Africans felt when their children were kidnapped; he returned the child when searchers came to his house. »

même pratique diabolique, alors que je vivais en La Barbade. Benjamin Lay.][58].

Nous pouvons remarquer l'usage de terme comme « pratique diabolique » qui appartient au vocabulaire religieux familier à l'auteur et aux Quakers. Eric Foner affirme que c'est au XVIII[e] siècle que s'est développé en Pennsylvanie, un sentiment anti-esclavagiste qui va de pair avec la croyance selon laquelle toutes les personnes possèdent la « Lumière intérieure » qui leur donne le droit à la liberté et au respect[59].

John Woolman s'il est moins virulent dans sa critique de l'esclavage est présenté par Robert Lacour-Gayet comme le premier abolitionniste[60]. A l'inverse de Lay, le motif de la rédaction de son journal n'est pas, en premier lieu, de critiquer et combattre l'esclavage mais de raconter sa vie et à travers cela, les différents combats qu'il a mené pour ainsi montrer à quel point il était pieux et généreux.

Alors que Lay parle de l'esclavage dans le titre de son travail, dès les premières lignes de son ouvrage, Woolman raconte son enfance comme un cheminement vers la piété et vers la prise de conscience des méfaits de l'asservissement des Noirs. Le premier esclave rencontré n'est mentionné qu'en page 6. Woolman raconte qu'étant jeune, il est employé dans une boulangerie et que son patron lui demande de rédiger un billet de vente pour une femme esclave dont il est propriétaire. Le jeune homme réalise alors la cruauté de ce qu'il est obligé d'accomplir. La femme noire est achetée par un vieux Quaker. Woolman formule ainsi sa première critique écrite de l'esclavage : « […] en exécutant cela, j'étais tellement affligé en mon esprit, que je dis devant mon maître que je croyais être mon ami que la détention d'esclave était une pratique incompatible avec la religion chrétienne[61]. »

---

[58] *Ibid.*, p. 6 : « Some Observations written 1718, by William Burling, now living, for aught I know, on Long Island, concerning Slave–keeping, taken from his Writings. [The same year I was convinced of the same Hellish Practice, I then living in Barbadoes. Benjamin Lay.]. »

[59] FONER Eric, *Give me Liberty-An American History*, New York, W.W Norton & Company, Inc, 2007, p. 223 : « During the course of the eighteenth century, antislavery sentiments had spread among Pennsylvania's Quakers, whose belief that all persons possessed the divine "inner light" made them particularly receptive. »

[60] LACOUR-GAYET Robert, *Histoire des Etats-Unis, des origines à la fin de la guerre civile*, Paris, Fayard, 1976, p. 115 : « En réalité, la seule opposition vient des quakers. Un des leurs, John Woolman, se rendit fort peu populaire ; il voyageait à pied dans le Sud, en pèlerin classique, et s'efforçait de "réveiller les consciences endormies"…S'il ne parvient pas à sortir de leur assoupissement les propriétaires des plantations, sa campagne lui valut l'immortalité. Il est en effet, sans conteste, le premier abolitionniste. »

[61] WOOLMAN John, *Journal of John Woolman* The Harvard Classics. 1909–14, p. 6 : « […] at the executing of it I was so afflicted in my mind, that I said before my master and the Friend that I believed slave-keeping to be a practice inconsistent with the Christian religion. » Annexe Woolman n°3.

Cette affirmation de l'incohérence de l'esclavage avec le Christianisme est l'argument défendu par Lay et Woolman tout au long de leur vie et de leur relation écrite. Leur foi est d'ailleurs le principal motif de lutte pour la liberté des Noirs.

Il est intéressant de constater que les anciens esclaves, les anciens engagés, et même les Quakers privilégient le récit d'expérience personnel pour décrire et dénoncer la servitude coloniale. Cette volonté d'informer et de dénoncer, est, dans tous les cas, réfléchie et destinée à un ou plusieurs publics particuliers. Tout cela nous conduit à la question des destinataires. Si l'identité des auteurs justifie leur volonté d'écrire pour énoncer et dénoncer la pratique de l'asservissement, on peut s'interroger sur le public visé.

II. Pour qui ? Le problème des destinataires : une portée universelle pas toujours voulue au départ

Des esclavagistes ou partisans de l'esclavage qu'on cherche à convaincre ou à prendre à témoin

Si le message et les intentions des différents auteurs est clair : la volonté de dénoncer l'esclavage à travers le témoignage écrit, nous pouvons nous poser la question des destinataires. Pour qui écrire et à qui faire passer le message que l'on veut transmettre ? Même si le combat pour l'abolition peut-être tenu pour universel, il semble que les auteurs de ce corpus, qu'ils soient d'anciens esclaves, habitants des colonies ou Européens s'étant rendu au Nouveau Monde, visent un public précis qu'ils veulent toucher. Pour le cas des Quakers, Woolman et Lay, mais aussi pour les anciens esclaves Brace et Smith, il semble qu'il s'agisse des habitants des colonies britanniques.

Ceci est évident pour les Quakers. Ce groupe religieux est connu pour le combat de certains de ses membres en faveur de l'abolition de l'esclavage au sein des colonies. Plusieurs d'entre eux ont utilisé l'écrit afin de convaincre les membres de leur communauté des méfaits de la détention d'esclaves[62]. Benjamin Lay et John Woolman

[62] GAUVIN Gilles, *Abécédaire de l'esclavage des Noirs*, Pairs, Editions Dapper, 2007, pp. 93-94.

s'inscrivent dans ce courant. La volonté du premier de toucher les membres de la Société des Amis d'Amérique est plus flagrante que pour le second. Il s'adresse, à plusieurs reprises, directement aux Quakers. C'est le cas en page 11 et 12 lorsqu'il supplie ceux qui détiennent des esclaves de cesser cette pratique pour le bien de l'humanité : « Mes chers Amis, j'implore […], que vous puissiez vous défaire, en tant qu'hommes, honorablement, d'une pratique si diabolique[63]. » Il rappelle ensuite aux Quakers que l'esclavage est contraire à leurs principes religieux et moraux qui prônent le respect mutuel entre tous les hommes[64].

Enfin il écrit qu'il désire promouvoir une alliance entre les Quakers et la société des Amis pour faire renoncer les esclavagistes à cette pratique[65]. Lay, souhaite faire arrêter l'esclavage en touchant les Quakers. Il s'adresse même à tous les Chrétiens et cite des passages de la Genèse pour convaincre le plus grand nombre de personnes possible de l'incompatibilité de l'esclavage avec la religion chrétienne.

Contrairement à Lay, Woolman ne s'adresse jamais directement aux lecteurs. En revanche, l'image de lui qu'il donne dans son récit laisse penser qu'il souhaite figurer comme un exemple pour un public issu de la même confession religieuse que lui, et dans un sens plus large pour tous les Chrétiens et les humanistes. Il se présente comme un homme pieux et généreux, qui a le souci de transmettre sa foi et de lutter contre l'esclavage. Nous pouvons émettre l'hypothèse que son récit est écrit dans le but d'encourager ses lecteurs à imiter l'auteur.

Concernant les anciens esclaves, Jeffrey Brace et Venture Smith, nous avons déjà évoqué le fait que leur récit avait été écrit pour un public vivant dans les colonies ou ayant connaissance d'un certain nombre d'élément culturels des sociétés coloniales. Toutefois

---

[63] LAY Benjamin, *All Slave-keepers that keep the Innocent in Bondage, Apostates*, Arizona State University, Antislavery literature project, (1ère ed. 1737), p. 11-12 : « My dear Friends, I beg, […] that you May quit your selves like Men, honorably, of this so Hellish practice. » Annexe Lay n°2.

[64] *Ibid.*, p. 56-57 : « But my dear and tender Friends, how does this cruelty and partiality agree with our Principles as a People, which have been preaching up Perfections in holiness of Life, for near a Hundred Years, and the universal Love of God to all People, of all colors and Countries, without respect of persons. » Annexe Lay n°6.

[65] *Ibid.*, p. 25 : « It is true we may keep our Meeting Houses for a time, and we may join Forces with them that are in the Negro Practice; in strict Unity among our selves, and with any other dear Friends of our own Mind, Relations, Customers, Chapmen, Workmen, or others that we can have any Influence over, Quakers or no Quakers. » Annexe Lay n°3.

nous pouvons également nous interroger sur les destinataires. Les mémoires de Jeffrey Brace sont explicites sur le sujet. A la fin du récit il écrit :

> […] mais par dessus tout, et c'est mon désir le plus fort, que ce simple récit, soit le moyen d'ouvrir le cœur de ceux qui possèdent des esclaves et qu'il les touche pour les faire consentir à leur donner cette liberté dont ils jouissent eux-mêmes, et que toute l'humanité a le même droit de posséder[66].

Ceci montre que l'auteur a un but précis en rédigeant son autobiographie, le même que Benjamin Lay : celui de convaincre les propriétaires d'esclaves d'affranchir ceux qu'ils asservissent. Brace s'adresse aux Blancs et témoigne ainsi que le premier public qu'il vise n'est pas Noir mais bien ceux qui dominent la population coloniale. Il demande à être lu avec respect bien qu'il soit Noir et d'origine africaine et dit être conscient que les Blancs le regardent lui et les autres Africains comme inférieurs en raison de leur couleur de peau[67].Il interroge également les partisans de l'esclavage au sujet de l'origine de la supériorité des Blancs sur les Noirs et du droit consécutif des Blancs à asservir les Noirs[68]. On retrouve les arguments religieux et les références à la Genèse qui rappellent le désir de toucher les Chrétiens qui animait les deux Quakers. Nous pouvons aussi supposer que Brace tient à montrer aux lecteurs qu'il est lui aussi Chrétien et doté d'une éducation religieuse. Un argument de poids dans sa tentative de convaincre le lecteur de l'égalité entre les hommes.

Venture Smith, quant à lui, ne s'adresse jamais aux lecteurs, mais nous pouvons comprendre d'après les descriptions qu'il donne que le public visé est Blanc. Il inclut à la fin de sa relation son certificat d'affranchissement, témoignage de sa qualité d'homme libre. Un document qui vient à l'appui du récit pour convaincre un lecteur qui pourrait

---

66 BRACE Jeffey, *BRACE Jeffrey, The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace.* (Electronic Edition), St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 200-201: « […] but above all, it is my anxious wish, that this simple narrative, may be the means of opening the hearts of those who hold slaves and move them to consent to give them that freedom which they themselves enjoy, and which all mankind have an equal right to possess. » Annexe Lay n°15.

67 *Ibid.*, p. 57 : « Now, although I am a poor, despised black wretch, in the sight of man, permit me, kind reader, to offer some ideas of mine, and do not despise them because they come from an African negro, who are, by white men, considered an inferior race of beings. »

68 *Ibid.*, p. 56: « We read in sacred writ that Adam was the first man, and Eve the first woman, created by God, in his own likeness, perfect, and placed in the garden of Eden, from whom descended all human beings, then where is the distinction? »

douter de la légitimité d'un récit écrit par un Noir pour prôner la fin de la domination des Blancs sur les Noirs.

Tout ceci montre une volonté affirmée de la part des auteurs de toucher toutes les personnes favorables à l'esclavage des Noirs de renoncer à celui-ci et à lutter pour que cesse ce système. Le public principalement visé est donc, pratiquement le même chez Lay que chez Brace : il s'agit d'un homme blanc, résidant dans une des treize colonies britanniques d'Amérique du Nord et participant de quelques façons que ce soit à l'esclavage des Noirs, soit par le trafic soit par la possession et l'exploitation d'Africains. La cible semble donc plutôt logique ici, mais pour qui doit-on écrire lorsque l'on désire nuire au système servile des engagés par écrit ? Le lecteur visé est-il un résidant des colonies ?

Des lecteurs européens qu'on cherche à alerter ou à qui on demande de l'aide

Dans le cas des engagés, le public visé est Européen. Pour Elizabeth Sprigs, par exemple, le destinataire est directement désigné. Il s'agit du père de la jeune femme. En plus de l'informer, de sa situation délicate, Sprigs semble désirer obtenir pardon et de la compassion de la part de sa père :

> […] dois je espérer que vous acceptiez de pardonner l'audace que je prends de vous importuner avec cela, mon long silence a été seulement dû à mon manquement aux obligations que j'ai envers vous, […] maintenant je vous prie, s'il vous reste un peu de compassion, de me le montrer en m'envoyant quelques soutiens, les vêtements sont la principale chose voulue, qui, si vous voulez bien y consentir, peut facilement être envoyée par chacun des navires à destination de Baltimore [etc.][69].

[69] Elizabeth Sprigs, "Letter to Mr. John Sprigs in White Cross Street near Cripple Gate, London, September 22, 1756," in Isabel Calder, ed., *Colonial Captivities, Marches, and Journeys* (New York: Macmillan Company, 1935), 151–52. Reprinted by permission of the Connecticut Chapter of the National Society of Colonial Dames of America : « […] will I hope pardon the Boldness I now take of troubling you with these, my long silence has been purely owning to my undutifullness to you, […] now I beg if you have any Bowels of Compassion left show it by sending me some Relief, Clothing is the principal thing wanting, which if you should consent to, may easily send them to me by any of the ships bound to Baltimore Town Patapsco River

Chez Mittelberger, le public visé est Allemand, il dès le début de son ouvrage lorsqu'il écrit désirer vouloir informer de son expérience pour que chaque personne désirant effectuer le même voyage que lui, de l'Europe jusqu'au Nouveau Monde soit au courant de tous les risques qu'il prend : la difficulté du trajet en mer, le coût excessif de celui-ci et le risque de se faire tromper par les marchands hollandais qui cherche à ruiner les passagers et à provoquer leur servitude pendant quelques années une fois dans les colonies. Mittelberger se fait ici, informateur, dans le but de décourager ceux qui comme lui auraient pu être tentés de partir vivre en Amérique du Nord. Tout ceci, pour que cesse le trafic d'être humains et l'engagement forcé d'un grand nombre de ses compatriotes. Il identifie bien les lecteurs qu'il vise :

> Pour rendre que cette misère et ces peines connues en Allemagne, pour que non seulement les gens ordinaires, mais aussi les princes et les seigneurs, puissent apprendre comment échoués à empêcher d'autres âmes innocentes à quitter leur mère patrie après avoir été persuadés par les newlanders, et vendus sans une sorte d'esclavage[70].

Nous pouvons d'ailleurs remarquer qu'en plus, qu'il ne vise pas seulement les gens qui pourraient être tentés par l'établissement en Amérique du Nord mais aussi les élites au pouvoir, dans l'espoir que celle-ci puissent agir pour empêcher les marchands hollandais d'effectuer ces enlèvements de personnes.

Les nombreuses descriptions de paysages et des coutumes des sociétés coloniales mais aussi indiennes livrées par Moraley et Mittelberger montrent également une volonté d'écrire pour un public européen, peu informé sur la colonie de Pennsylvanie et du New Jersey.

Maryland, and give me leave to conclude in Duty to you and Uncles and Aunts, and Respect to all Friends. » Annexe Sprigs.

[70] MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754.* Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898, p. 167 : « To make this misery and sorrow known in Germany, so that not only the common people even princes and lords, might learn how they had fared, to prevent other innocent souls from leaving their fatherland, persuaded thereto by the newlanders, and from being sold into a like slavery. »

CHAPITRE 2 : LE RÉCIT D'EXPÉRIENCE PERSONNELLE COMME ARME DE CONTESTATION VOLONTAIRE OU NON OU COMME ARME DE GLORIFICATION PERSONNELLE

I. Une nécessité de toucher les lecteurs par les émotions, un moyen de convaincre et persuader

L'expression de la tristesse et de la peur

Le récit d'expériences personnelles permet aux différents auteurs de notre corpus de tenter de persuader et de convaincre les lecteurs des méfaits des systèmes de servitude, l'esclavage et l'engagement. Les émotions et les sentiments communiqués sont un moyen de toucher le lecteur et de l'amener à la raison. Dans son article, Le Concept de Nostalgie, Jean Starobinski pointe la difficulté d'aborder l'histoire des sentiments et des mentalités :

> L'histoire des sentiments et des mentalités soulève une question de méthode, qui tient au rapport des sentiments et du langage. Les sentiments dont nous voulons retracer l'histoire ne nous sont accessibles qu'à partir du moment où ils se sont manifestés, verbalement ou par tout autre moyen expressif. Pour le critique, pour l'historien, un sentiment n'existe qu'au-delà du stade où celui-ci accède à son statut linguistique. Rien n'est saisissable d'un sentiment en deçà du point où il se nomme, où il se désigne et s'exprime. Ce n'est donc pas l'expérience affective elle-même qui s'offre à nous : seule la part de l'expérience affective qui a passé dans un style peut solliciter l'historien[71].

La tristesse est une émotion présente dans chacune des descriptions. Le scripteur qui se plaint et se pose en victime cherche à toucher son lecteur. La lettre d'Elizabeth Sprigs en est un bon exemple. En faisant part à son père de son désarroi qu'elle partage avec les gens de sa condition, elle cherche à susciter l'émotion, à implorer la pitié de son père pour qu'il accepte de lui venir en aide comme nous l'avons vu. Elle s'apitoie sur sa condition en

[71] STAROBINSKI Jean, Le Concept de Nostalgie. In : Diogène, Paris, Gallimard, 1966, p. 92.

écrivant : « […] voici la déplorable condition que votre pauvre Betty endure […][72] » et parle d'elle et des autres serviteurs contractuels britanniques comme des gens « […] infortunés […]. » Ce qui témoigne bien de l'expression d'une certaine tristesse, en décrivant sa condition misérable.

Du côté des Africains, ce sentiment d'amertume est également exprimé. Celui-ci est provoqué par la séparation des proches et l'éloignement du pays natal suite à l'enlèvement par les hommes blancs. Ils disent même n'avoir, après leur asservissement, désiré rien d'autre que la mort pour en finir avec la condition misérable qui est la leur. Jeffrey Brace parle de son état de tristesse après avoir été séparé de ses camarades[73] et pleure en évoquant son pays natal[74]. Il écrit qu'il a voulu mourir lors d'une bataille contre l'armée espagnole quand il était esclave sur la flotte anglaise :

> Mais pendant cette bataille, je peux observer, que je n'avais pas d'autre sensation, que s'ils me tuaient, j'irai chez mon grand père le soleil, par conséquent, j'ai cherché la mort. Je me tenais debout sur le pont supérieur, exposé à tous les tirs ennemis pendant près de sept minutes, contemplant une rencontre avec mon grand père qui était parti avant moi[75].

La douleur est telle qu'il met ses jours en danger, ce qui lui vaut d'être blessé et immobilisé pendant plusieurs jours[76]. Gustavus Vassa ou Equano a une réaction similaire à celle de Brace. Après avoir décrit l'horreur de la séparation définitive d'avec sa sœur avant son départ d'Afrique, il dit avoir désiré mourir et arrêté de manger lors du trajet en mer

---

[72] Elizabeth Sprigs, *Op.Cit.,* Annexe n°1 : « […] *this is the deplorable Condition your poor Betty endures* […]. » Annexe Sprigs.

[73] BRACE Jeffey : *BRACE Jeffrey, The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace.* (Electronic Edition), St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 116 : « At any rate, I was conducted by two sailors, who led me as a beast to slaughter. I was so weak that I could not walk but a short distance, before I was obliged to rest, for I was so exhausted for want of food, that I was almost emaciated. And being forced from all of my comrades, and placed in a situation that I could not converse with any person, it forced upon me a fullness of grief that caused me to cry aloud, and then I expected my doom was certain death. »

74 *Ibid.*, p. 129. Annexe Brace n°6.

75 *Ibid.*, p. 135 : « But during this battle, I can observe that I felt no other sensation than that if they killed me, I should go to my great father the sun; therefore I courted death. I stood upon the upper deck, exposed to all the enemies shot for about seven minutes, contemplating a meeting with my grand-father, who had gone before me. »

76 *Ibid.*, p. 136. Annexe Brace n°7.

entre l'Afrique et les colonies[77]. Un passage durant lequel, il était fréquent que les esclaves choisissent de se donner la mort[78]. Comme Brace, Vassa exprime sa détresse après avoir été éloigné de sa famille et de son pays. Le registre de la tristesse, est très présent dans les récits d'anciens esclaves.

Même s'il n'est pas lui-même victime de l'esclavage, Benjamin Lay exprime lui aussi dans son pamphlet la tristesse que provoque en lui la condition des esclaves. Il écrit : « Ô mon âme pleure en contemplant leur misérable et désespéré état et condition [etc.][79] » et ajoute plus loin que sa tristesse sera encore plus grande si les Amis n'entendent pas son appel contre l'esclavage[80]. De la même manière que Sprigs, ou que les anciens esclaves, Benjamin Lay exprime sa tristesse pour convaincre ses lecteurs des méfaits de l'esclavage des Noirs et de l'urgence d'en finir avec cette institution.

La tristesse est donc une émotion qui peut-être lue dans la plupart des descriptions. Un sentiment qui peut aider, nous l'avons vu, à rendre le lecteur plus réceptif au message porté par l'auteur et à se laisser convaincre par ce dernier. Ainsi, l'expression de la tristesse a pu être une arme utilisée par les auteurs, au service de la contestation des systèmes serviles existants en Amérique du Nord au XVIII^{e} siècle. Mais il est peut-être possible de trouver d'autres sentiments exprimés dans ce combat pour la liberté.

---

77 VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. I, Londres, publié par l'auteur, 1789., p. 73-74 : « I was not long suffered to indulge my grief; I was soon put down under the decks, and there I received such a salutation in my nostrils as I had never experienced in my life: so that, with the loathsomeness of the stench, and crying together, I became so sick and low that I was not able to cat, nor had I the least desire to taste any thing. I now wished for the last friend, death, to relieve me; but soon, to my grief, two of the white men offered me eatables; and, on my refusing to eat, one of them held me fast by the hands, and laid me across I think the windlass, and tied my feet, while the other flogged me severely. » Annexe Vassa n°3.

78 KLEIN S. Herbert, *The Atlantic Slave Trade*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 159 : « […] death occurred constantly aboard ship, not only from disease and accident, but from rebellion, suicide, and natural disasters. »

79 LAY Benjamin, *All Slave-keepers that keep the Innocent in Bondage, Apostates*, Arizona State University, Antislavery literature project, (1ère ed. 1737), p. 32 : « Oh! my Soul mourns in contemplating their miserable, forlorn, wretched State and Condition [etc.]. »

80 *Ibid.*, p. 120 : « O! O! That my Soul could find some relief, for the distress that is hath been in, for 17 Years and more at times, on this sad Account; but if Friends will not hear, O believe me, mine Eyes shall weep sore in Secret. »

La colère

La colère et l'indignation sont aussi des motifs qui poussent les auteurs à écrire pour remettre en cause les institutions serviles. Ici encore, l'explication de Jean Starobinski sur la verbalisation et l'importance du langage a tout son sens[81].

De tous les auteurs, Benjamin Lay est celui qui apparaît comme le plus virulent bien qu'il soit un Quaker et donc supposé prêcher la paix pour tous les hommes. C'est d'ailleurs le seul qui écrit un pamphlet pour transmettre son message. Il s'en prend à maintes reprises à ses opposants les marchands d'esclaves, les propriétaires d'esclaves et les partisans de ce système d'asservissement. Dès le titre, on comprend la façon très sévère dont il juge les esclavagistes. Il les qualifie d'apostats. Certains sont pourtant religieux et membres de la communauté Quaker. La critique est donc très dure. Mais Lay ne s'arrête pas là. Il utilise des termes très virulents pour parler des Amis :

> Mais je ne connais pas de pire impulsion diabolique que de faire des veuves et des enfants sans père et d'amener dans le malheur, la servitude et dans les maux de la captivité, que cette pratique diabolique en Pennsylvanie : la détention de nègres. Mais ces marchants mécréants, ces voleurs d'hommes, prétendent qu'ils vont chercher ces pauvres créatures, pour qu'ils ne se tuent pas les uns les autres, alors qu'ils sont les meurtriers qui les forcent au travail [etc.][82].

Lay se montre ainsi très véhément à l'égard des esclavagistes parmi lesquels, il y a un grand nombre des membres de la communauté quaker, ce qui ne l'empêche pas de parler de mécréants, de meurtriers et de voleurs. Plus loin dans le texte, l'auteur affirme

---

[81] STAROBINSKI Jean, *Le Concept de Nostalgie*. In : Diogène, Paris, Gallimard, 1966, p. 92 : " Qu'un sentiment s'inscrive dans un nom (et particulièrement dans un nom à la mode), cela ne va sans entraîner des conséquences d'une certaine importance. D'une part, le passage à la verbalisation (à la conscience linguistique en soi) est l'amorce d'une réflexion et parfois d'une critique. D'autres part, sitôt le nom d'un sentiment mis en lumière – comme sait le faire la mode-, le mot, par son efficacité propre, contribue à fixer, à propager, à généraliser l'expérience affective dont il est l'indice. Le sentiment n'est pas le mot, mais il ne peut se disséminer qu'à travers les mots. "

[82] Benjamin Lay, *Op. Cit.*, p. 76 : « […] but I know no worse Engine Devil has to make Widows and Fatherless Children, and to bring into Affliction and Bondage and sore Captivity indeed, than this Hellish Practice in *Pennsylvania*, Negroe-Keeping.But these Hellish Miscreants, these Men-Stealers, pretend they fetch away these poor Creatures, that they may not kill one the other, when they are the Murtherers which sets'em to the Work [etc.]. »

même que ces gens là sont coupables de pêchés se rapprochant du pêché de Sodome[83]. Ce que Lay critique ici, est la maltraitance des Noirs dans les colonies par les Blancs. L'indignation de Benjamin Lay est telle que la véhémence de ses propos tend quelquefois à l'invective.

On retrouve le même genre de propos, dans le récit de Gottlieb Mittelberger, à l'encontre, non pas des esclavagistes, mais des marchands hollandais qui entraînent de nombreux migrants allemands dans la servitude sous contrat. Comme Benjamin Lay, Mittelberger accuse ces marchands de vol lorsqu'il parle des : « […] procédures scandaleuses et impitoyables des émissaires des voleurs d'hommes, je veux parler des soi disant newlanders car ils volent, pour ainsi dire, les Allemands sous toutes manières et faux prétextes, et les livrent entre les mains de grands trafiquants en âmes humaines[84]. » L'allemand utilise un vocabulaire plutôt haineux envers ceux qu'il qualifie de voleurs, de trafiquants, et évoque des procédures scandaleuses, ce qui laisse paraître un sentiment négatif à l'égard des gens qu'il accuse. Ainsi Mittelberger comme Lay, exprime de la colère pour décrire l'injustice de la servitude des engagés.

Curieusement, les auteurs africains de notre corpus ne semblent vouloir exprimer un quelconque sentiment de haine contre leurs anciens maîtres et ceux qui profitent du système de l'esclavage.

A travers ces exemples, nous avons ainsi cherché à démontrer que les auteurs, avec leurs écrits, tentent de convaincre leur lecteur des souffrances des victimes provoquées par l'esclavage et la servitude sous contrat. Toutefois, la rédaction de ces récits n'est peut-être pas l'unique but des auteurs. Ces derniers ont en effet, pu avoir, d'autres motivations, que la dénonciation de la servitude, un intérêt plus personnel, les concernant plus directement.

---

[83] *Ibid.*, p.88 : « I do firmly believe in the secret of my Soul, before the Lord, that Slave-Keeping and Trading, with what has and now does daily attend and appertain unto it, is as great cause of the Sins of *Sodom*, as anything is or ever was in the whole World. »

[84] MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754.* Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898, p. 16 : « […] the outrageous and merciless proceeding of the man-stealing emissaries ; I mean the so-called newlanders for they steal, as it were, German people under all manner or false pretenses, and deliver them into the hands of the great Dutch traffickers in human souls. » Annexe Mittelberger n°2.

II. D'autres motivations que la dénonciation : des témoignages pouvant aussi servir à valoriser les auteurs

La description d'une vie pieuse au service des oppressés : une mission divine. Le cas des Quakers

Nous avons déjà évoqué que Woolman et Lay à travers leurs écrits appelaient les Quakers et les Chrétiens à les imiter et à lutter contre l'esclavage des Noirs. Ceci peut également être compris comme une volonté de se mettre en avant et de se poser en hommes extrêmement pieux et généreux. Les commentaires de Réal Ouellet sur l'héroïsation des auteurs de relations de voyage peuvent s'appliquer aux écrits de Lay et Woolman. Ouellet, même si les écrits de ces deux auteurs n'appartiennent pas à ce genre. Il explique par exemple que :

> Réduite à sa composante minimale, l'aventure individuelle, comme dans un roman ou une pièce, tout se ramène à un conflit entre une force protagoniste qui prend l'initiative d'une action et une force antagoniste qui cherche à la contrecarrer[85].

Le conflit entre la « force protagoniste » et la « force antagoniste » peut être ici interprété comme le combat contre l'esclavage livré par Woolman et Lay. Comme l'observe Ouellet, « Les relateurs missionnaires qui ne peuvent se valoriser par les prouesses militaires ou les actions militaires, mettent plus en relief les obstacles rencontrés et les souffrances subies[86]. » Même si Lay et Woolman ne sont pas, à proprement parler des missionnaires, puisqu'ils ne cherchent pas à convertir, ils se valorisent tous deux par le combat qu'ils livrent au nom de la défense de la liberté et du respect de la morale religieuse. En ce sens, nous pouvons parler d'une héroïsation des auteurs. Pour illustrer cela, nous pouvons chercher quelques éléments évocateurs. Lay raconte avoir dû, fuir l'île de Barbade avec sa femme à cause de sa générosité envers les pauvres noirs et la

---

[85] OUELLET Réal, *La Relation de Voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe siècles) Au Carrefour des genres*, Laval, Editions du Cierl-Les Presses de l'Université de Laval, 2010, p. 46.
[86] *Ibid.*, p. 47.

dénonciation de l'asservissement[87] qui les exposaient aux pressions et menaces des esclavagistes de l'île. Plus loin dans sa narration, il accuse certains Quakers d'être responsables de la mort de sa femme à cause de leur férocité à défendre l'esclavage[88]. On retrouve ici la valorisation du protagoniste par l'évocation de son combat et des souffrances subies dont parle Ouellet.

La valorisation des auteurs peut aussi passer par l'exemple de piété et de générosité qu'on retrouve à la fois chez Woolman et Lay. Tous deux se présentent tel des hommes très proches de Dieu. Lay se dit investi d'un devoir devant Dieu[89] et Woolman affirme qu'il sent que Dieu l'appelle pour une mission :

> Alors que j'effectuais ce voyage, mon cœur fut très affecté au sujet de l'état des églises du Sud, et croyant que le Seigneur m'appeler à de plus grands travaux parmi eux, je m'inclinais avec respect et ferveur devant lui, espérant trouver la force de me résigner à sa volonté céleste[90].

Cette mission est de parler de l'incompatibilité de l'amour du Christ avec la pratique de l'esclavage.

Woolman raconte avoir été très tôt touché par la grâce divine, avoir commencé à lire la Bible dès l'enfance, entre 1720 et 1740 et avoir commencé à se « familiariser avec les opérations de l'amour Divin[91] » avant d'avoir atteint l'âge de sept ans. De plus, les citations et les références à la Bible sont nombreuses chez chacun des deux auteurs. Benjamin Lay par exemple, fait souvent référence à Moïse ou Gédéon recevant le message de Dieu pour libérer leur peuple de l'asservissement. C'est le cas au début de son pamphlet : « J'ai souvent pensé à la prière de Moïse et la requête de Gédéon, quand le

---

87 LAY Benjamin, *All Slave-keepers that keep the Innocent in Bondage, Apostates*, Arizona State University, Antislavery literature project, (1ère ed. 1737), p. 38. Annexe Lay n°5.
88 *Ibid.*, p. 57. Annexe Lay n°6.
89 *Ibid.*, p. 19 : « […] but as I firmly believing it to be my duty, in the sight of God; I endeavour to do what I can and leave the Event to the Lord. »
90 WOOLMAN John, *Journal of John Woolman,* The Harvard Classics. 1909–14, p. 15 : « While I was out on this journey my heart was much affected with a sense of the state of the churches in our southern provinces; and believing the Lord was calling me to some further labor amongst them, I was bowed in reverence before him, with fervent desires that I might find strength to resign myself to his heavenly will. »
91 *Ibid.*, p. 1 : « […] to be acquainted with the operations of Divine love. »

Seigneur était sur le point de les envoyer délivrer son peuple de la captivité[92]. » Cette métaphore valorise l'auteur en tant que prophète de la liberté. Les citations et les références à la Bible prouvent l'instruction et la rigueur religieuse des deux hommes. Ils témoignent ainsi tous les deux d'une grande proximité avec Dieu, de par leur piété mais aussi en affirmant que Dieu fait appel à eux.

En dehors de l'élément religieux, Woolman et Lay se décrivent comme généreux et humaniste. Ce dernier raconte par exemple avoir aidé les esclaves lorsqu'il vivait avec sa femme sur l'île de Barbade en leur donnant de la nourriture ou d'autres biens pour subsister[93].

En plus de dénoncer l'esclavage, et de militer pour la liberté et le respect de tous les hommes, Lay et Woolman dénoncent plusieurs travers : l'ignorance, l'oisiveté, la luxure[94] pour le premier ; l'égoïsme, l'intérêt individuel[95], la corruption[96] pour le second. Toutes choses qui seraient les causes de la pauvreté du genre humain. De telles dénonciations placent ainsi Woolman et Lay comme des exemples à suivre. Ceci confirme bien l'idée selon laquelle, en dénonçant l'esclavage et les méfaits qui l'accompagnent et en se présentant comme des hommes vivant simplement et pieusement, les deux hommes se positionnent en exemples à suivre pour tous les hommes.

Le récit autobiographique des anciens esclaves comme témoignage de réussite sociale

> J'ai maintenant soixante-neuf ans. […]. Parmi tout mon chagrin et toutes mes peines, j'ai de nombreuses

[92] Benjamin Lay, *Op.Cit.*, pp. 4-5 : « I have often thought of Moses's Prayer, and Gideon's request, when the Lord was about to send them to deliver his People from Captivity. » Annexe Lay n°1.
[93] *Ibid.*, p. 37 : « […] so we used to give them (les esclaves) a little of something at Times, as we found some Freedom, considering our Circumstances; But if we gave to some, and did not to all, as to be sure we could not, oh how the poor Creatures would look. » Annexe Lay n°4.
[94] *Ibid.*, p. 136: « THIS Day as I was sitting at my Door, musing about or concerning the Miseries or Poverty of Mankind, it came into my Mind, that it was Ignorance and Idleness, Luxury and Pride, (not Temperance, Frugality and Industry. »
[95] John Woolman, *Op.Cit.*, p. 44. Annexe Woolman n°8.
[96] *Ibid.*, p. 9 : « I saw in these southern provinces so many vices and corruptions, increased by this trade and this way of life […]. » Annexe Woolman n°4.

> consolations. Meg, la femme de ma jeunesse, que j'ai épousée par amour et achetée avec mon argent est toujours en vie. Ma liberté est un privilège que rien d'autre ne peut égaler. Malgré toutes les pertes dont je fus victime, par le feu, par l'injustice des canailles, par la cruauté et l'oppression de la part d'amis hypocrites, et la perfidie de mes propres compatriotes que j'ai assistés et libérés de leur servitude, je possède maintenant plus de cent hectares de terre et trois maisons habitables. Ceci me met en joie de penser à ce que je possède et que je mérite un si bon caractère surtout pour ma sincérité et mon intégrité[97].

Cette citation de Venture Smith se trouve à la fin de son autobiographie, au moment où il fait le bilan de sa vie et se retourne sur les nombreuses épreuves qu'il a traversées, dont il a réussi à se sortir, et dont il même tiré profit. Brace se met lui aussi en valeur en se présentant comme quelqu'un qui a réussi à triompher des difficultés. Le témoignage des esclaves rend compte du parcours d'individus qui ont su se soustraire à leur condition servile et s'approprier les éléments culturels des maîtres pour s'illustrer et acquérir un statut et une notoriété égale à celle de certains Blancs. Les autobiographies de Brace et de Smith en témoignent. En réussissant à écrire dans la langue des maîtres, l'anglais, pour Brace et Smith, en parvenant à se faire publier avec un certain succès pour Vassa, les trois auteurs font preuve d'une fulgurante ascension sociale : de la vie d'esclave à la vie d'élite littéraire : « L'univers du maître n'est pas présent par le fouet : l'univers du maître va être récupéré comme arme…miraculeuse contre l'oppression[98]. » Cette citation illustre ceci et montre l'importance de ces parcours d'anciens esclaves et leur portée. L'acculturation par l'apprentissage de la culture des maître par la lecture et l'écriture qui sert aux trois

---

97 SMITH Venture, A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition éléctronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896.p. 28 : « I am now sixty-nine years old.[…]. But amidst all my griefs and pains, I have many consolations; Meg, the wife of my youth, whom I married for love and bought with my money, is still alive. My freedom is a privilege which nothing else can equal. Notwithstanding all the losses I have suffered by fire, by the injustice of knaves, by the cruelty and oppression of false-hearted friends, and the perfidy of my own countrymen whom I have assisted and redeemed from bondage, I am now possessed of more than one hundred acres of land, and three habitable dwelling houses. It gives me joy to think that I have and that I deserve so good a character, especially for truth and integrity. » Annexe Smith n°10.

98 MAXIMIN Daniel, *Esclavage, Libérations, abolitions, commémorations*, Chaulet-Achour, Fonkoua Romuald-Blaise (Dir.), Paris, 2001, p. 17.

Africains à témoigner de leur passé de victime. Ils soulignent le caractère exceptionnel de leur situation, ce qui peut être interprété comme une manifestation compréhensible d'amour propre Il semble d'ailleurs que Gustavus Vassa, quoiqu'en dise son témoignage ne soit pas né en Afrique mais dans une colonie[99]. Il aurait modifié cet élément de sa vie pour donner l'image d'un parcours plus impressionnant. Chacun des récits témoigne de la difficulté de la nouvelle situation des auteurs, et des efforts que nécessite l'adaptation à la culture des maîtres, notamment le long apprentissage de la langue, puis de la lecture, et de l'écriture. Jeffrey Brace raconte par exemple à avoir eu du mal à apprendre à prononcer correctement les mots anglais, ce qui lui a joué des tours et manqué de le faire frapper par son instructeur qui croyait être insulté[100]. La volonté de faire comprendre au lecteur la difficulté de cet apprentissage qui les a menés jusqu'à la rédaction de leur autobiographie, est un moyen de mettre en valeur le mérite des auteurs. Montrer qu'ils se sont sortis de leur condition d'esclave et qu'ils ont su prendre une place importante dans la culture des colons est aussi un moyen de remettre en cause la légitimité de l'asservissement des hommes noirs par les Blancs.

La volonté de divertir et d'informer sur l'Amérique du Nord

La particularité des récits de William Moraley et de Gottileb Mittelberger est qu'il s'agit de relation de voyage à part entière. Même si la dénonciation de la servitude sous contrat constitue un aspect important de leur récit, les deux Européens ne se limitent pas à la relation de leur situation d'engagés. Comme nous l'avons déjà évoqué, ils ont tous les deux, livré une description très précise de ce qu'ils ont pu observer pendant leur expérience américaine. Ils se présentent aux lecteurs européens comme des gens curieux ayant la

---

[99] FONER Eric, *Give me Liberty-An American History*, New York, W.W Norton & Compagny, Inc, 2007.p. 126 : « Recent scholars have suggested that Equiano may actually have been born in the new World rather than Africa. »

[100] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace* (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 154 : « This good lady learned me to read. One day I was sent to school, where I was taught to read by the master. I could not speak plain, therefore when I came to W I could not pronounce it and when I attempted so to do, I was understood to say devilyou. He thought I said so in order to insult him, and therefore was angry, and with his ferule struck me. The second time he struck me his ferule broke, and he ordered me to sit down; but I concluded I would not stay there to be whipped by a schoolmaster, therefore I walked out instead of sitting down. » Annexe Brace n°11.

volonté d'informer sur un environnement nouveau : le Nouveau Monde. Les deux « voyageurs-migrants » s'illustrent aussi par leur qualité d'écrivain. Moraley parsème son récit d'anecdotes et d'histoires courtes servant plus à divertir qu'à enseigner. C'est le cas de celle de l'espagnol converti au protestantisme[101]. Ce double objectif est souligné par l'éditeur de la version de son autobiographie que nous avons utilisé pour ce mémoire : « Comme le titre suggère, il (Morelay) conçoit son histoire à la fois pour informer et divertir[102]. » En effet le titre de son œuvre présente à la fois un récit de voyage et d'aventures, ce qui laisse la place à l'ouvrage didactique. Réal Ouellet affirme d'ailleurs que la relation de voyage « se rapproche du roman par sa recherche du suspens narratif et de l'exotique, tout en prétendant à l'exactitude la plus rigoureuse[103]. » Le récit de Moraley correspond à la définition de Ouellet.

Les œuvres de Moraley et de Mittelberger répondent l'une et l'autre à la forme convenue du récit instructif. Mittelberger ne semble à aucun moment avoir le projet de divertir et se contente de détailler les conditions de voyages des migrants allemands jusqu'en Amérique avant de dresser le portrait de la Pennsylvanie. Les deux migrants décrivent la géographie et le climat, la faune et la flore avant de décrire les modes de vie des habitants, qu'ils soient Européens et Amérindiens. Pour les observations sur l'environnement naturel, les deux auteurs donnent une image très positive de la Pennsylvanie. Moraley parle du « meilleur pays du monde pour les pauvres hommes[104]. » Il note la fertilité du pays et la production agricole foisonnante : « Ce pays produit non seulement chaque fruit, herbe et racine qui pousse en Grande Bretagne, mais diverses sortes qui nous sont inconnues[105]. » Ceci témoigne d'une volonté de transmettre une touche d'exotisme au lecteur. Suit une description des différentes sortes d'animaux qu'il est

---

[101] MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, p. 73 : chapitre 4 : « The Fortunate Andalousian. »

[102] *Ibid.*, p. 3 : « As the title suggests, he designed his story both to inform and to entertain. » Annexe Moraley n°1.

[103] OUELLET Réal, *La Relation de Voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe siècles), Au carrefour des genres*, Edition du Cierl-Les Presses de l'Université Laval 2010.

[104] William Moraley, *Op.Cit.*, p. 87 : « The best poor man's country in the world. »

[105] *Ibid.*, p. 88 : « The Country produces not only almost every Fruit, Herb, and Root, as grows in Great Britain, but divers Sorts unknown to us. »

impossible de trouver dans la vieille Europe. On retrouve des descriptions sur les oiseaux[106] ou les serpents[107] chez Mittelberger mais aussi des explications précises sur les nombreuses plantes qui poussent en Pennsylvanie :

> De nombreuses autres sortes et espèces d'arbres, de fleurs et d'herbes, et aussi de grains peuvent être trouvés en Amérique. La marguerite par exemple qui est vue si fréquemment et si peu estimée chez nous, est aussi rare en Pennsylvanie que la plus rare et la plus belle des fleurs peut l'être en Europe, en raison du fait qu'elle est plantée dans les jardins comme une fleur rare. […] Et ainsi, ce qui n'est pas hautement estimé en Allemagne est rare et cher en Amérique et vice et versa.[108]

Nous pouvons ici noter que Mittelberger ne se contente pas d'écrire sur ce qu'il observe mais ajoute des explications.

Ainsi les écrits de Moraley et Mittelberger constituent aussi de véritables inventaires scientifiques en apportant des informations et des données précises et variées. Leur autobiographie a donc d'autres objectifs que de renseigner sur le ressenti d'anciens engagés.

---

[106] MITTELBERGER Gottlieb, Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754. Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898, pp. 75-79. Annexes Mittelberger n°11 et 11 bis.

[107] *Ibid.*, pp. 80-81. Annexe Mittelberger n°12.

[108] *Ibid.*, p. 72 : « Many other kinds of species and trees, flowers and herbs, and also grain are found in America. The daisy, for instance, which is so frequent and therefore so little esteemed with us, is as rare in Pennsylvania as the rarest and most beautiful flowers in Europe can be, for it is planted in the garden as a rare flower. […]. And so, what is not highly esteemed in Germany is rare and dear in America; and vice-versa [etc.]. »

PARTIE 2

-

UNE VICTIMISATION À TRAVERS LE RÉCIT DE VOYAGE OU D'EXPÉRIENCE PERSONNELLE. LES NOMBREUX POINTS COMMUNS ENTRE RÉCIT D'ENGAGÉS ET D'ANCIENS ESCLAVES

En livrant la description de leur expérience, les esclaves et les engagés ont tous tendance à utiliser le même registre : celui de la victimisation. En effet, ceci va bien le sens de leur volonté de convaincre le lecteur des méfaits des systèmes dont ils sont ou ont été les sujets. L'utilisation de la première personne du singulier, que tous utilisent dans leur récit, leur permet de témoigner des différentes étapes de leur condition servile et d'évoquer leur ressenti à ces différents moments. La capture et la vente, pour les Africains, l'engagement pour les Européens, sont décrits très précisément et sont autant de précisions sur les souffrances des auteurs, qui aident à faire comprendre aux lecteurs, de l'atrocité de ces processus.

S'ensuit le voyage en mer, qui est pour les esclaves, et parfois pour les engagés, générateur de souffrances, avec le manque de nourriture, les épidémies, les mauvais traitements et la mort de nombreux passagers jusqu'à l'arrivée dans les colonies.

La description du processus d'asservissement, qui les fait passer de la liberté à la condition d'esclave ou d'engagé, est ainsi décrit comme un événement long pour lequel nous pouvons noter des différences importantes entre esclaves et engagés mais qui pour la plupart des cas est douloureux.

Les récits donnent tous une idée du ressenti des victimes, face à la nouveauté de la situation, et aux souffrances que ceci provoque chez eux. C'est aussi l'occasion pour les auteurs de nous renseigner sur les violences et les mauvais traitements qu'ils subissent pendant leur servitude. Ici encore, le décalage est fort entre esclaves et engagés, mais aussi entre les différents esclaves et les différents engagés. La situation n'est jamais la même selon le statut, l'origine et le maître. Toutefois, il est possible de noter de nombreux points communs.

CHAPITRE 3 : LA DESCRIPTION TRÈS PRÉCISE DU PROCESSUS D'ASSERVISSEMENT

I. La capture des esclaves et l'engagement volontaire des migrants européens comme points de départ au voyage

L'usage de la violence et les déplacements pour l'homme africain

> Ils vinrent alors vers nous dans les roseaux, et le premier salut que je reçus d'eux fut un coup violent sur la tête avec la partie antérieure d'un fusil, et dans le même temps je fus pris à la gorge. Ils me mirent ensuite une corde autour du cou, comme à toutes les femmes qui étaient dans les fourrés avec moi, et nous fûmes immédiatement menés vers mon père, qui était lui aussi immobilisé et attaché pour avoir résisté. Dans ces conditions nous fûmes conduits au camp. Les femmes et moi même bien qu'étant soumis reçûmes un traitement tolérable de la part de l'ennemi, alors que mon père fut étroitement interrogé sur son argent dont ils avaient connaissance. Mais comme il ne leur en disait rien, il reçut immédiatement des coupures et des coups sur le corps avec une grande inhumanité […][109].

Cette phrase, extraite du récit de Venture Smith, témoigne de la violence avec laquelle l'auteur a été asservi. Il affirme avoir reçue des coups, avoir été attaché et emmené de force et avoir vu son père être mortellement torturé. Ceci illustre bien le fait que l'esclavage des noirs au XVIII[e] siècle n'était pas seulement le fait d'hommes blancs sur des hommes noirs, mais qu'il existait déjà, dans le pays de l'Afrique Subsaharienne, une

[109] SMITH Venture, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself*. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition éléctronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896, pp. 9-10 : « They then came to us in the reeds, and the very first salute I had from them was a violent blow on the head with the fore part of a gun, and at the same time a grasp round the neck. I then had a rope put about my neck, as had all the women in the thicket with me, and were immediately led to my father, who was likewise pinioned and haltered for leading. In this condition we were all led to the camp. The women and myself, being submissive, had tolerable treatment from the enemy, while my father was closely interrogated respecting his money, which they knew he must have. But as he gave them no account of it, he was instantly cut and pounded on his body with great inhumanity, that he might be induced by the torture he suffered to make the discovery. » Annexe Smith n°1.

forme d'esclavage qui résultait bien souvent de guerres interethniques[110]. Cet usage de la violence qui marque le début du processus d'asservissement, est une constante que l'on retrouve également dans les récits de Vassa[111] et Brace. Toutefois, pour ce dernier, il est intéressant de constater qu'il raconte avoir été capturé et réduit en esclavage, non pas par d'autres hommes africains, mais par des hommes blancs qui eux aussi le capturent, lui et ses acolytes, en ayant recours à la violence[112]. Les trois auteurs décrivent très précisément leur enlèvement, en exprimant les différentes étapes, et la peur provoquée par cette violence et par ce déplacement vers l'inconnu. La phrase de Jeffrey Brace va bien dans ce sens : « Vers le soir, je m'éveillé face à rien d'autre qu'une horrible consternation, une profonde misère […] J'étais presque écrasé à mort par le poids des corps allongés sur moi. La nuit approchait et pour la première fois de ma vie, j'étais accompagné par la tristesse et l'horreur[113]. » Toute la désolation causée par la brutalité de la situation est bien exprimée.

L'étape qui suit la capture est un déplacement, parfois long, qui occasionne souvent un passage de maître en maître jusqu'à l'embarquement sur un navire pour le Nouveau Monde. Cette situation n'est pas tout à fait exacte pour Jeffrey Brace puisque ce dernier dit avoir directement été arrêté par les marchands blancs qui lui ont fait quitter l'Afrique.

---

[110] DESCHAMPS Hubert, *Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 1972 : p. [100] : « La guerre, fréquente entre tribus et royaumes comme sport et moyen de pillage, laissait des prisonniers ; il arrivait qu'on les tuât (voire chez certains peuples, qu'on les mangeât) ou qu'on les incorporât à la famille victorieuse ; mais souvent on en fait faisait des esclaves, mode mineur d'incorporation. »

[111] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. I, Londres, publié par l'auteur, 1789, p. 49« One day, when all our people were gone out to their works as usual, and only I and my dear sister were left to mind the house, two men and a woman got over our walls, and in a moment seized us both, and, without giving us time to cry out, or make resistance, they stopped our mouths, and ran off with us into the nearest wood. Here they tied our hands, and continued to carry us as far as they could […]. »

[112] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace.* (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 71 : « When we ascended the bank, to our astonishment we discovered six or seven animals fastening a boat, and immediately made towards us. Consternation sat fixed upon every brow, and fear shook every frame; each member refused its office. However, home invited so urgently, that nature began to do her duty, we flew to the wood with precipitation. But Lo! When we had passed the borders and entered the body thereof, to our utter astonishment and dismay, instead of pursuers we found ourselves walleyed by thirty or forty more of the same pale race of white Vultures, whom to pass was impossible, we attempted without deliberation to force their ranks. But alas! we were unsuccessful, eleven out of fourteen were made captives, bound instantly, and notwithstaning our unintelligible intreaties, cries & lamentations, were hurried to their boat, and within five minutes were on board, gagged, and carried down the stream like a sluice; fastened down in the boat with cramped jaws, added to a horrid stench occasioned by filth and stinking fish; while all were groaning, crying and praying, but poor creatures to no effect. » Annexe Brace n°3.

[113] *Ibid.*, p. 72 : « Towards evening I awoke only to horrid consternation, deep wrought misery[…]. I was pressed almost to death by the weight of bodies that lay upon me; night approached and for the first time in my life, I was accompanied with gloom and horror. »

Gustavus Vassa exprime bien ceci en écrivant : « Je fus vendu à nouveau, et transporté à travers de nombreux lieux, après avoir voyagé pendant un temps considérable […][114] ». Nous pouvons noter ici que la violence, les enlèvements et les déplacements, sont des étapes presque systématiques avant le départ depuis l'Afrique. Les trois auteurs disent avoir été enlevés puis attachés, une pratique qui semble être obligatoire. Les déplacements prouvent bien que les esclaves ne sont pas toujours issus des régions du littoral maritime, mais que certains venaient aussi de l'intérieur et ils étaient ensuite acheminés sur la côte pour être vendus aux marchands blancs[115].

Le début du processus d'asservissement, avec l'étape de la capture par la violence, le début des déplacements et des privations jusqu'à l'arrivée sur la côte pour l'embarquement et le voyage en mer jusqu'au Nouveau Monde sont des étapes qui paraissent avoir marqué les trois Africains. Tous trois décrivent précisément ces péripéties qui leur sont pourtant arrivées au début de leur vie. Une telle description va dans le sens d'une transmission de l'information pour une remise en cause générale de la pratique de la traite négrière. Mais alors que le début de la vie d'esclave de l'homme africain est marqué par des violences et des déplacements forcés, de leur village natale jusqu'à leur déplacement vers l'Amérique du Nord, la situation est totalement différente pour les serviteurs sous contrats.

La séduction et l'engagement personnel par la tromperie pour l'homme européen

L'asservissement dont sont victimes les migrants européens n'est rendu possible que parce qu'ils ont accepté les termes d'un contrat ou parce qu'ils ont souhaité se rendre dans une des colonies du Nouveau Monde :

> […] Ne me souciant pas de ce qui allait devenir de moi, je me résolu à quitter l'Angleterre, et à me

[114] Gustavus Vassa, *Op.Cit.*, p. 62 : «I was again sold, and carried through a number of places, till, after travelling a considerable time […]». Annexe Vassa n°1.

[115] DESCHAMPS Hubert, *Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 1972, p. 101 : « Ceux de la côte trafiquaient avec les Européens, mais recevaient de l'intérieur soit des prisonniers de guerre qu'ils faisaient eux-mêmes, soit des esclaves de diverses provenances, avec des étapes correspondant au cloisonnement politique. Les propriétaires, ou chefs de caravanes, changeaient ordinairement d'un Etat à l'autre, avec ventes échelonnées. Les esclaves étaient ligotés de diverses manières, rudement menés, tués s'ils ne pouvaient plus marcher. »

> vendre pour un certain nombre d'années, dans les plantations américaines. En conséquence je me rendis à la bourse du commerce de Londres pour m'informer grâce aux affiches fixées sur les murs, au sujet d'un navire en partance pour l'Amérique. Alors que je méditais intérieurement, un homme m'accosta de la manière suivante. Sir, dit-il, je vous ai observé pendant un certain temps et me suis figuré que votre condition de vie a changé pour le pire et je devine que vous avez été en de meilleurs circonstances. Mais si vous écoutez mon conseil, je m'occuperai de vous trouver quelques moyens qui vous rendront de grands services. Peut-être imaginez vous que je formule de dessein de vous entrainer par la flatterie mais je peux vous assurer que ce n'est pas le cas. Et si vous acceptez une pinte de bière, je pourrai vous communiquer ce que j'ai à vous proposer[116].

William Moraley décrit ici plusieurs artifices mis en œuvre par les marchands pour qu'il soit séduit et décider à s'engager : les affiches, la politesse et la générosité du marchand sont autant d'éléments servant à encourager l'émigration et l'engagement. Cet homme en question est un agent -parmi tant d'autres- mandaté par des colons en Europe pour envoyer des migrants dans les colonies[117]. Des entreprise de séduction dont Mittelberger décrit lui aussi avoir été victime dans sa région natale, en Allemagne : « Ces voleurs d'hommes ont recours à des escroqueries variées, sans oublier d'exhiber leur argent devant les pauvres gens, ce qui n'est rien d'autre qu'un appât issu de Hollande maudit par le prix du sang[118]. » Une affirmation qui semble avoir été confirmée par une

---

[116] MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, pp. 49-50 : « […] I being resolute, as not caring what became of me, it enter'd into my Head to leave *England*, and sell myself for a Term of Years into the American Plantations. Accordingly I repair'd to the *Royal Exchange*, to inform myself, by the printed Advertisements fix'd against the Walls, of the Ships bound to *America*; where musing by myself, a Man accosted me in the following Manner. Sir, said he, I have for some time observ'd you, and fancy your Condition of Life is alter'd for the worse, and guess you have been in better Circumstances; but if you will take my Advice, I'll make it my Business to find out some way which may be of Service to you. Perhaps you may imagine I have a Design to inveigle you, but I assure you I have none; and if you will accept of a Mug of Beer, I will impart what I have to propose to you. » Annexes Moraley n°2 bis et 3.

[117] BASSETT John, SPENCER John, *A Short History of the United States*, New York, The Macmillan Company, 1917, p. 137 : « Orders were accordingly sent to agents in England to send over servants, the employer paying the commission of the agent who secured the servant and the passage money demanded by the ship. »

[118] MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*. Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898, p. 39 : « These men-thieves resort to various tricks, never forgetting to display their money before the poor people, but which is nothing else but a bait from Holland and accursed blood-money ». Annexe Mittelberger n°9.

historiographie plus ou moins récente[119]. Ceci montre que les gens ne sont pas contraints de s'engager par la force mais bien séduits par les promesses d'une vie meilleure au Nouveau Monde. Des promesses faites par des documents, comme des prospectus ou des affiches, et par des agents anglais ou hollandais[120].

Moraley écrit bien avoir accepté et pris connaissance du fait qu'il allait devenir un engagé et avoir prêté serment devant un magistrat puis signé un contrat de servitude :

> Après que nous ayons bu deux pintes de bières, il paya l'adition. J'acceptai volontiers d'y aller, et avec cette intention, nous nous rendîmes devant Sir Robert Bailis, le Sieur maire, où je jurai de ne pas être marié ni être un apprenti sous contrat […]. De là, nous allâmes au pont de Londres, dans une papeterie où un contrat de servitude fut tiré et que j'ai signé[121].

Moraley s'engage en étant pleinement conscient du statut qu'il aura en arrivant en Pennsylvanie, un statut proche de l'esclavage, celui d'engagé. Il est intéressant ici de noter une différence entre l'engagement de William Moraley et celui de Gottlieb Mittelberger. Ce dernier n'affirme à aucun moment que lui et les milliers d'autres allemands se rendant au Nouveau Monde n'ont émis le choix d'échanger leur passage à travers l'Atlantique contre plusieurs années de servitude. L'auteur allemand affirme seulement que le système de transport mis en place par les marchands hollandais vise seulement à ruiner les passagers pendant la traversée[122], puis, de vendre leur contrat contre quatre à sept ans de

---

[119] PASQUET D., Histoire politique et sociale du people Américain, Tome I des origines à 1825, Paris, Auguste Picard, 1924, p. 131 : « Au XVIIIe siècle, la région rhénane est parcourue par une multitude de racoleurs qui reviennent ou prétendent revenir d'Amérique –d'où leur nom d' « Américains » (Newlander)-et qui donnent beaucoup de tracas aux autorités des cantons suisses et aux petits princes allemands. […]. Ces rusés personnages, bien munis d'argent, étalant sur leur poitrine la grosse chaîne d'or de leur montre, séduisent par un langage astucieux les sujets de Mes Seigneurs de Berne, du duc de Nade ou de l'électeur palatin. »

[120] *Ibid.* : « D'autres travaillent pour leur propre compte ou pour le compte de négociants et d'armateurs hollandais ou anglais qui entreprennent en grand le transport de la main-d'œuvre en Amérique, suivant un système d' « engagement » […]. ».

[121] William Moraley, *Op.Cit.*, pp. 52-53 : « After we had drank two Pints of Beer, he paid the Reckoning. I absolutely agreed to go, and to that Intent we went before Sir Robert Bailis, Lord Mayor, where I was sworn as not being a married Person, or an Apprentice by Indenture [...]. From thence we went to London-Bridge, to a stationer's Shop, and there an Indenture of Servitude was drawn, which I sign'd. »

[122] Gottlieb Mittelberger, *Op.Cit.*, p. 19 : « Everything is examined there and the custom-duties paid, whence it comes that the ships ride there 8, 10 to 14 days and even longer at anchor, till they have taken in their full cargoes. During that time every one is compelled to spend his last remaining money and to consume his little stock of provisions which had been reserved for the sea. » Annexe Mittelberger n°3.

servitude une fois dans les colonies : « Quand les navires débarquent à Philadelphie, personne n'est autorité à partir excepté ceux qui payent pour leur passage ou qui peuvent le garantir. Les autres, ceux qui ne peuvent payer, doivent rester à bord du navire, jusqu'à ce qu'ils en soient libérés par leurs acheteurs[123]. » C'est toute la perversité du système dont sont victimes les allemands qui est énoncée ici. La longueur et les difficultés du voyage sont utilisées dans un but précis : celui de pousser à la ruine les pauvres migrants, obligés de se vendre comme engagés une fois en Pennsylvanie[124]. C'est principalement cet élément que Mittelberger s'applique à dénoncer dans son récit. Nous pouvons donc remarquer que les Britanniques comme Moraley, s'ils ne sont pas au courant des souffrances et des privations qui les attendent une fois en Amérique du Nord, ont bien connaissances du statut qu'ils doivent y avoir. Dans les cas des Allemands, ce n'est pas seulement leur volonté de quitter leur région pour le Nouveau Monde qui rend possible leur servitude, mais aussi la longueur du voyage et les privations sur lesquelles nous reviendrons.

Toutefois, dans les deux cas, il n'y a pas d'usage de la violence comme contrainte, contrairement aux hommes africains. L'asservissement des Européens par l'engagement, n'est provoqué qu'en raison du fait que ces derniers acceptent, par naïveté bien souvent, de le faire. Alors que l'asservissement des esclaves africains est bien souvent provoqué par les guerres entre Africains et des enlèvements par la force, l'asservissement des engagés se fait dans le consentement ou dans l'obligation due à des besoins vitaux.

Dans le cas des Africains comme celui des Européens, le passage en mer est une étape obligatoire pour rejoindre l'Amérique. En lisant les différents récits, on se rencontre que cet événement est, dans la plupart des cas, une étape très difficile qui participe aux souffrances et aux mauvais souvenirs des victimes.

---

[123] *Ibid*., p. 25 : «When the ships have landed at Philadelphia after their long voyage, no one is permitted to leace except those who pay for their passage or can give good security ; the others, who cannot pay must remain on board the ship till they are released from the ships by their purchasers. » Annexe Mittelberger n°7.

[124] Pasquet, *Op.Cit.*,p. 131 : « Cette traverse est un voyage pénible et hasardeux.[…] les bateaux à destination de l'Amérique parent quand il plaît à Dieu et au capitaine ; l'attente est souvent longue et couteuse. »

II. L'épreuve du voyage en mer : étape génératrice de souffrances vers l'Amérique du Nord et vers l'asservissement

Le processus d'aliénation par les privations, le confinement, la violence, et l'éloignement de l'environnement familier

Le voyage à travers l'Atlantique est une étape déterminante dans le processus d'asservissement. Une épreuve connue pour être longue et douloureuse[125]. Cet élément est vrai pour les esclaves noirs, mais aussi pour les engagés, dans une moindre mesure. Ce trajet en mer, et cet éloignement entre les continents était une contrainte au début de la colonisation alors que les premiers migrants cherchaient une source de main d'œuvre servile[126]. Les colons ont, semble-t-il, réussi à tirer profit de cette distance et à utiliser le voyage en mer comme une étape importante du commerce d'esclaves et d'engagés. Il est intéressant ici de dresser un parallèle entre les descriptions d'esclaves et d'engagés et les différences et les points communs entre le trajet depuis l'Europe vers l'Amérique du Nord et depuis l'Afrique vers ce même continent. Dans les deux cas, celui des esclaves et celui des engagés, l'expérience du passage en mer est un moment difficile qui paraît mener à une aliénation, par les privations (la faim et la soif), l'éloignement des proches et de l'environnement connu et même la violence. Aucun des auteurs ne décrit son voyage comme un moment plaisant et sans difficulté. Par exemple, pour le cas de Mittelberger, et des migrants allemands, comme nous l'avons déjà évoqué, les difficultés de la vie sur le navire, liées aux éléments météorologiques mais surtout à la longueur du trajet, sont utilisées par les marchands pour créer des engagés une fois arrivés. Pour les Africains, le trajet est aussi un moyen d'être soumis par les Blancs et d'être arraché au monde qu'ils

[125] Pasquet, *Op.Cit.*,p. 132 : « Nul ne peut prévoir la durée de la traversée. On parle de cinq à six semaines pour la Virginie, si le vent est bon. William Penn en 1685, se déclare incapable de dire combien de temps il faudra pour arriver à Philadelphie : parfois un mois, parfois quatre ; la moyenne, suivant lui, est de six à neuf semaines. Dans ces conditions, les autorités anglaises avaient sagement ordonné que tout navire partant pour l'Amérique devait emporter des provisions pour quatre mois ; malheureusement ce règlement n'était pas observé, et les famines n'étaient pas rares sur les bateaux d'émigrants. »

[126] GALENSEON David W., *The Rise and Fall of Indentured Servitude in the Americas: an Economic Analysis*., In The Journal of Economic History, Vol 44, No 1, Cambridge, Cambridge University Press (Mars, 1984), p. 7 : « Yet when English colonization of North America began, a difficult problem existed, a problem of how workers unable to afford the cost of the passage fare out of their own savings could obtain the necessary funds. »

connaissent. Un passage en mer long et difficile qui a marqué les esprits et est resté connu sous le nom de « Middle Passage[127] ». Si Venture Smith, qui embarque vers 1737 et qui a alors à peu près 8 ans, ne s'attarde pas sur les descriptions concernant ce passage en mer, et ne le résume qu'en une seule phrase[128], Gustavus Vassa[129] ou Equiano et Jeffrey Brace[130] racontent précisément leur périple. Ce dernier écrit :

> Mais après un court temps je fus poussé dans un trou, où je trouvais mes camarades avec une trentaine de pauvres et misérables africains que l'équipage avait enlevé dans une tribu voisine. Ces pauvres créatures criaient et pleuraient en se tordant les mains, adressant des prières et des exclamations au Père pour leur délivrance. Ce groupe était composé d'hommes, de femmes et d'enfants. Quelques petites filles et petits garçons, pas plus âgé que six ou sept ans étaient enfermés dans un enclos ou une étable, pleurant pour avoir de la nourriture et de l'eau et pour avoir leur père et leur mère[131].

Ce qui montre, qu'avant même le début du départ les atrocités du voyage en mer, ont déjà commencé, avec l'enfermement et le confinement, les privations et les lamentations. Toutefois, la violence des Blancs pendant le voyage ne vient pas seulement de l'enfermement, et des privations, mais aussi des sévices infligés aux Africains. Plusieurs

---

[127] KLEIN HERBERT S. *The Atlantic Slave Trade*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 130 : « Having been purchased on the African coast, the slaves destined for America would cross the Atlantic in a journey that became known as the "Middle passage". The manner in which these slaves were carried and the mortality they suffered have been one of the most notorious issues in the study of the Atlantic slave trade. A popular literature has painted this part of the slave experience as uniquely evil and inherently more inhuman than any other of the horrors of the slave life. »

[128] SMITH Venture, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself*. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition éléctronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896, p. 13 : « AFTER all the business was ended on the coast of Africa, the ship sailed from thence to Barbadoes. After an ordinary passage, except great mortality by the small pox, which broke out on board, we arrived at the island of Barbadoes; but when we reached it, there were found, out of the two hundred and sixty that sailed from Africa, not more than two hundred alive. These were all sold, except myself and three more, to the planters there. » Annexe Smith n°2.

[129] Gustavus Vassa est né en 1745 et emmené en mer vers 1755. Il était donc âgé d'une dizaine d'année.

[130] Jeffrey Brace ou Boyerau Brinch est né vers 1742 et embarque pour le Nouveau Monde en 1758.

[131] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace*. (Electronic Edition), St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 74: « But in a short time I was forced into the hole, where I found my comrades, with about thirty more poor African wretches whom the ships crew had stolen from a neighboring tribe. These poor creatures were screaming, crying and wringing their hands, with prayers and ejaculations to the great Father for their deliverance. This group was composed of men, women and children, some little girls and boys, not more than six or seven years of age were shut up in a pen or stye, crying for food and water and their fathers and mothers. » Annexe Brace n°4.

passages de la relation de Gustaus Vassa parlent de l'usage des chaines, mais aussi du fouet[132]. Une violence des marchands visant à soumettre les esclaves, à les rendre dociles en les éloignant de leurs proches et de leur pays.

Dans le cas des migrants Allemands, comme Mittelberger, qui ne sont pas encore des engagés avant leur départ pour l'Amérique du Nord, la vie sur le navire et la longueur du trajet sont des éléments utilisés par les marchands pour rendre leur asservissement possible à l'arrivée. William Moraley, même s'il voyage vingt ans avant Mittelberger[133], décrit un voyage plutôt paisible car son contrat d'engagement étant déjà signé, les marchands et les membres de l'équipage savent qu'ils vont pouvoir le vendre une fois en Pennsylvanie. Mais Mittelberger raconte une expérience très douloureuse et qui fut la cause de nombreuses victimes. En effet, le confinement et les souffrances des passagers n'étaient pas réservés aux esclaves Africains, de nombreux voyageurs européens libres en étaient victimes[134]. L'Allemand parle lui aussi d'un confinement des passagers, qui sont entre quatre-cent et six-cent dans un espace très restreint[135]. Bien qu'il n'affirme pas qu'il y ait des violences de la part des membres de l'équipage sur les passagers, Mittelberger parle bien d'un voyage violent avec des disputes parfois brutales entre voyageurs :

> Parmi ceux qui sont en bonne santé, l'impatience grandit parfois tellement et se fait si cruelle que certains maudissent les autres ou eux-mêmes et le jour de leur naissance, et parfois sont proches de s'entretuer. La misère et la malice se rejoignent si bien

---

[132] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. I, Londres, publié par l'auteur, 1789, p. 74 : « […] and I have seen some of these poor African prisoners most severely cut for attempting to do so, and hourly whipped for not eating. » Annexe Vassa n°3.

133 Rappel : William Moraley voyage de l'Europe à l'Amérique du Nord en 1729 et Gottlieb Mittelberger le fait en 1750.

[134] KLEIN HERBERT S. *The Atlantic Slave Trade*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 134 : « But slaves were not the only ones carried in limited quarters on sailing ships, and the questions remains as to how high their mortality was in comparison to that suffered by convicts, troops, and free immigrants. […]. Studies of other types of voyages and their comparisons with the slave trade indicate that, while mortality rates for ships carrying convicts, contract laborers, military troops, and free immigrants may have been as high as for slaves in the eighteenth century and earlier, these rates dropped far faster and to lower levels than was ever achieved by slave ships. »

[135] MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754.* Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898, p. 19 : « Both in Rotterdam and in Amsterdam the people are packed densely, like herrings so to say, in the large sea-vessels. One person receives a place of scarcely 2 feet width and 6 feet length in the bedstead, while many a ship carried four to six hundred souls; not to mention the innumerable implements, tools, provisions, water-barrels and other things which likewise occupy much space. » Annexe Mittelberger n°3.

> qu'ils se trompent et se volent entre eux. L'un reproche toujours à l'autre de l'avoir persuadé d'entreprendre ce voyage. Fréquemment, les enfants crient contre leurs parents, les maris contre leurs femmes et les femmes contre leurs maris, frères et sœurs, amis ou connaissances les uns contre les autres[136].

Ceci témoigne bien de la violence du trajet pour les migrants allemands. De plus, nous pouvons remarquer une certaine maltraitance de ces derniers de la part des membres de l'équipage dans le peu de nourriture donné aux migrants qui rappelle les récits des trois hommes africains de notre corpus. Cette raréfaction de la nourriture disponible et la longueur du voyage sont d'ailleurs utilisées par les marchands et les membres de l'équipage dans le processus d'asservissement. C'est ce qu'explique Gottlieb Mittelberger lorsqu'il affirme que :

> Tout est examiné ici et une fois les droits de douane payés, il arrive que les navires passent 8, 10 ou 14 jours et parfois plus sans lever l'ancre, jusqu'à ce qu'ils aient rempli leur cargo. Pendant ce temps, chacun est forcé de dépenser l'argent qu'il lui reste et de consommer le petit stock de provisions qui été réservé pour la mer, de telle façon que la plupart des passagers, une fois dans l'océan, où ils en auraient en plus besoin d'eux, doivent grandement souffrir de faim et de manque[137].

Nous pouvons observer ici que les esclaves africains ne sont pas les seuls à souffrir de la faim pendant le trajet et que les migrants allemands sont stratégiquement ruinés pour être contraints de se vendre comme servants une fois en Amérique.

Mittelberger parle aussi de plusieurs accidents, parfois mortels, qui témoignent d'un voyage très périlleux.

---

[136] *Ibid.*, pp. 22-23 : «Among the healthy, impatience sometimes grows so great and cruel that one curses the other, or himself and the day of his birth, and sometimes come near killing each other. Misery and malice join each other, so that they cheat and rob one another. One always reproaches the other with having persuaded him to undertake the journey. Frequently children cry out against their parents, husbands against their wives and wives against their husbands, brothers and sisters, friends and acquaintances against each other. » Annexes Mittelberger n°5 et 6.

[137] *Ibid.*, p.19 : « Everything is examined there and the custom-duties paid, whence it comes that the ships ride there 8, 10 to 14 days and even longer at anchor, till they have taken in their full cargoes. During that time every one is compelled to spend his last remaining money and to consume his little stock of provisions which had been reserved for the sea; so that most passengers, finding themselves on the ocean where they would be in greater need of them, must greatly suffer from hunger and want. »

Le récit des trois Africains, et celui de l'Allemand Mittelberger illustrent bien le caractère atroce de ces traversées, de l'Afrique ou de l'Europe vers le Nouveau Monde. Un voyage plein de privations, de souffrances, et de violence qui contribuent à créer une aliénation utilisée par les maîtres dans leur tentative d'asservissement.

Les mauvaises conditions de vie à bord et les épidémies

Nous venons de parler du passage en mer des esclaves et des migrants allemands comme d'un voyage violent et parfois dangereux : ces éléments ne constituent toutefois pas les principaux dangers de la traversée. Les maladies causées par le manque de nourriture, le confinement et le manque d'hygiène paraissent être la principale source de victimes sur le navire[138]. Cette situation ne paraît pas avoir changé entre le voyage le plus ancien, celui de Venture Smith vers 1737, et le plus récent, celui de Jeffey Brace en 1758 et est également vraie pour le trajet de Gottlieb Mittelberger en 1750. Nous avons déjà noté que Smith avait seulement résumé son voyage en une phrase tout en notant le lourd bilan humain causé par la vérole. Cette absence de plus de détails peut s'expliquer par le jeune âge de l'auteur à ce moment-là. C'est surtout Brace et Vassa qui en décrivent l'horreur du voyage et expliquent les causes de ces nombreuses morts parmi les esclaves :

> […] confinés tous ensemble, cela devint absolument pestilentiel. L'étroitesse de la place, la chaleur du climat, ajoutée au nombre d'entre nous dans le navire, qui était tellement plein à craquer que chacun avait à peine la place de se tourner, nous faisait presque suffoquer. Tout ceci produisait des transpirations abondantes si bien que l'air devint vite impropre pour la respiration, à cause d'une variété d'odeurs écœurantes et provoqua une maladie parmi les esclaves dont beaucoup moururent, ainsi victimes de l'avarice imprévoyante, comme je l'appelle, de leurs acheteurs. Cette situation misérable était encore

[138] PASQUET D., *Histoire politique et sociale du people Américain, Tome I des origines à 1825*, Paris, Auguste Picard, 1924, p. 133 : « «Le plus grand danger qu'avaient à redouter les émigrants n'était cependant ni la tempête, ni la famine, ni les pirates. L'entassement d'un si grand nombre de personne dans un espace si restreint, les conditions hygiéniques déplorables, le manque de variété dans la nourriture, formée presque exclusivement de viande salée, de poisson salé et de pois, la mauvaise qualité du pain, souvent moisi et rempli de vers, l'eau noirâtre et nauséabonde, tout était favorable à l'éclosion et au développement des maladies contagieuses, telle que la petite vérole ou cette sorte de typhus que l'on désignait au XVIII[e] siècle sous le nom de "fièvre palatine". »

> aggravée par l'irritation des chaines, qui devenait alors insupportable [etc.][139].

Ainsi Gustavus Vassa explique en détail, les causes des épidémies qui causent la mort de nombreux esclaves : le confinement de nombreuses personnes dans un lieu fermé, la chaleur et la mauvaise qualité de l'air. Il montre l'horreur ajouté par les nombreuses pertes humaines et la responsabilité des membres de l'équipage dans celles-ci.

Mittelberger qui voyage à travers l'Atlantique en 1750 soit cinq ans avec Gustavus Vassa, depuis l'Europe vers la Pennsylvanie, parle lui-aussi de maladies contagieuses et mortelles répandues pendant le voyage parmi les passagers. Il explique lui aussi que le confinement et la mauvaise hygiène à bord du navire provoque des maladies souvent mortelles :

> Mais durant le voyage, il y a, à bord de ces navires, une terrible misère : odeur nauséabonde, fumées, horreur, vomissement, de nombreuses sortes de maladies de mer, fièvre, dysenterie, maux de tête, chaleur, constipation, furoncle, scorbut, cancer et autres. Tout cela vient de la nourriture et de la viande vieillie et fortement salée, mais aussi d'une eau sale et très mauvaise, ce qui fait que beaucoup meurent misérablement[140].

Selon le migrant allemand, le confinement n'est pas le seul responsable des épidémies, c'est surtout la mauvaise qualité de la nourriture et de l'eau qui viennent

---

[139] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. I, Londres, publié par l'auteur, 1789, p. 79 : « […]confined together, it became absolutely pestilential. The closeness of the place, and the heat of the climate, added to the number in the ship, which was so crowded that each had scarcely room to turn himself, almost suffocated us. This produced copious perspirations, so that the air soon became unfit for respiration, from a variety of loathsome smells, and brought on a sickness among the slaves, of which many died, thus falling victims to the improvident avarice, as I may call it, of their purchasers. This wretched situation was again aggravated by the galling of the chains, now become insupportable; and the filth of the necessary tubs, into which the children often fell, and were almost suffocated. The shrieks of the women, and the groans of the dying, rendered the whole a scene of horror almost inconceivable. » Annexe Vassa n°11 bis.

[140] MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*. Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898, p. 20 : « But during the voyage there is on board these ships terrible misery, stench, fumes, horror, vomiting, many kinds of sea-sickness, fever, dysentery, headache, heat, constipation, boils, scurvy, cancer, and the like, all of which come from old and sharply salted food and meat, also from very bad and foul water, so that many die miserably. » Annexe Mittelberger n°4.

provoquer ces nombreuses maladies et problème de santé cités ci-dessus. Mittelberger affirme d'ailleurs être tombé malade lui aussi pendant la traversée[141].

Mais plus que les maladies en elles-mêmes, c'est plus leurs lourde conséquences que veulent mettre en avant les différents auteurs, des conséquences comme la mort de nombreux passagers, libres ou esclaves. Les relations de Brace et Mittelberger montrent que les jeunes enfants sont les principaux concernés par ce sort. Pour eux aussi les maladies, le manque des nourritures et les mauvaises conditions sont fatales. Mittelberger écrit par exemple que pas moins de trente-deux enfants sont morts pendant le voyage qui l'a mené en Amérique du Nord[142]. Jeffrey Brace quant à lui, s'il ne donne pas de nombre, montre bien l'importance de cette mortalité infantile et l'horreur qu'elle provoque[143].

Tout ceci illustre bien l'idée que les auteurs veulent dénoncer : les mauvaises conditions de vie et d'hygiène dans les navires pendant les voyages mis en place pour amener la main d'œuvre servile au Nouveau Monde. Des mauvaises conditions qui provoquent des maladies et la mort de nombreux passagers.

La mort comme résistance et comme échappatoire

Si les épidémies sont le principal facteur de mort pendant ces trajets en mer, d'autres facteurs sont évoqués par les auteurs : une mort décidée par les esclaves comme échappatoire à la pénibilité du voyage et à l'asservissement. L'historien Herbert S. Klein, spécialiste du commerce des esclaves de l'Atlantique, le montre bien en écrivant que « la mort arrive constamment à bord des navires, pas seulement par les maladies et les

---

[141] *Ibid.*, p. 21 : « I myself had to pass through a severe illness at sea, and I best how I felt at the time. »

[142] *Ibid.*, p. 23 : «Children from 1 to 7 rarely survive the voyage, and many a time parents are compelled to their children miserably suffer and die from hunger, thirst and sickness, and then to see them cast into the water. I witnessed such misery in no less than 32 children in our ship, all of whom were thrown into the sea. » Annexe Mittelberger n°6.

[143] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace,* (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 90 : « […] many of the children actually died with hunger, pent up in the same ship where midnight and beastly intoxication, bloated the miserable owner. The cries of the innocent African boy, destitute of the protection of a parent, if they reached the ears, could not penetrate the heart of a christian, so as to cause him to bestow a morcel of bread upon his infant captive, even enough to save his life. » Annexe Brace n°5.

accidents mais aussi par les rébellions, les suicides et les désastres naturels[144]. » Cette phrase témoigne bien de la terreur régnant à bord des navires et poussant de nombreux prisonniers africains à tenter de résister et même à se supprimer pour ne plus avoir à supporter la vie d'esclave et le voyage en mer. C'est ce que résume Jeffrey Brace en racontant l'arrivée du navire dans l'île de Barbade :

> Après un voyage d'à peu près cinq mois, le vaisseau arriva en la Barbade, aux Indes Occidentales, en l'année de notre Seigneur, mille sept-cent-cinquante-neuf, ou mille sept-cent-soixante, avec les esclaves, ceux qui n'étaient pas morts de maladie ou en se laissant mourir de tristesse ou de faim[145].

Cet exemple illustre bien la volonté de certains passagers africains de se laisser mourir pour échapper à cette nouvelle condition qu'ils ne peuvent supporter. Gustavus Vassa ou Equiano donne plus de détail sur cet élément :

> Un jour, alors que nous avions une mer douce et un vent calme, deux de mes compatriotes, épuisés, et qui étaient enchainés ensemble (j'étais près d'eux à ce moment), préférant la mort à une vie aussi misérable, passèrent d'une façon ou d'une autre entre les filets et sautèrent dans la mer, immédiatement après, un autre homme très abattu, qui, en raison de sa maladie, souffrait assez pour être libéré de ses chaines, suivit leur exemple, et je pense que beaucoup auraient très vite fait la même chose s'ils n'en avaient pas été empêchés par les membres de l'équipage qui furent instantanément alertés[146].

---

[144] KLEIN HERBERT S. *The Atlantic Slave Trade*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 159 : « […] death occurred constantly aboard ship, not only from disease and accident, but from rebellion, suicide, and natural disasters. »

[145] Jeffrey Brace, *Op.Cit.*, p. 90 : « After a voyage of about five months, the vessel arrived at Barbadoes, in the West-Indies, in the year of our Lord, one thousand seven hundred and fifty nine, or one thousand seven hundred and sixty, with the slaves, who had not either died with disease, mourned themselves to death or starved […]. »

[146] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. I, Londres, publié par l'auteur, 1789, pp. 81-82 : «One day, when we had a smooth sea and moderate wind, two of my wearied countrymen who were chained together (I was near them at the time), preferring death to such a life of misery, somehow made through the nettings and jumped into the sea: immediately another quite dejected fellow, who, on account of his illness, was suffered to be out of irons, also followed their example; and I believe many more would very soon have done the same if they had not been prevented by the ship's crew, who were instantly alarmed.»

Nous pouvons ici remarquer les raisons qui poussent certains esclaves à se donner la mort et les moyens qu'ils utilisent pour le faire : l'océan, l'environnement naturel auquel ils ne peuvent s'échapper vivants. Des tentatives de suicide, qui semble-il, sont nombreuses et qui paraissent causer des problèmes aux marins qui tentent de les contrer. Vassa décrit une répression sévère et violente au fouet sur ceux qui échouent à se tuer[147].

On peut signaler ici que ni Mittelberger, ni Moraley ne parlent de ce genre de tentative de la part de migrants européens lors du passage à travers l'Atlantique. Bien qu'inconfortable et parfois périlleux, le voyage des passagers allemands ne paraît pas avoir poussé certain d'entre eux à se donner la mort. La différence avec les Africains est importante, ces derniers sont forcés d'embarquer et soumis aux hommes blancs contrairement aux migrants allemands et européens.

Il y a donc bien, selon Vassa et Brace, une volonté de certains esclaves d'utiliser la mort comme porte de secours face aux atrocités de la vie sur le navire et de la condition d'esclave. Ce qui témoigne de l'horreur et du grand traumatisme causés par ce changement brutal d'homme libre en homme captif, et ce changement de lieu, du pays de naissance, à un environnement nouveau, le navire. Et bien que la fin du voyage soit accueillit avec joie par les passagers, pressés d'en finir avec la vie à bord du navire, celle-ci n'est que la fin d'une étape qui laisse place à d'autres scènes de souffrances.

III. L'arrivée sur le continent et le début de la vie au service des colons

La vente de la marchandise humaine

Pour les esclaves noirs comme pour les migrants européens sans argent, l'arrivée au Nouveau Monde signifie aussi l'attente d'être acheté par un riche colon ce qui leur permet de quitter le navire, mais qui ne leur donne pas leur liberté. Tous tel du bétail, sujets à une vente. Chacun des trois Africains de notre corpus racontent qu'avant d'arriver en

[147] *Ibid.*, p. 82 : «Those of us that were the most active were in a moment put down under the deck, and there was such a noise and confusion amongst the people of the ship as I never heard before, to stop her, and get the boat out to go after the slaves. However two of the wretches were drowned, but they got the other, and afterwards flogged him unmercifully for thus attempting to prefer death to slavery. »

Amérique du Nord, ils ont fait escale sur l'île de la Barbade pour un temps plus ou moins long. Cette île située dans les Caraïbes, paraît en effet être l'étape obligatoire pour les navires marchands d'esclaves en provenance d'Afrique[148]. Jeffrey Brace dit même y avoir été enfermé dans une maison d'assujettissement pendant plusieurs mois, avant d'être acheté et emmené en Amérique du Nord[149]. Venture Smith quant à lui, dit ne pas avoir pu quitter le navire sur l'île et avoir vu la plupart de ses compagnons être vendus : « Nous arrivâmes sur l'ile de Barbade, mais quand nous l'atteignîmes, il s'est révélé, que dans les deux-cent-soixante (esclaves) qui avaient embarqué depuis l'Afrique, pas plus de deux-cent étaient vivants. Ils furent tous vendus, excepté moi et trois autres, aux planteurs ici[150]. » Ceci montre la solitude soudaine subie par les Africains après la vente et la séparation de leur proche, ou de leur compagnons de voyage. Venture Smith est ensuite emmené dans le Rhode Island pour rejoindre la propriété d'un colon. Mais c'est Equiano ou Gustavus Vassa qui explique le mieux la vente dont il est l'objet une fois sur l'île, avant d'être acheté et envoyer dans la province coloniale de Virginie en Amérique du Nord. Il montre la peur et l'incompréhension des Africains, et les horreurs commises par les Blancs qui les parquent en véritables lots pour la vente :

> Sur un signal donné, (comme le battement d'une batterie) les acheteurs se ruèrent immédiatement dans le jardin où les esclaves étaient confinés, et firent alors le choix de la parcelle qu'ils aimaient le mieux. Le bruit et la clameur avec laquelle ceci se passait, et l'excitation visible dans l'attitude des acheteurs, ne

---

[148] BLACKBURN Robin, *The Making of New World Slavery, From the Baroque to the Modern, 1492-1800*, Londres, Verso, 1997, p. 229 : « Despite its tiny size –only 144 squares miles – Barbados played an exceptional role in demonstrating the profitability of sugar plantations. Its soil was fertile and well watered its climate comparatively healthy, with reliable sea-breezes. Above all, it was situated far out to windward from the main Caribbean chain, and had strong natural defences. »

[149] Brace, *Op.Cit.*, pp. 90-91 : « The slaves, consisting of about three hundred in number, including women and children, were carefully taken out of the ship and put into a large prison, or rather house of subjection. In this house we were all, above twelve years of age, chained together, and sat in large circles round the room, and put to picking oakum. »

[150] VENTURE Smith, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself*. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition éléctronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896, p. 13 : « AFTER all the business was ended on the coast of Africa, the ship sailed from thence to Barbadoes. After an ordinary passage, except great mortality by the small pox, which broke out on board, we arrived at the island of Barbadoes; but when we reached it, there were found, out of the two hundred and sixty that sailed from Africa, not more than two hundred alive. These were all sold, except myself and three more, to the planters there. » Annexe Smith n°13.

> servaient pas qu'un peu à augmenter l'appréhension des Africains terrifiés […][151].

Nous pouvons observer dans cette phrase que Vassa ne parle plus essentiellement de lui mais de tous les Africains présents avec lui ce jour-là. Il se fait ainsi le dénonciateur de ces procédés dans une plus large mesure.

Les Européens engagés, subissent eux aussi la vente, d'une façon assez proche de celle racontée par les anciens esclaves. Moraley d'abord, raconte avoir vu tous ses compagnons vendus devant lui, avant d'être acheté à son tour par, ironie du sort, un Quaker :

> Notre cargo consistant principalement d'esclaves volontaires, qui sont les moins à plaindre, je vis tous mes compagnons vendu devant moi. Mon tour vint à la fin, quand je fus vendu pour onze livres, à un certain Isaac Pearson, un homme d'humanité, forgeron par le commerce, horloger et orfèvre, vivant à Burlington dans le New Jersey. C'était un Quaker, mais il était inexpérimenté[152].

Si Moraley ne donne pas de signe de révolte ou de colère dans cette phrase, il nous renseigne bien sur la façon dont les engagés étaient achetés une fois dans les colonies. L'éditeur du récit de Moraley a ajouté une annonce tirée du journal, The *Pennsylvania Gazette*, daté du 9 au 16 décembre 1729, affirmant que le navire *Boneta* allait arriver dans le port de Philadelphie avec à son bord, plusieurs servants à vendre à des prix raisonnable. Moraley faisait était l'un d'entre selon l'éditeur[153]. Quelques pages plus loins, l'éditeur présente une autre annonce, tirée du journal, The *American Weekly Mercury*, parue à

---

[151] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. I, Londres, publié par l'auteur, 1789, p. 87 : « On a signal given, (as the beat of a drum) the buyers rush at once into the yard where the slaves are confined, and make choice of that parcel they like best. The noise and clamour with which this is attended, and the eagerness visible in the countenances of the buyers, serve not a little to increase the apprehensions of the terrified Africans, who may well be supposed to consider them as the ministers of that destruction to which they think themselves devoted. In this manner, without scruple, are relations and friends separated, most of them never to see each other again. »

[152] MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, p. 64 : « Our Cargo consisting chiefly of Voluntary Slaves, who are the least to be pitied, I saw all my Companions sold off before me ; my turn came last, when I was sold for eleven pounds, to one *Mr Isaac Pearson*, a Man of Humanity, by Trade a Smith, Clock-maker and Goldsmith, living at Burlington, in New Jersey : He was a Quaker, but a Wet one. »

[153] *Ibid.*, p. 63. Annexe Moraley n°4.

Philadelphie entre 8 et le 15 juin 1738, et qui cette fois informe qu'un lot d'esclaves noirs vient d'être importé dans la province et est à vendre[154]. Ces deux images nous renseignent bien sur la façon dont s'organise la vente d'esclaves et d'engagés. On remarque que le procédé n'est pas bien différent dans les deux cas.

La relation de Gottlieb Mittelberger ne contredit pas pas celle de Moraley sur le déroulement de la vente, bien que contrairement au Britannique, le migrant allemand commente cela de façon plus tragique[155] et décrit plus une forme d'arrangement entre colons et migrants :

> La vente des être humains sur le marché à bord du navire est menée de la façon suivante : chaque jour, Anglais, Hollandais, et riches Allemands viennent depuis la ville de Philadelphie et depuis d'autres lieux, et une partie d'entre eux d'une grande distance, disons depuis 20, 30 ou 40 heures, montent à bord du navire qui a amené les offres de ventes des passagers, et sélectionnent parmi les personnes en bonne santé qu'ils estiment profitable pour leur business, et marchandent avec eux combien de temps ils vont servir pour l'argent de leur passage, pour lequel la plus part d'entre eux sont toujours endettés. Quand ils ont trouvé un arrangement, il arrive que les adultes s'engagent par écrit à servir, 3, 4, 5 ou 6 années pour le montant dont ils sont endettés, selon leur âge et leur force[156].

---

[154] Ibid., p. 94. Annexe Moraley n°9.

[155] MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*. Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898, p. 25 : « When the ships have landed at Philadelphia after their long voyage, no one is permitted to leave them except those who pay for their passage or can give good security ; the others who cannot pay, must remain on board the ships till they are purchased, and are released from the ships by their purchasers. The sick always fare the worst, for the healthy are naturally preferred and purchased first, and so the sick and wretched must ofter remain on board in front of the city for 2 or 3 weeks and frequently die, whereas many a one, if he could pay his debt and were permitted to leave the ship immediately, might recover and remain alive […]. » Annexe Mittelberger n°7.

[156] *Ibid.*, p. 26 : « The sale of human beings in the market on board the ship is carried on thus : Every day Englishmen, Dutchmen and High-German people come from the city of Philadelphia and other places, in part from a great distance, say 20, 30, or 40 hours away, and go on board the newly arrived ship that has brought the offers for sale passengers and select among the healthy persons such as they deem suitable for their business, and bargain with them how long they will serve for their passage money, which most of them are still in debt for. When they have come to an agreement, it happens that adult persons bind themselves in writing to serve, 3, 4, 5 or 6 years for the amount due by them, according to their age and strength. » Annexe Mittelberger n°8.

Nous pouvons remarquer que malgré le fait qu'il s'agisse bien ici aussi de vente et d'achat d'êtres humains, les migrants ont, selon Mittelberger, leur mot à dire dans les négociations, bien qu'ils soient soumis par leur endettement et donc probablement contraint d'accepter les conditions proposées par les acheteurs.

Dans chaque cas, que ce soit pour les esclaves venus d'Afrique et les migrants européens engagés, ou sur la voie de l'engagement, il s'agit bien de vente d'êtres humains et de l'humiliation pour les victimes d'êtres vendues comme du bétail. Ces détails sont décrits par chacun des auteurs, même si certains comme, Gustavus Vassa ou Gottlieb Mittelberger le décrivent plus précisément en évoquant leur émotion et celle des victimes à ce moment là. Le récit de la vente dont les auteurs sont victimes va bien dans le sens du témoignage et de la dénonciation de la servitude en Amérique du Nord, et nous pouvons remarquer les grandes similitudes entre expérience d'engagés et d'esclaves noirs.

La découverte d'environnements inconnus

Après le trajet en mer et la vente, les nouveaux serviteurs et les esclaves sont confrontés à un autre changement, celui de l'arrivée dans un lieu inconnu : la colonie. Ce bouleversement est évidemment plus fort pour les Africains que les Européens car la culture des sociétés coloniales n'est pas si éloignée que celle des régions du Vieux Continent. L'éloignement des proches et de l'environnement connu est aussi facteur de tristesse et de nostalgie. Jean Starobinski a travaillé sur ce concept de nostalgie et cherché à retracer l'histoire du sentiment de nostalgie. Il affirme que ce genre d'enquête sur un sentiment, est impossible à réaliser, si le sentiment en question n'a pas été exprimé par le langage[157]. Pour expliquer le concept de nostalgie, apparût au XVIII^{e} siècle, Starobinski évoque Johannes Hofer et son exemple des soldats suisses attristés par l'éloignement de leur pays d'origine. Selon Starobinski, Hofer aurait parlé de « carence socio-affective » et

[157] STAROBINSKI Jean, Le Concept de Nostalgie. In : Diogène, Paris, Gallimard, 1966, (page 92-115), p. 92 : L'histoire des sentiments et des mentalités soulève une question de méthode, qui tient au rapport des sentiments et du langage. Les sentiments dont nous voulons retracer l'histoire ne nous sont accessibles qu'à partir du moment où ils se sont manifestés, verbalement ou par tout autre moyen expressif. Pour le critique, pour l'historien, un sentiment n'existe qu'au-delà du stade où celui-ci accède à son statut linguistique. Rien n'est saisissable d'un sentiment en deçà du point où il se nomme, où il se désigne et s'exprime. »

d'un « regret de l'enfance »[158]. La thèse de Hofer sur les jeunes soldats suisses peut peut-être être réutilisée pour parler des esclaves noirs. L'historien Philip D. Morgan parle d'ailleurs de « maladie » pour parler de la découverte de ce nouvel environnement[159] pour montrer la souffrance des Africains loin de chez eux. Jeffrey Brace et Gustavus Vassa semblent bien sensible à cette séparation de l'environnement familier. Tous les deux expriment en effet la tristesse de la solitude et de la peur de l'inconnue. Jeffrey Brace raconte avoir rencontré une esclave issue du même pays que lui et avoir pleuré après avoir évoqué ce passé commun :

> J'écoutais le récit précédemment évoqué avec plaisir et malgré ma situation, je fus ravi de voir un parent éloigné et une personne issue de mon pays natal, mais même cette joie me fit grandement souffrir. Je m'étendis en rêvant quelques temps, puis éclata en pleurs et m'ordonna moi-même de dormir. Quand je fus réveillé, c'était le crépuscule. La femme noire était partie. Je me sentis encore pire que jamais, car je n'avais personne à qui parler, et la soif me faisait suffoquer, presque au point de mourir et je fus si endolorie que je ne pouvais me lever seul[160].

La joie procure par le dialogue avec une personne lui rappelant son pays d'origine le réconforte puis l'attriste car cette femme lui fait rappeler que ces éléments appartiennent désormais au passé et sont inaccessible pour Brace. Nous pouvons ici retrouver la « carence socio-affective » et le regret de l'enfance évoqué par Johannes Hofer. Brace donne d'autres exemples pouvant servir à montrer l'existence du sentiment de nostalgie

---

[158] *Ibid*., p. 99 : « Pourquoi, se demande Johannes Hofer, les jeunes Suisses sont-ils si fréquemment enclins à la nostalgie lorsqu'ils se rendent à l'étranger ? Sans doute parce que beaucoup d'entre eux n'ont jamais quitté la maison familiale ; parce qu'ils n'ont jamais pénétré dans un milieu différent. Il leur est alors difficile d'oublier les soins dont les entourait leur mère […], et peut-être aussi la liberté dont ils jouissaient dans leur patrie…Le psychologue contemporain saura gré à Johannes Hofer d'avoir d'emblée souligné le rôle de la « carence socio-affective » : regret de l'enfance, des « satisfactions orales » et des cajoleries maternelles. »

[159] MORGAN Philip D., *Slave Counterpoint, slave culture in the Eighteenth-Century Chesapeake & Lowcountry*, University of North Carolina Press, 1998, p 444 : « Arrival in the New World only heightened the odds against survival; Africans were now exposed to a new disease environment. Perhaps as many as a quarter of Virginia's new arrivals died within their first took in purchasing Africans. »

[160] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace*, (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 129 : « I listened to the foregoing account with delight, and notwithstanding my situation, I was overjoyed, to see a distant relative, and one that came from my native place; but even that joy gave me pain. I lay musing for some time, burst into tears and cried myself to sleep. When I awoke, it was almost sun-down. The black woman was gone. I felt worse than ever, as I had no one to speak to, and thirst suffocated me almost to death, and I was so sore, I could not rise up alone. » Annexe Brace n°6.

chez les esclaves africains avec le désir de retourner chez lui et de retrouver sa famille[161]. Des pensées qui le rendent triste et le font pleurer. Gustavus Vassa exprime de façon moins explicite cette tristesse provoquée quant à lui par le départ en navire et l'idée que le pays natal s'éloigne à jamais[162]. Il affirmé être désespéré et abandonné mais ne parle ensuite plus de l'Afrique dans sa relation, comme si ce mal du pays s'éteignait avec le temps. Venture Smith en revanche, s'exprime peu sur ses émotions au moment de son arrivée sur l'île Barbade puis en Amérique du Nord. Il est donc impossible, comme l'écrit Jean Starobinski, de déterminer quels étaient ses sentiments.

A l'inverse des esclaves, les engagés n'affirment pas, dans leurs écrits, regretter leur pays d'origine en arrivant en Amérique du Nord. William Moraley, nous l'avons déjà dit, affirme être complètement séduit par Philadelphie[163], et Gottlieb Mittelberger parle d'une nature très favorable et d'un climat, et d'un pays où les habitants possèdent de grande libertés. Ces deux éléments sont plutôt surprenant de la part de personnes ayant été asservies. Mais Moraley quitte l'Angleterre après avoir tout perdu, (famille, richesses) et Mittelberger, même s'il ne parle pas de regret retourne en Allemagne après ses quatre années de servage. Même Elizabeth Sprigs dans sa lettre ne dit pas souhaiter revenir en Angleterre, malgré les plaintes sur sa condition actuelle. Si on suit la théorie de Jean Starobinski, on ne peut parler de nostalgie chez les trois engagés.

---

[161] *Ibid.*, p. 97 : « I thought of home; I thought of a father's tenderness and a mother's love, a crowd of horrors burst upon me--we both cried aloud, until a feast of grief eased our swollen hearts; thus satiated we ceased to weep. »

[162] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. I, Londres, publié par l'auteur, 1789, p. 73 : «Soon after this the blacks who brought me on board went off, and left me abandoned to despair. I now saw myself deprived of all chance of returning to my native country, or even the least glimpse of hope of gaining the shore, which I now considered as friendly; and I even wished for my former slavery in preference to my present situation, which was filled with horrors of every kind, still heightened by my ignorance of what I was to undergo. » Annexe Vassa n°3.

[163] MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992 : « During my stay at *Philadelphia,* which was three Weeks, I had an Opportunity to survey one of the most delightful Cities upon Earth. »

CHAPITRE 4 : LES IMPRESSIONS ET LE RESSENTI, SOUFFRANCE D'ÊTRE ÉLOIGNÉ DES PROCHES ET DES ÊTRES AIMÉS PAR DES DÉPLACEMENTS FRÉQUENTS ; UNE PERTE PROGRESSIVE DE L'IDENTITÉ D'ORIGINE

I. La séparation des familles et des proches et la solitude soudaine

Au cours de son pamphlet, et afin de porter une critique virulente au commerce des esclaves africains, Benjamin Lay s'adresse aux Quakers esclavagistes et tente, pour les convaincre, de les faire se mettre à la place des esclaves. Il pose la question : « Combien, Chers Amis, aimeraient être bannis de leur pays natal, loin de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs amis si ce n'est que pour quelques années, à la fois de la Vieille et de la Nouvelle-Angleterre spécialement ?[164] » En interrogeant ainsi ses congénères, le Quaker veut montrer l'atrocité du commerce des esclaves dans le monde Atlantique, par le déplacement des populations africaines et, surtout, par la solitude que celle-ci provoque en séparant les familles et les proches. En effet, les systèmes de commerce de main d'œuvre humaines de la période coloniale, en plus de causer la mort, les souffrances et le dépaysement de millions de personnes, originaires d'Afrique ou d'Europe, ont la responsabilité d'avoir provoqué la séparation et décimé de nombreuses familles. Gottlieb Mittelberger le dénonce bien lorsqu' il présente la vente des migrants à leur arrivée en Pennsylvanie en 1750 :

> Mais les très jeunes personnes, de 10 à 15 ans doivent servir jusqu'à ce qu'ils aient 21 ans. De nombreux parents doivent vendre et échanger leurs enfants comme un trop grand nombre de bétail, car leurs enfants prennent la dette sur eux. Les parents peuvent alors quitter le navire en étant libres et effrénés, mais

[164] LAY Benjamin, *All Slave-keepers that keep the Innocent in Bondage, Apostates*, Arizona State University, Antislavery literature project, (1ère ed. 1737), p. 61 : « How did many Dear Friends like to be banished from their Native Countries, from Wives, Children and Friends, although but for a few Years, both from *Old* and *New England* especially? » Annexe Lay n°8.

> fréquemment les parents ne savent pas où et chez quelles personnes leurs enfants vont, et il arrive très souvent, que de tels parents et enfants, après avoir quitté le navire, ne se voient plus pendant de nombreuses années, et peut-être même plus jamais dans leur vie entière[165].

Il exprime bien la cruauté du système des engages sur ces familles allemandes, dont les parents sont contraints de se séparer de leurs enfants sans être certains de pouvoir les revoir. On sent également une souffrance due à la séparation de la famille dans la lettre de Sprigs. En s'adressant à son père, elle montre son regret[166] de ne plus être auprès de ses proches et la tristesse causée par la solitude.

Cette séparation et cette solitude soudaine sont aussi subies par les esclaves comme Brace, Smith et Vassa, arrachés à leur famille avant même d'avoir atteint l'âge adulte. Le dernier raconte la souffrance causée par la séparation d'avec sa sœur et affirme après l'avoir retrouvée puis perdu à nouveau, après son asservissement en Afrique, s'être senti terriblement affligé et misérable[167]. Venture Smith, comme souvent dans son récit, n'exprime pas vraiment ses émotions, mais il montre bien les conséquences du commerce des esclaves : « A la fin de l'année, je fus vendu à un certain Thomas Stanton, et dû me séparer de ma femme et de ma fille qui avait à peu près un mois[168]. » En effet, après s'être

---

[165] MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754.* Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898, p. 27 : « But very young people, from 10 to 15 years, must serve till they are 21 years old. Many parents must sell and trade away their children like to many head of cattle; for their children take the dept upon themselves, the parents can leave he ship free and unrestrained; but as the parents often do not know where and to what people their children are going, it often happens that such parents and children, after leaving the ship, do not see each other again for many years, perhaps no more in all their lives. »

[166] SPRIGS Elizabeth, *Letter to Mr. John Sprigs in White Cross Street near Cripple Gate, London, September 22, 1756*, in Isabel Calder, ed., Colonial Captivities, Marches, and Journeys (New York: Macmillan Company, 1935), 151–52 : « O Dear Father, believe what I am going to relate the words of truth and sincerity and balance for my former bad conduct [to] my suffering here, and then I am sure you'll pity your distressed daughter. » Annexe Sprigs.

[167] Gustavus Vassa, *Op. Cit.*, pp. 61-62 : « […]but even this small comfort was soon to have an end; for scarcely had the fatal morning appeared, when she was again torn from me for ever! I was now more miserable, if possible, than before. The small relief which her presence gave me from pain was gone, and the wretchedness of my situation was redoubled by my anxiety after her fate, and my apprehensions left her sufferings should be greater than mine, when I could not be with her to alleviate them. » Annexe Vassa n°1.

[168] VENTURE Smith, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself.* New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition éléctronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896, p. 17 : « At the close of that year I was

marié avec une femme esclave qu'il rencontre chez son premier maître et avec qui il a un enfant, Venture Smith dit être vendu à un autre propriétaire et séparé de sa famille. Un événement qui lui arrivera une seconde fois, puisque sa famille sera ensuite rachetée par son second propriétaire, avant que ce dernier ne le vende à nouveau. Après avoir gagné sa liberté, il doit réussir à faire libérer sa femme et ses enfants ce qui provoque pour lui de grandes difficultés pour y parvenir.

Brace, quant à lui, exprime surtout la souffrance face à la solitude soudaine après avoir été isolé de ses camarades au moment du départ en bateau en 1758-1759 :

> Au coucher du soleil, nous avons été séparé en petites parties, et je fus séparé de mes camarades, et enfermé derrière des barreaux pour la première fois de ma vie, confiné dans une petite pièce. Le langage ne peut décrire plus grande misère que celle que j'expérimentais cette nuit. La solitude me ramena à mon tendre et jeune esprit, le souvenir et le recueillement, deux messagers indésirables[169].

La souffrance due à la solitude causée par cet enfermement est bien exprimée ici par Jeffrey Brace. Une absence d'altérité l'amenant à se souvenir de ce qu'on vient de lui enlever : son pays, sa famille, ses compagnons et surtout, sa liberté. Plus loin dans son récit, il affirme d'ailleurs avoir eu à nouveau à souffrir de la solitude au moment où il est vendu et emmené auprès de son nouveau maître :

> Et étant forcé loin de mes camarades et placé dans une situation telle que je ne pus converser avec personne, cela me conduisit à une plénitude de chagrin qui me

---

sold to a Thomas Stanton, and had to be separated from my wife and one daughter, who was about one month old. »

[169] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace,* (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 80 : « At sun down we were separated into small parties, and I was separated from my comrades, and bolts and bars for the first time in my life confined me to a small apartment, and language cannot describe more misery than I experienced that night. Solitude brought home to my tender, youthful mind, remembrance and reflection, two unwelcome messengers. »

> causa de pleurer très fort, et me fit ensuite penser à mon destin comme une mort certaine[170].

Nous pouvons remarquer ce que provoque cet éloignement de ses camarades chez Jeffrey Brace et encore une fois l'absence de personne à qui parler. Cette condition qu'il juge insupportable, le fait penser à la mort.

Comme le dénonce Benjamin Lay dans son pamphlet, l'éloignement des esclaves, causé par les enlèvements et le commerce d'êtres humains, perpétrés ou encouragés par les marchands et les propriétaires d'esclaves, est à lui seul facteur de souffrance chez les victimes. Chacun des auteurs africains de ce corpus en donne le témoignage. Mais la critique de Brace est aussi valable pour les engagés, comme nous avons pu le voir avec les exemples de Mittelberger et de Sprigs qui, eux aussi, paraissent déplorer la solitude causée par le système qui les concernent.

Ainsi l'éloignement du pays natal, de la famille et des amis paraissent dans la plupart des cas, participer à l'horreur de la servitude, à la fois chez les esclaves que chez les engagés, en provoquant chez un sentiment de tristesse qui est souvent exprimé. Cet éloignement de l'environnement connut est donc une partie importante d'une aliénation pour les victimes. Même une fois dans les colonies, l'instabilité de leur situation, peut les empêcher de se reconstruire, par exemple, à cause des changements de maîtres et de lieux.

II. Le passage de maître en maître et de lieux en lieux : des vies de serviteurs et d'esclaves en mouvement presque constant

Ce qui frappe, à la lecture de la plupart des récits de notre corpus, est la régularité des mouvements dans la vie des esclaves et des engagés. En effet, tous les esclaves sont vendus à plusieurs reprises à différents maîtres, pendant la période pendant laquelle ils sont asservis et changent donc régulièrement de lieux de vie.

---

[170] *Ibid.*, p. 116 : « And being forced from all of my comrades, and placed in a situation that I could not converse with any person, it forced upon me a fullness of grief that caused me to cry aloud, and then I expected my doom was certain death. »

Cette dimension est moins perçue chez les engagés, mais Moraley raconte avoir d'abord passé quelques semaines à Philadelphie, avant de devoir, à son plus grand regret, aller vivre chez son maître à Burlington[171], et Gottlieb Mittelberger a, semble-t-il eu différents maîtres et été amené à travailler dans différents endroits. C'est ce qu'atteste la note de recommandation introduite au début de sa relation, écrite par un certain capitaine John Diemer et signée de plusieurs personnes[172]. La note affirme que Mittelberger a travaillé à New Providence, et dans la province de Philadelphie[173].Elle précise que l'engagé allemand a travaillé pour différents « employeurs » ou maîtres, ce qui laisse penser qu'il a pu être vendu au cours de ses années de service. Malgré cela, Mittelberger n'en parle à aucun moment de son récit. A l'inverse de Moraley, l'Allemand ne montre pas de frustration face à ces changements de lieux imposés par l'achat de leur contrat par un maître.

Ce passage de maître en maître et de lieu en lieu est bien régulier et plus mal ressenti par les esclaves noirs. Chacun des trois auteurs, Brace, Smith et Vassa raconte, à plusieurs reprises, avoir subi ces changements. Venture Smith est vendu trois fois dans les colonies, entre 1735 et 1766, à trois maîtres[174] dans deux provinces coloniales différentes, le Rhode Island et le Connecticut. Jeffrey Brace, quant à lui, est vendu à 8 reprises entre son arrivée en Amérique du Nord en 1759-60 et son affranchissement en 1784. Il raconte par exemple :

> Je fus ensuite vendu à Phineas Baldwin, de la ville de Old Mildford. Je continuais avec lui jusqu'à l'été ou plutôt jusqu'au printemps, quand je partis vivre avec son fils, Phineas, qui avait deux petits enfants à s'occuper. Dans sa nursery, je fus engagé jusqu'à la fin de mai, lorsque je fus vendu à Jones Green, du même endroit. Green ne me fouettait pas, ou que deux fois par semaine, et de temps en temps un coup de pied. De Green, je fus transféré à un certain Murrier,

---

[171] MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, p. 82. Annexe Moraley n°8.
[172] Gottlieb Mittelberger, *Op. Cit.*, p. 15.
[173] *Ibid.*, p. 14. Annexe Mittelberger n°1 bis.
[174] Venture Smith, *Op. Cit.*, p. 22 : « Being thirty-six years old, I left Colonel Smith once more for all. I had already been sold three different times, made considerable money with seemingly nothing to derive it from, had been cheated out of a large sum of money, lost much by misfortunes, and paid an enormous sum for my freedom. » Annexe Smith n°6.

> un tanneur, chez qui je restais jusqu'en septembre, période à laquelle une veuve, Mary Stiles de Woodbury dans le Connecticut m'acheta[175].

On remarque la rapidité avec laquelle il était vendu et les déplacements que cela provoquait. En quelques mois, il a été possédé par pas moins de cinq maîtres! Ceci montre bien l'instabilité de sa situation d'esclave.

Ces changements sont parfois mal vécus en raison de l'attachement aux personnes rencontrées, et aussi par le fait que les esclaves, au moment de leur vente, ne savent jamais chez qui ils sont envoyés. Nous avons déjà évoqué, pour Venture Smith, la séparation de sa famille du fait de son transfert chez un autre maître. Jeffrey Brace et Gustavus Vassa sont quant à eux, d'abord achetés pour servir sur des navires et voyagent pendant un certain nombre d'années. Ces voyages les font rencontrer différentes personnes avec qui ils désirent parfois rester. C'est bien ce que Jeffrey Brace cherche à exprimer ici :

> De Halifax, nous embarquions pour Boston, où nous nous sommes attardés pendant presque deux mois et où je fus à nouveau rendu heureux par mon maître qui me permit de me promener en ville. Je devins connu par plusieurs Africains libres, qui semblaient bien satisfaits de leur situation. Ils me posèrent de nombreuses questions sur mon pays natal. Je leur en donnais la meilleure description possible […]. J'étais extrêmement anxieux de rester en ce lieu mais fut enfin obligé par les autorités qui me possédaient, et embarquai pour New Haven dans le Connecticut où nous arrivâmes vers le premier octobre[176].

On voit bien que les mouvements sont subis et que ceci constitue une frustration certaine pour l'auteur et pour les esclaves en général. Cette frustration est également

---

[175] Jeffrey Brace, *Op. Cit.*, p. 153 : « Next I was sold to Phineas Baldwin, of the town of Old Milford. I continued with him until summer, or rather spring, when I went to live with his son Phineas, who had two small children to tend. In his nursery I was engaged until the last of May, when I was sold to Jones Green, of the same place. Green did not whip me but about twice in a week, except now and then a kicking. From Green I was transferred to one Murrier, a tanner, where I remained until September, at which time the widow Mary Stiles, of Woodbury, Connecticut, bought me. » Annexe Brace n°10.

[176] *Ibid.*, p. 142 : « From Halifax we sailed to Boston, where we tarried about two months, where I was again indulged by my master, who allowed me to go about the town. I became acquainted with many free African descendants, who appeared to be well contented in their situation. They asked me many questions about my native country. I gave them the best account in my power, which appeared to gratify them, and procure me much attention. I was extremely anxious to remain in this place, but was at length obliged by the authority that held me, to sail to New Haven, Connecticut, where we arrived about the first of October. »

visible dans l'autobiographie d'Equiano ou Gustavus Vassa qui, comme Jeffrey Brace, est employé sur plusieurs navires de la flotte britannique entre 1756 et 1763. Il raconte par exemple, sa tristesse au moment de quitter ses camarades d'équipage après qu'il a été vendu au capitaine d'un autre navire :

> […] et bien que certains de mes anciens camarades d'équipage me disaient de ne pas désespérer car ils viendraient à nouveau me récupérer rapidement et qu'aussitôt qu'ils aient obtenu leur paye, ils viendraient immédiatement à Portsmouth, où le navire allait, pour moi. Mais hélas ! Tous mes espoirs furent déconcertés, et l'heure de ma délivrance était encore très éloignée. Mon maître, ayant rapidement conclu son affaire avec le capitaine sortit de la cabine, et lui et ses hommes montèrent dans une barque et s'éloignèrent. Je les suivis douloureusement des yeux aussi longtemps que je pus, et quand ils furent hors de vue, je me jetais sur le pont, alors que mon cœur était prêt à exploser de chagrin et d'angoisse [177].

Cette citation montre à nouveau le profond mal être causé par le fait de changer de maître et d'environnement et de se trouver séparé de ses camarades. Les conséquences - déception, puis tristesse et angoisse apparaissent comme particulièrement pénibles.

La description de ces mouvements imposés aux serviteurs et esclaves par leur achat, comme le récit de leur conséquence et du ressenti des victimes, participent à cette volonté des auteurs de narrer et de livrer aux lecteurs cette expérience douloureuse. Une expérience qui n'est pas seulement mauvaise à cause de la violence et des mauvais traitements mais également à cause d'un certain nombre de frustrations comme celle des mouvements réguliers de personnes. Une situation fréquente dans la vie des engagés et surtout des esclaves noirs.

---

[177] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. I, Londres, publié par l'auteur, 1789, pp. 178-179 : « […] and indeed some of my old shipmates told me not to despair, for they would get me back again; and that, as soon as they could get their pay, they would immediately come to Portsmouth to me, where this ship was going: but, alas! all my hopes were baffled, and the hour of my deliverance was yet far off. My master, having soon concluded his bargain with the captain, came out of the cabin, and he and his people got into the boat and put off; I followed them with aching eyes as long as I could, and when they were out of sight I threw myself on the deck, while my heart was ready to burst with sorrow and anguish. »

Mais si les victimes sont emmenées loin de chez elles, dans un environnement où elles perdent leurs repaires, cela ne les empêche pas de prendre conscience de l'injustice à laquelle elles sont sujettes, et de d'écrire pour la dénoncer.

III. Le sentiment d'injustice

Dans son ouvrage *Lumière et Esclavage*, l'historien Jean Ehrard écrit :

> Avant d'être en mesure de simplement penser l'abolition de la traite et de l'esclavage, quitte à la refuser ou la différer, il fallait s'être pleinement convaincu de leur caractère illégitime : l'antiesclavagisme, s'il ne débouchait pas forcément sur l'abolitionnisme, devait forcément le précéder[178].

L'historien des Lumières démontre ici tout le problème des défenseurs de l'abolition de la traite des Noirs, mais aussi de la condition servile en général : faire prendre conscience du caractère illégitime d'une institution pourtant autorisée et régulée par les lois des différentes nations esclavagistes. Le XVIII[e] siècle voit se développer différents mouvements philosophiques et théories sur les questions de la liberté, dont certains, comme c'est le cas en France avec plusieurs philosophes des Lumières, tel Montesquieu, remettent en cause la légitimité de l'esclavage. L'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, parue en 1751, affirme d'ailleurs que « […] rien au monde ne peut rendre l'esclavage légitime[179] ». Autant d'éléments qui ont pu influencer certains des auteurs de notre corpus, victimes ou témoins. En effet, dans leur volonté de convaincre leurs lecteurs de l'inhumanité de ces systèmes de domination, et donc de la nécessité de les combattre, les différents auteurs doivent prendre conscience de l'injustice dont ils sont sujets ou spectateurs, et tout faire pour la dénoncer. Puisque c'est le langage et l'écriture qu'ils ont choisis comme armes dans ce combat, il leur faut trouver les bons arguments et justifications. Les deux Quakers, Woolman et Lay, utilisent, bien sûr, l'argument religieux pour montrer le caractère illégitime de la traite et du commerce des esclaves, un élément

[178] ENHRARD Jean, *Lumières et Esclavage, L'Esclavage colonial et l'opinion publique en France au XVIII[e] siècle*, Bruxelles, Versaille éditeur, 2008, p. 141.

[179] JAUCOURT Chevalier de, Esclavage, (in) Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, consulté sur le site portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject_?a.38:252./var/artfla/encyclopedie/textdata/IMAGE/ le 21/06/2013.

sur lequel nous reviendrons. Mais d'autres arguments sont utilisés, avec un caractère plus universaliste, et non plus seulement théologique. Woolman parle ainsi, en 1757, lors d'une conversation avec un partisan de l'esclavage, de la liberté comme « le droit naturel de tous les hommes[180]. » Un argument également donné presque un demi siècle plus tard par l'ancien esclave Jeffrey Brace, en parlant d'une « […] liberté […] que toute l'humanité a un droit égal de posséder[181]. » Il pose au début de son mémoire, la question : « […] où trouvons-nous une raison de croire que ces habitants sont d'une race inférieure d'êtres humain ?[182] » Il montre ici que la thèse, défendue par de nombreux partisans de l'esclavage, selon laquelle certains hommes sont naturellement destinés à en servir d'autres comme esclaves n'est pas fondée.

Tout ceci montre que les idées défendues par les philosophes des Lumières, se répandent et sont utilisées par les victimes et les militants de l'abolition. Ces idées peuvent donc participer à la prise de conscience de l'illégitimité de l'institution servile.

Benjamin Lay publie son pamphlet en 1737 et n'a donc pas pu être influencé par les thèses de Diderot, ni de celle Montesquieu, ni à aucun autre mouvement du type des Lumières. Plutôt qu'utiliser la raison, comme Woolman après lui, il emploie des arguments plus virulents pour montrer le caractère illégal de l'asservissement des Noirs dans les colonies et dans le monde. Il parle du commerce d'hommes africains comme d'une « pratique diabolique ». Pour qualifier ceux qui en sont les auteurs, Lay parle de « pirates » de « vilains » qui sont les « pires des voleurs[183] ». Il qualifie ainsi, de façon haineuse, les partisans de l'esclavage en utilisant des termes habituellement cités pour parler des hors la

---

[180] WOOLMAN John, *Journal of John Woolman* The Harvard Classics. 1909–14, p. 20 : « After some further conversation I said, that men having power too often misapplied it; that though we made slaves of the negroes, and the Turks made slaves of the Christians, I believed that liberty was the natural right of all men equally. » Annexe Woolman n°5.

[181] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace*, (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 201 : « freedom […] which all mankind have an equal right to possess. » Annexe Brace n°15.

[182] *Ibid.*, p. 58 : « […] where do we find a reason to believe the inhabitants are an inferior race of beings? » Annexe Brace n°2.

[183] LAY Benjamin, All Slave-keepers that keep the Innocent in Bondage, Apostates, Arizona State University, Antislavery literature project, (1ère ed. 1737), p. 76 : « How horrible is the Uncleanness, Mortality, if not Murder, that the Ships are guilty of that bring great Clouds of these miserable Men and Women. Methinks, when we are bemoaning the barbarous Usage of our Friends and Kinsfolk in *Africa*, it might not be unseasonable to enquire whether we are not culpable in forcing the *Africans* to become Slaves amongst ourselves. »

loi, dans le vocabulaire commun. Gustavus Vassa quand à lui, évoque de « meurtre » et d' « impunité » pour les maîtres[184]. Ce qui va bien dans le même sens que Benjamin Lay. Gottlieb Mittelberger utilise lui aussi le terme « voleurs d'hommes » pour parler des marchands qui organisent l'asservissement des migrants allemands par le biais du voyage en mer. On retrouve donc le même genre de condamnation pour deux systèmes différents avec le même vocabulaire. Tout ceci pour montrer, que même si aucune loi écrite par les hommes ne condamnent cette pratique, l'esclavage et la servitude sous contrat sont illégitime car contraire aux lois de la morale humaine avant celle de la morale chrétienne.

Plus que les arguments religieux, c'est ici des arguments utilisant la raison, la science et la morale humaine qui sont utilisés. Tout ceci pour montrer, que même si aucune loi écrite par les hommes ne condamne ces pratiques, l'esclavage et la servitude sont illégitimes et doivent être combattu. Une prise de conscience nécessaire avant toute abolition.

[184] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. II, Londres, publié par l'auteur, 1789, p. 252 : «Tortures, murder, and every other imaginable barbarity and iniquity, are practiced upon the poor slaves with impunity. I hope the slave trade will be abolished. »

CHAPITRE 5 : LA DESCRIPTION DES VIOLENCES ET DES MAUVAIS TRAITEMENTS DONT LES AUTEURS SONT VICTIMES PENDANT CES SÉJOURS

I. La « tyrannie » et la violence des maîtres

La violence des maîtres sur les esclaves et les serviteurs participe à l'horreur du système et constitue une autre raison importante de vouloir y remédier. Même pour ceux qui n'en sont pas victimes, cet usage de la force comme moyen de répression et de soumission est à pointer. William Moraley, par exemple, donne son ressenti sur la situation des esclaves :

> La condition des Nègres est très mauvaise, en raison de la sévérité des lois. N'ayant pas de lois érigée en faveur de ces pauvres malheureux, pour la moindre faute, ils essuient les plus sévères punitions […] et il est vain de tenter de s'échapper, bien qu'ils essayent souvent, car les lois contre eux sont si sévères, qu'après qu'ils se soient fait attraper après leur fuite, ils sont fouettés sans merci. Et s'ils meurent sous la discipline, leur maître ne souffre d'aucune punition, car il n'y pas de lois contre leur meurtre[185].

Le serviteur montre bien les violences quotidiennes et de l'environnement périlleux qu'il peut observer chez les esclaves de Pennsylvanie et du New Jersey entre 1729 et 1734. Il faut toutefois nuancer ses commentaires sur l'impunité des maîtres lorsque ces derniers abattent leurs esclaves. Selon les différents codes noirs établis dans les colonies britanniques du Nouveau Monde, « tuer un esclave malicieusement était interdit[186] ». Cette

---

[185] MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, p. 94 : « The Condition of the Negroes is very bad, by reason of the Severity of the Laws, there being no Laws made in Favour of these unhappy Wretches: for the least Trespass, they undergo the severest Punishment […] and it is vain to attempt an Escape, tho' they often Endeavour it; for the Laws against them are so severe, that being caught after running away, they are unmercifully whipped; and if they die under the Discipline, their Master suffer no Punishment, there being no Laws against murdering them. » Annexe Moraley n°9.

[186] BASSETT John, SPENCER John, *A Short History of the United States*, New York, The Macmillan Company, 1917, p. 139 : « In 1739, when the number of slaves in South Carolina largely exceeded that of the whites, there was a serious slave outbreak. One result was the revision of the slave code in the colony, and

interprétation de la part de Moraley vient peut-être du fait qu'il a été témoin d'assassinats d'esclaves restés impunis. Mais c'est bien d'un usage de la violence excessif qui est évoqué ici. John Woolman, qui est né dans le New Jersey en 1720, et qui y a grandit dans la période pendant laquelle Moraley y été servant, parle lui aussi d'un usage de la force inhumain envers les esclaves, par exemple dans les plantations : « Beaucoup dont le labeur est dur sont suivi pendant leur travail par un homme, embauché pour ceci, avec un fouet.[187]» Ce que le Quaker dénonce ici, est la violence sur les esclaves pendant leur travail, il ne s'agit même ici pas de répression de punition. Il parle plus loin, pour ces punitions, de « corrections » « sévères et parfois désespérées.[188] » Woolman exprime ainsi son exaspération devant des violences inouïes qu'il condamne.

Les témoignages de Brace, Smith et Vassa semblent confirmer les affirmations données par Woolman et Moraley. Tous racontent à un moment ou à un autre de leur vie, avoir été victime de l'agressivité de leur maître. A chaque fois, l'usage de la violence semble injustifié et les auteurs racontent toute la terreur qu'ils ont pu ressentir à ces moments là. Le fouet ou le bâton est l'instrument qui revient le plus souvent pour ces sévices. Jeffrey Brace par exemple, raconte avoir été flagellé quatre fois par jours pendant trois mois par un de ses maîtres. Un maître qui ne lui administrait ces sévices que par habitude ou par plaisir :

> De Pridon, j'ai été troqué pour quelques vieux chevaux à un certain Gibbs, qui était un homme aux talents inférieurs. Avec cet homme je restais à peu près trois mois. […]. J'ai le sentiment qu'il prenait un plaisir particulier à me flageller car je recevais uniformément à peu près quatre coups de fouet par jour. Si j'étais maladroit, que je pleurais trop ou que

---

this example was followed in other colones. All negroes or persons of mixed negro blood were slave whose mothers were slaves. They could be punished by their masters, and if one died from chastisement where malice was not evident the slayer was not punished. But maliciously killing a slave was forbidden. For serious offenses, as murder, arson, theft, and maiming, the slave was not punished by the master, but he was tried by a court of two or three justices and several freeholders [etc.]. »

[187] WOOLMAN John, *Journal of John Woolman* The Harvard Classics. 1909–14, p. 22 : « Many whose labor is heavy being followed at their business in the field by a man with a whip, hired for that purpose. » Annexe Woolman n°6.

[188] *Ibid.*, p. 23.

> j'étais fainéant, j'étais sûr de recevoir une bonne raclée[189].

La violence injustifiée dont Brace est victime et l'absurdité de la situation sont bien expliquées par ce dernier avec ce maître qui n'attend pas d'avoir de raison pour flageller son esclave et qui, selon l'auteur, paraît même s'y trouver un loisir de défoulement. Mais ce maître n'est pas le seul à avoir agi de la sorte avec Brace. Celui-ci raconte en effet, avoir été, quelques mois plus tôt, assommé par un de ses maître, qui l'a frappé avec une chaise. Smith quant à lui affirme même avoir risqué d'être tué par le fils de son premier maître qui voulait le frapper avec une fourche. Gustavus Vassa, lui aussi sujet à de nombreux sévices de la part de certains colons, les qualifie, comme Brace de tyrans[190]. Ceci témoigne de l'extrême violence dont pouvaient faire usage les maîtres sur leurs esclaves. Une agressivité à laquelle les esclaves ne s'habituent pas, bien que celle-ci devienne souvent quotidienne.

Cette situation est-elle vraie pour les engagés ? Ni Moraley, ni Mittelberger ne parlent de ce genre de violence, même s''ils affirment que la situation des engagés est très mauvaise. Mais la lettre d'Elizabeth Sprigs témoigne bien de violence. Un usage de la force qu'elle compare à celle utilisée sur les esclaves noirs et qui rappelle bien celle racontée par Brace, Smith et Vassa. Sprigs raconte qu'elle est parfois « […] attachée et fouettée à un tel degré que vous ne réserveriez même pas à un animal […][191] ». C'est donc bien le caractère inhumain de tels agissements qui est dénoncé par l'auteur de la lettre. L'article de David Galenson affirme qu'il était très commun en Virginie que les maîtres soient violents contre leurs serviteurs contractuels[192]. Mais en affirmant cela, il parle de la

---

[189] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace*, (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 152 : « From Pridon I was bartered away for some old horses to one Gibbs, who was a man of very inferior talents With this man I stayed about three months. […] I have thought he took a peculiar delight in whipping me, as I uniformly received about four whippings per day. If I was awkward, cried too much, or was lazy, it was sure to purchase me a good drubbing. »

[190] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. II, Londres, publié par l'auteur, 1789, p. 197-198 : « My tyrant, in a great rage, brought a musquet out of the cabin, and loaded it before me and the crew, and swore that he would shoot me if I cried any more. »

[191] SPRIGS Elizabeth, *Letter to Mr. John Sprigs in White Cross Street near Cripple Gate, London, September 22, 1756*, in Isabel Calder, ed., Colonial Captivities, Marches, and Journeys (New York: Macmillan Company, 1935), 151–52 : « […] then tied up and whipp'd to that Degree that you'd not serve an Animal […]. » Annexe Sprigs.

[192] GALENSON David (Mars 1984), *The Rise and Fall of Indentured Servitude in the Americas: An Economic Analysis*. The Journal of Economic History 44 (1): 1–26, P. 8 : « Edmund Morgan concluded that

colonie de Virginie au début du XVII[e] siècle, il ne précise pas si ce genre d'agissement sur les travailleurs engagés était monnaie courante dans les autres colonies jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle. L'article de Galenson affirme d'ailleurs que les lois protégeaient les serviteurs blancs contre les punitions excessives par la force, mais l'auteur écrit aussi que cela n'empêchait pas certains maîtres d'y recourir sans qu'ils ne soient vraiment inquiétés[193]. On peut ainsi supposer que Sprigs n'avait pas les moyens de se plaindre devant une cour de justice, ou qu'elle n'avait tout simplement pas connaissance de cette loi, ou encore que la violence dont elle affirme être victime a pu être inventée ou exagérée pour apitoyer son père à qui elle écrit. Toutefois, Elizabeth Sprigs se plaint bien de violence comme les font les trois auteurs africains de ce corpus et contribue à forger l'image de maîtres tyranniques.

L'agressivité et la « tyrannie » subies par les victimes de la condition servile dans les colonies britanniques d'Amérique du Nord au XVIII[e] siècle sont bien montrées, à la fois par les victimes et les témoins des deux systèmes serviles. Mais la violence des maîtres n'est pas la seule injustice dénoncée par les dénonciateurs de la servitude. Les conditions de vie des victimes ne se résument pas à la violence et à l'agressivité des colons.

II. Les mauvaises conditions de vie des esclaves et des serviteurs sous contrat

Logement, habillement, et nutrition

Outre l'agressivité des maîtres sur la main d'œuvre servile, c'est aussi leurs conditions de vie pendant leur soumission qui semble marquer les victimes. L'historien de

---

physical violence was the principal means by which masters extracted work from servants in early Virginia; he argued that servants had little other reason to work hard, for few wished to be rehired at the end of their terms, while masters lacked an incentive to treat their servants well for precisely the same reason, since it was unlikely in any case that they could induce their servants to stay on after their terms ended. »

[193] *Ibid.* : « And although colonial laws protected servants from excessive corporal punishment, and masters who killed their servants would be tried for murder, masters generally were permitted considerable latitude in beating their servants. Yet it would be surprising if severe physical abuse had been very common, for it would obviously have interfered with servants' work capacity, to the detriment of their masters' profits. »

l'esclavage, Ira Berlin écrit qu'au XVII[e] et XVIII[e] siècles, la mortalité des esclaves noirs d'Amérique du Nord était élevée pour plusieurs causes : l'alimentation, le mauvais habillement, et l'habitat souvent dérisoire dans lequel ils doivent vivre[194]. Ces mauvaises conditions sont bien mises en évidence par Lay et Woolman. Le premier décrit, en 1737, la faim terrible qui pousse les esclaves à ramasser de la nourriture que « des chiens ne toucheraient pas et mangeraient encore moins […][195] ». Woolman quant à lui se désespère de la pauvreté de l'habillement des esclaves qu'il observe dans les colonies du milieu entre 1720 et 1758 : « Les hommes et les femmes ont souvent rarement suffisamment de vêtements qui cacher leur nudité, et les garçons et les filles de dix à douze ans sont souvent presque nus parmi les enfants de leur maître.[196] » Même si le Quaker dénonce plus ici ce manque de vêtement par le caractère immoral de la nudité exposée que le manque de confort que ceci peut provoquer, il confirme bien ce que dit Ira Berlin sur l'insuffisance des habits donnés aux esclaves. La relation de Jeffrey Brace, même s'il elle est écrite plus tardivement que les écrits de Woolman et Lay montre que ces éléments dénoncés sont toujours vrais au moment où il était esclave. Il décrit d'abord le peu de nourriture donné qui lui est donné alors qu'il est enfermé sur l'île de la Barbade[197].

Jeffrey Brace confirme ce que disent John Woolman et beaucoup plus tard Ira Berlin sur le manque de vêtement. Il raconte avoir souffert, à cause d'un de ses maîtres qui refuse de lui donner des vêtements assez chauds pour supporter la froide température du Connecticut :

---

[194] Ira Berlin, *Many Thousands Gone, The First Two Centuries of Slavery in North America*, Cambridge Massachusetts, The Belknap press of Havard University Press, p. 184 : « Aliments like measles and whooping cough, which Europeans sloughed off in childhood encounters, killed adult Africans by the hundreds. The deadly effect was compounded by poor diet, insufficient clothing, and inadequate shelter. Together, these disabilities pushed the death rate of slaves far above that of white men and women, especially in the cities where close living conditions promoted contagion. »

[195] LAY Benjamin, *All Slave-keepers that keep the Innocent in Bondage*, Apostates, Arizona State University, Antislavery literature project, (1ère ed. 1737), p. 35 : « […] sure some Dogs would not touch, much less eat of […]. »

[196] WOOLMAN John, *Journal of John Woolman* The Harvard Classics. 1909–14, p. 23 : « Men and women have many times scarcely clothes sufficient to hide their nakedness, and boys and girls ten and twelve years old are often quite naked amongst their master's children. » Annexe Woolman n°7.

[197] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace,* (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 94 : « From Monday until Wednesday following, no one received any other allowance, except water, which we were driven to, in drove, and obliged to lie down and drink. From Wednesday until Saturday, we had each, one ounce of biscuit in addition. »

> La neige était profonde d'environ deux pouces et je n'avais qu'une mince veste de lin et qu'un pantalon ou kilt de marin et pas de chaussure. La première nuit, je fus mis sur la terre nue pour dormir, mais ne pus profiter de la douceur du repos, car un homme de guerre britannique avait un palace en comparaison à ma présente situation […]. Mes blessures, que je reçus des Espagnols, éclatèrent à nouveau et je péris presque de froid et de faim, car ce puritain chrétien ne pouvait consentir à me donner autre chose à manger que de vieilles croutes et des os, ce que, généralement, les gens jettent à leurs chiens, et rien pour dormir qu'un poêle froid, même une couverture ni un édredon ne m'étaient donnés[198].

Vêtement trop léger pour le froid, manque de nourriture, abri inconfortable dépourvu de meuble et mal chauffé : la situation de Jeffrey Brace confirme bien la thèse d'Ira Berlin.

Toutefois la situation des engagés ne semble pas toujours préférable sur les conditions de vie. Surtout au XVII[e] siècle pendant lequel le statut des esclaves et des travailleurs blancs engagés est assez proche. Beaucoup de maîtres, semblent ne pas avoir accordé aux engagés un traitement tellement meilleur aux engagés qu'aux esclaves, en matière nourriture, d'habillement ou d'habitat[199], mais si l'on en croit la lettre d'Elizabeth Sprigs et le récit de William Moraley, certains de ces abus étaient encore possibles au XVIII[e] siècle. La principale motivation de Sprigs, en écrivant sa lettre à son père, est de lui demander de lui envoyer des vêtements[200]. Elle dit que elle, et les autres serviteurs de sa

---

[198] *Ibid.*, p. 143 : «The snow was about two inches deep, and I had on a thin linen jacket and one pair of trowsers or sailor's kilts and no shoes. I was the first night put upon the naked earth to sleep, but could not enjoy the sweets of repose, for a British man of war was a palace in comparison to my present situation, in which I had been upwards of two years. […] My wounds, which I received from the Spaniards, broke out newly and I almost perished with cold and hunger, and as this puritan Christian could not condescend to give me any thing to eat but old crusts and bones, such as people generally throw to their dogs, and nothing to sleep upon but a cold stove, not even a blanket or old quilt could be allowed. » Annexe Brace n°8.

[199] SHIFLETT Crandall, *Indentured Servitude and the pursuit of happiness*, Virginia Tech in www.history.vt.edu/shifflet/homepage.html, consulté le 8/06/2013 : « In the practice of indenture, not uncommonly, owners treated servants like slaves. Even those who did have contracts often found themselves at the mercy of masters who abused them (especially in the case of women), provided the bare minimum in terms of food, clothing and shelter, and took their fifty-acre head right. Historians have noted how such abuse and degradation was bound to shape attitudes of young servants who, as they grew older, helped set later patterns of labor exploitation. »

[200] SPRIGS Elizabeth, *Letter to Mr. John Sprigs in White Cross Street near Cripple Gate, London, September 22, 1756*, in Isabel Calder, ed., Colonial Captivities, Marches, and Journeys (New York: Macmillan Company, 1935), 151–52 : « […] and now I beg if you have any Bowels of Compassion left show it by sending me some Relief, Clothing is the principal thing wanting, which if you should consent to,

condition, sont « presque nus, sans chaussure ni bas à porter […][201] ». Elle déplore comme Brace le manque de confort comme habitat. La peu de nourriture donnée par le maître et elle affirme dormir dans une étable et se lamente de dormir sur le sol « […] et pour le confort après avoir travaillé dur pour le plaisir du maître, que nous reste-il d'autre que de nous enrouler dans une couverture et de nous allonger sur le sol ? Voici la déplorable condition que votre pauvre Betty endure[202] » D'après toutes ces descriptions, la situation d'un engagé ne paraît en rien enviable pour un esclave. Mais William Moraley qui est pourtant engagé volontaire vingt ans avant Elizabeth Sprigs[203], ne reçoit pas le même type de traitement. Il raconte avoir dormi dans un lit, bien qu'il semble partager sa chambre et peut-être son lit avec un autre engagé[204]. Pour les vêtements, même s'il est forcé de laisser ses anciens vêtements contre une tenue plus modeste, de serviteur[205], i l n'affirme pas souffrir du froid ou être gêné par une nudité visible, et il n'écrit pas avoir souffert de la faim. Ainsi il ne semble pas y avoir eu de progrès pour la condition des engagés entre la période de William Moraley et celle d'Elizabeth Sprigs. Le sort des femmes engagées était peut-être plus dur que celui des hommes. Toutefois, tous ces exemples montrent bien les points communs et les différences entre expérience d'esclaves et d'engagés du XVIII^{e} siècle dans l'Amérique coloniale. La faim, le froid causé par le peu d'habillement et les mauvaises conditions d'habitat sont des éléments connus qui sont bien dénoncées par plusieurs des auteurs de ce corpus, soucieux d'informer et de critiquer le système dont ils sont victimes.

---

may easily send them to me by any of the ships bound to Baltimore Town Patapsco River Maryland […]. » Annexe Sprigs.

[201] *Ibid.*, : « […] almost naked no shoes nor stockings to wear […] »

[202] *Ibid.*, : « […] and the comfort after slaving during Masters pleasure, what rest we can get is to rap ourselves up in a Blanket and ly upon the Ground, this is the deplorable Condition your poor Betty endures […]. »

[203] Rappel : William Moraley est serviteur contractuel entre 1729 et 1732 dans le New Jersey, et Elizabeth Sprigs est engagée dans le Maryland où elle écrit sa lettre en 1756.

[204] MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, p. 83 : « One Night as I was in Bed with my Fellow servant [etc.]. »

[205] *Ibid.*, p. 77 : « I was stripp'd of my Rags, and received in lieu of them a torn Shirt, and an old Coat, they tell me, it was only for the present, for I might except better. I went to bed that Night, being the first Time I had seen one since I left London, which was fifteen Weeks. » Annexe Moraley n°6.

Des travaux épuisants et parfois dangereux

Comme depuis son origine, l'esclavage est une source de main d'œuvre à bon marché. Le travail est donc un « aspect central de la vie de l'esclave[206] » mais aussi du serviteur sous contrat. Ceci est tout aussi vrai pour les jeunes esclaves et les enfants. Venture Smith par exemple, arrive dans le Rhode Island à l'âge de huit ans et se trouve, dès le début, forcé à travailler. Il sert d'abord comme domestique dans la maison de son maître, puis, à l'âge de neuf ans, des taches difficiles lui sont confiées, comme il l'explique :

> Je commençais enfin d'avoir des tâches plus difficiles qui me furent imposées. Certaines d'entre elles étaient d'écraser quatre boisseaux [soit plus de cent de kilos] de blé tous les soirs dans un baril pour les poules, sous peine d'être vigoureusement puni. Pendant d'autres saisons de l'année, je devais carder la laine jusqu'à une heure tardive. Je devais exécuter ces tâches alors que je n'avais que neuf ans. Peu de temps après, j'en avais une autre difficile et oppressante, plus grande que n'importe quelle autre que j'avais subi dans ce pays. C'était de servir deux maîtres[207].

Malgré son jeune âge, Venture Smith doit travailler de façon continue et des tâches éprouvantes lui sont demandées sous peine de réprimandes. L'auteur exprime bien le caractère condamnable de cette situation en affirmant qu'il n'a que neuf ans à ce moment-là. Les enfants ne paraissent donc pas épargnés par le dur labeur imposé aux esclaves. C'est ce que confirment les historiens David Garry Gaspar et Darlene Clark Hine, qui mettent tout de même bien en évidence que ce ne sont pas les mêmes tâches qui sont

---

[206] GASPAR David Barry, HINE Darlene Clark, *More than Chattel, Black Women and Slavery in the Americas*, Indianapolis, Indiana University Press, 1996, p. 44 : « « Diverse sources of evidence indicate that work was a central aspect of slave life.»

[207] SMITH Venture, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself*. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition éléctronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896, p. 14 : « I then began to have hard tasks imposed on me. Some of these were to pound four bushels of ears of corn every night in a barrel for the poultry, or be rigorously punished. At other seasons of the year, I had to card wool until a very late hour. These tasks I had to perform when only about nine years old. Some time after, I had another difficulty and oppression which was greater than any I had ever experienced since I came into this country. This was to serve two masters. » Annexe Smith n°3.

demandés aux enfants et aux adultes[208]. Mais dans tous les cas, la quantité de travail imposée, les mauvaises conditions, et le peu de repos peuvent s'avérer dangereux pour la santé des travailleurs[209]. Les écrits de Brace et de Sprigs illustrent bien ceci. Jeffrey Brace raconte son expérience chez un de ses maîtres, un puritain :

> Quand ce fut fini, je me vis ordonner d'aller un quart de mile pieds nus pour avoir des navets, et comme je ne pouvais pas me déplacer rapidement comme si cela gelait mes pieds, l'ardeur de la douleur m'amena à faire tous les efforts pour empêcher le gel de me mordre les orteils. […] ma maîtresse […] m'ordonna d'aller couper du bois. Je n'étais pas habitué à couper, et me coupai le pied qui saigna beaucoup [etc.]210.

Nous pouvons noter les mauvaises conditions physiques dans lesquelles il doit travailler : marcher pieds nus dans la neige, et devoir ensuite aller couper du bois sans avoir appris à le faire, ce qui lui vaut de se couper le pied. La santé physique du jeune esclave est ici mise en danger par le labeur. Jeffrey Brace est ensuite utilisé pour un travail bien plus dangereux, tout comme Gustavus Vassa : ils sont tous les deux achetés par des maîtres marins qui les emploient sur la flotte de guerre britannique[211]. Ils sont exposés au danger de la vie en mer, une nouvelle fois, et au danger des combats, dans lesquels il leur arrive d'être blessés et de risquer d'être tués.

Ces remarques sur le travail des esclaves peuvent aussi être vraies pour certain engagés. Même si Elizabeth Sprigs ne parle pas de travail dangereux, elle raconte que «

---

[208] David B. Gaspar, Darlene C. Clark, *Op. Cit.*, p. 44 : « Child labor had a niche within the wide-ranging tasks required on a large farm. Young slaves picked cotton, carried drinking water to the fields, picked up trash, helped in the kitchen, fed chickens and livestock, minded young children, pulled weeds, and gathered wood chips for fuel. Although it is difficult to establish the intensity, duration, and physical demands of these jobs, it seems clear that the tasks were part of a real work experience that prepared the way for regular adult labor. »

[209] *Ibid.*, p p. 46-47 : « Whatever the distribution of skills and rewards, several sources confirm that slaves often worked hard at physically demanding tasks. Hard work had adverse consequences for slave health. »

[210] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace,* (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 146 : « When this was over, I was ordered to go about a quarter of a mile barefoot to get some turnips, as I could not move fast, it seemed as if it would freeze my feet, The keenness of the pain caused me to make use of every exertion to keep the frost from nipping my toes. […] my mistress […] ordered me to go to chopping wood. I not being used to chopping, cut my foot, it bled much and I bound it up with some husks, then laid down between two logs. » Annexe Brace n°9.

[211] Sur l'île de la Barbade, Boyereau Brinch ou Jeffrey Brace est acheté par le capitaine Isaac Mills commandant d'une frégate canonnière sur laquelle il voyage dans plusieurs pays et participe à des batailles contre la flotte espagnole.

[…] beaucoup de Nègres sont mieux utilisés […][212] » et qu'elle travaille dur « […] presque jour et nuit […].[213] » Les serviteurs sous contrat peuvent donc aussi être soumis à un travail excessif. Toutefois, Moraley et Mittelberger ont tous les deux un savoir faire, qui leur évite ce genre de tracas. Le premier travaille, pendant sa servitude, comme horloger, et le second est employé comme organiste et professeur de musique dans une école. En ce sens, les serviteurs sous contrat ayant un savoir faire utile aux colons étaient dans une situation bien plus confortable que les engagés sans qualification et les esclaves.

Pour chacun des exemples, le travail occupe une place primordiale dans la vie des victimes des deux systèmes, l'esclavage et la servitude sous contrat. A travers les différentes descriptions de leurs expériences, les auteurs montrent que ce labeur peut prendre des formes variées, et que les conditions diffèrent d'un maître à un autre, ou selon le lieu.

Résistance et tentative de fuite. Volonté de s'extraire de cette condition

a dureté de la servitude, provoquée par la violence des maîtres, les mauvaises conditions de vie et l'extrême pénibilité du travail, peuvent parfois pousser les victimes à agir pour échapper à cette condition. Aucun des auteurs de notre corpus n'affirme réellement avoir tenté de résister, mais certains racontent avoir essayé de se protéger voire de fuir. La fuite était l'acte de rébellion le plus commun chez les esclaves et les engagés d'Amérique du Nord. C'est aussi celui qui semble le plus grave et le plus sévèrement puni[214]. C'est ce que révèle William Moraley en écrivant que si la loi est sévère pour les esclaves fugueurs, elle l'est pour les engagés dans une moindre mesure : les esclaves sont

---

[212] SPRIGS Elizabeth, *Letter to Mr. John Sprigs in White Cross Street near Cripple Gate, London, September 22, 1756*, in Isabel Calder, ed., Colonial Captivities, Marches, and Journeys (New York: Macmillan Company, 1935), 151–52 : « […] many Negroes are better used […] » Annexe Sprigs.

[213] *Ibid.* : « toiling almost Day and Night […] »

[214] PASQUET D., *Histoire politique et sociale du people Américain, Tome I des origines à 1825*, Paris, Auguste Picard, 1924 p. 140 : « Mais le crime le plus grave que pût commettre l'engagé était de s'enfuir. Dans ce cas, on le poursuivait, comme on aurait fait pour un esclave ; on mettait son signalement dans les journaux ; on promettait une récompense à toute personne qui l'arrêtait ; les autorités constituées prêtaient main forte, et les différentes colonies s'entendaient pour se rendre les engagés fugitifs, comme les esclaves. Comme malgré tout, les évasions étaient faciles dans un pays si vaste et si faiblement peuplé, certaines colonies établirent un système de passeports, sans lesquels nul ne pouvait circuler. »

sévèrement flagellés [215] et les serviteurs sous contrat voient leurs années de servitude augmentaient[216]. Il écrit aussi que malgré ces menaces de réprimande, « il y a constamment des fuyards [engagés] mais ils s'échappent rarement […][217]. » Ceci confirme de nombreux serviteurs sous contrat qui tentent de s'extraire de leur condition et de regagner plus rapidement leur liberté. Moraley lui-même raconte avoir voulu s'échapper de chez son maître :

> Mon maître m'employait dans son business : je continuai à le satisfaire pour quelques temps mais étant désireux de m'établir à Philadelphie pour le reste de mon servage, je lui déclarai que je ne resterai pas plus longtemps et que je désirais de lui qu'il dispose de moi auprès d'autres maîtres […]. Cette demande le rendit fâché contre moi et j'ai tenté de m'enfuir mais je fus pris et jeté en prison[218].

Remarquons la réaction immédiate de son maître et celle des autorités de la colonie, qui prennent bien son acte de fuite comme un délit contre la loi en le mettant en prison. L'édition du *Voyage et des Aventures de William Moraley* utilisée pour ce mémoire comporte d'ailleurs une annonce publiée dans le journal *American Weekly Mercury* de novembre 1732, rédigée par Isaac Pearson, le maître de Moraley, au sujet d'un de ses serviteurs fugitifs. L'annonce comprend le nom du fuyard, une description physique et une description de ses vêtements[219]. Ce qui témoigne bien des moyens mis en œuvre pour rattraper les engagés ou les esclaves qui tentent d'échapper à leurs maître.

Des trois esclaves de ce corpus, c'est Venture Smith qui va le plus loin dans sa volonté d'échapper à l'esclavage. Il raconte avoir, avec trois engagés qui vivent chez le même maître que lui, tenté de fuir jusque dans la province du Mississipi, alors qu'il a vingt-deux ans, vers 1751 :

---

[215] MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, p. 94. Annexe Moraley n°9.
[216] *Ibid.*, pp. 96-97. Annexe n°10.
[217] *Ibid.*, p. 97 : « they are perpetually running away, but seldom escape […]. »
[218] *Ibid.*, p. 82 : « My Master employed me in his Business: I continued satisfied with him for sometime; but being desirous to settle at Philadelphia, during the rest of my Servitude, I declared to him, I would stay no longer, and desired him to dispose of me to some other Master, and insisted upon it, agreeably to the Tenure of my Indenture. This Demand made him cross to me, and I attempted an Escape, but was taken, and put into Prison […]. » Annexe Moraley n°7.
[219] *Ibid.*, p. 96, Annexe Moraley n°10.

> Mon maître possédait un certain irlandais nommé Heddy, qui vers cette période formait le plan de secrètement quitter son maître. Après qu'il ait eu son plan en méditation pendant longtemps, il me le suggéra. Au début, je fis la sourde oreille et menaçais Heddy de préparer une entreprise aussi téméraire. Mais après qu'il m'ait persuadé et enchanté avec la perspective de gagner ma liberté par une telle méthode, j'acceptais enfin de l'accompagner. Heddy persuada deux de ses compagnons servants de nous accompagner[220].

Venture Smith raconte bien avoir hésité devant les risques représentés par un tel objectif, mais s'être finalement assez vite laisser convaincre de tenter l'aventure, pour gagner une liberté infiniment précieuse, en regard de la pénibilité de sa condition d'esclave. Le plan de Smith échoue finalement, selon lui, à cause d'une trahison de la part de l'Irlandais Heddy. Mais le retour chez son maître n'a pas de conséquence pour lui en raison du témoignage que Smith donne sur la culpabilité d'Heddy dans cette tentative de fuite[221].

Les exemples de Venture Smith et de William Moraley témoignent bien de cette volonté des serviteurs et des esclaves d'échapper, en s'enfuyant, à leur maître et à leurs obligations. Ils illustrent la régularité des tentatives de fuites dans les colonies pendant cette période du milieu du XVIII[e] siècle. Comme dans bien des cas, leur évasion échoue rapidement, les maîtres réussissant à les rattraper.

---

[220] SMITH Venture, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself*. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition éléctronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896, pp. 15-16 : « My master owned a certain Irishman, named Heddy, who about that time formed a plan of secretly leaving his master. After he had long had this plan in meditation, he suggested it to me. At first I cast a deaf-ear to it, and rebuked Heddy for harboring in his mind such a rash undertaking. But after he had persuaded and much enchanted me with much enchanted me with the prospect of gaining my freedom by such a method, I at length agreed to accompany him. Heddy next inveigled two of his fellow-servants to accompany us. The place to which we designed to go was the Mississippi. » Annexe Smith n°4.

[221] *Ibid.*, p. 16.

PARTIE 3

-

LE TÉMOIGNAGE ÉCRIT COMME SOUTIEN AUX VICTIMES MAIS AUSSI COMME AVERTISSEMENT SUR LE RETOUR À LA LIBERTÉ

Si l'usage du témoignage écrit, comme nous l'avons vu, est utilisé comme moyen d'informer sur les systèmes serviles des Noirs et des Blancs, ces témoignages n'ont pas directement permis aux auteurs de se faire affranchir de leurs statut d'esclaves ou de serviteurs. Si plusieurs de nos auteurs, ont réussit à gagner leur libération, ou à provoquer la libération d'autres victimes, c'est avant tout par certains de leurs agissements, volontaires ou non. Les auteurs de ce corpus, des esclaves, aux engagés[222] en passant par les Quakers, racontent tous en effet avoir, grâce à certains soutiens, à certaines opportunités, mais aussi grâce à une volonté de leur part, pu obtenir ce qu'ils voulaient : gagner leur liberté pour les Africains, survivre à leur période de servitude pour les Européens et réussit à convaincre des esclavagistes de renoncer à détenir des Noirs captifs pour les Quakers.

Ainsi, le témoignage écrit peut permettre, de donner espoir, à des lecteurs se trouvant dans la même situation que les auteurs. Par le récit de son expérience, chacun des auteurs montre qu'il peut être possible, de parvenir à ses fins et que les opportunités sont à saisir.

On peut ainsi lire dans la plupart des descriptions, que la religion chrétienne, peut apporter un soutien d'importance et peut-être même un secours, même si, celle-ci peut parfois être utilisée par les partisans de l'esclavage. Nous pouvons le lire, notamment avec les débats virulents qui enflamment la Société des Amis, des débats décrits par Lay et Woolman.

Les témoignages des Africains montrent qu'il n'est pas impossible de se sortir de sa condition d'esclave. Chaque parcours donne au lecteur des différentes initiatives des auteurs pour y parvenir.

Toutefois, dans les récits des anciens engagés et des anciens esclaves, nous pouvons lire une forme d'avertissement à ceux qui sont victimes des mêmes traitements qu'eux : la fin de la servitude dans les colonies ne signifie pas forcément la fin des problèmes pour les individus nouvellement libérés. Ces derniers rencontrent, à ce moment, de nouvelles difficultés, et doivent lutter pour pouvoir s'établir en homme libre dans les sociétés coloniales. Cette situation, très compliqué pour les anciens esclaves noires, l'est aussi, dans une moindre mesure, nous le verrons, pour les anciens engagés. Tous doivent lutter pour faire face à ces difficultés.

---

[222] On ne peut affirmer cela pour Elizabeth Sprigs, puisque la lettre qu'elle a écrite à son père est la seule source d'information sur sa vie.

Ces difficultés, ajoutées au passé de victime, mènent les auteurs vers différentes réactions. Celles-ci peuvent se traduire par de la résistance, par la justice ou par la contestation. Les témoignages écrits utilisés pour ce mémoire en sont un bel exemple-, ou par d'autres formes, comme le militantisme anti esclavagiste, ou le retour au pays d'origine. Le témoignage peut ici prendre la forme d'un conseil, en donnant un bon exemple à suivre.

Nous tenterons donc de développer les idées énoncées : en quoi le témoignage écrit peut-il être vu comme soutien aux victimes des systèmes de servitude et à ceux qui luttent contre ceux-ci ? Et en quoi les récits d'anciennes victimes peuvent-ils être également perçus comme une forme d'avertissement et de conseils à suivre pour les lecteurs ?

CHAPITRE 6 : LA RELIGION CHRÉTIENNE COMME SOUTIEN ET RÉCONFORT AUX VICTIMES DE LA SERVITUDE (NOIRS ET ENGAGÉS) MAIS AUSSI COMME OBJET DE DÉBAT SUR LE SORT DES ESCLAVES

I. Une conversion souvent due à un bienfaiteur blanc : une acculturation comme étape nécessaire vers la liberté ?

La découverte de la religion chrétienne grâce à des « bienfaiteurs » blancs

Chacun des trois auteurs africains de notre corpus perd une grande partie de ses habitudes culturelles après avoir été asservi dans les colonies nord-américaines.

Pour la religion par exemple, Jeffrey Brace et Gustavus Vassa racontent s'être vu imposer, à un moment de leur vie, la confession du maître. Venture Smith, pour sa part, ne fait pas mention d'une telle conversion par l'un de ses maîtres mais paraît bien avoir été converti mais rien ne dit que ceci se soit fait avant ou après son affranchissement. Pour Brace et Vassa, il s'agit de personnes bien intentionnées souhaitant œuvrer pour le bien de l'esclave, comme le raconte premier :

> Comme observé précédemment, durant ma résidence chez la veuve Stiles, elle m'apprit à lire la Bible, et tout ce qui contenait les vérités religieuses, qui étaient nécessaire pour le salut de mon âme. Elle me fit aussi baptiser selon les préceptes religieux de l'Eglise à laquelle elle appartenait.[223]

[223] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace,* (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 190 : « As before observed, during my residence with the Widow Stiles, she taught me to read the Bible, as that contained those religious truths, which were necessary for the salvation of my soul. She also had me baptised according to the religious tenets of the church to which she belonged. »

C'est donc une volonté de l'instruire à sa propre culture qui pousse sa maîtresse à convertir Brace à sa religion, mais aussi une volonté de le sauver en lui donnant la possibilité de connaître et de servir Dieu. Ce deuxième argument est exactement le même qui permet à Gustavus Vassa, de passage à Londres, d'être converti :

> Tandis que je servais ces dames, leurs domestiques me dirent que je ne pourrais pas aller au Paradis à moins d'être baptisé. Ceci me troubla énormément car j'avais une idée vague d'un état futur ; en conséquence, je confiai mon anxiété à l'aînée des Guerin dont j'étais devenu le favori, la poussant de me laisser être baptisé, lorsque, à ma grande joie, elle me dit que je devrais effectivement l'être. Elle avait d'abord demandé à mon maître de me laisser être baptisé, mais il avait refusé. Cependant, elle insista à ce propos ; et celui-ci étant soumis à quelque obligation envers son frère, fit droit à sa requête. Ainsi je fus baptisé à Saint Margaret's church, à Westminster en février 1759 par mon nom actuel.[224]

Ici encore, le jeune esclave est converti au Christianisme grâce à l'intervention d'une personne blanche qui se soucie de lui. Mais à l'inverse de Brace, ceci arrive après une demande de Gustavus Vassa qui apparaît déjà pleinement convaincu par les dogmes chrétiens et par sa croyance dans le salut de l'âme. Si l'on en croit l'historien Ira Berlin, Brace est un privilégié car, selon lui, très peu d'esclave étaient convertis au Christianisme dans les régions de Nouvelle-Angleterre[225] dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle, et que ces esclaves devaient cette conversion à la très bonne situation de leurs maîtres[226].

---

[224] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. I, Londres, publié par l'auteur, 1789, p. 133-134 : « While I was attending these ladies their servants told me I could not go to Heaven unless I was baptized. This made me very uneasy; for I had now some faint idea of a future state: accordingly I communicated my anxiety to the eldest Miss Guerin, with whom I was become a favourite, and pressed her to have me baptized; when to my great joy, she told me I should. She had formerly asked my master to let me be baptized, but he had refused; however she now insisted on it; and he being under some obligation to her, brother complied with her request; so I was baptized in St. Margaret's church, Westminster, in February 1759, by my present name. » Annexe Vassa n°5.

[225] Jeffrey Brace est esclave pendant quelques temps chez Mary Stiles, à Woodbury dans le Connecticut, province de la Nouvelle-Angleterre dans les années qui précèdent la Guerre d'Indépendance américaine (1775-1783).

[226] BERLIN Ira, *Many Thousands Gone, The First Two Centuries of Slavery in North America*, Cambridge, The Belknap of Harvard University Press, 1998, p. 189 : « Even in New England, where a tradition of catechizing slaves developed, few slaves converted. In 1772 a Congregational minister who entertained "a very full and serious Meeting of Negroes…Perhaps 80 or 90" in his Newport, Rode Island residence reported that only "perhaps 26, and not above 30," blacks professed a belief in Christ, although the city had a black population of well over a thousand. Schools for slaves opened by Anglican missionaries and prayer meetings

Toutefois, nous pouvons nous demander si ces conversions favorisent les affranchissements. Dans ces deux cas, les personnes qui font convertir les esclaves ne leur parlent pas de liberté et ne semble pas vouloir la leur donner.

Une acculturation comme étape nécessaire vers la liberté ?

Malgré le caractère exceptionnel de leur conversion, ni Brace, ni Equiano n'ont vu celle-ci entraîner leur liberté immédiate. Tous les deux doivent attendre plusieurs années avant de pouvoir être affranchis par leur maître même s'ils sont devenus des Chrétiens, tout ceci en raison du fait que les colons britanniques d'Amérique du Nord, craignant que le baptême des Noirs soit synonyme d'affranchissement, ont rapidement fait voter des lois pour que cette première possibilité n'entraine pas la deuxième[227]. Ainsi, les Africains devenus Chrétiens ne doivent pas forcément être libérés. Ces conversions forcées peuvent parfois être un moyen de contrôle de la part des maîtres sur leurs esclaves[228]. L'évangélisation des esclaves ne leur permet donc pas de gagner leur liberté. Gustavus Vassa est pourtant baptisé en Angleterre ou l'esclavage est abolit en 1701, mais il ne se voit pas donner sa liberté. Quand l'homme qui le possède s'apprête à le vendre, Vassa raconte avoir voulu se défendre en affirmant à son nouveau maître qu'il ne pouvait être vendu car il avait été baptisé et que les lois du pays empêchaient cela mais il est tout de même vendu[229]. Sa conversion n'a donc pas eu d'effet sur sa condition d'esclave.

---

organized by pious women fared no better. Converts were few in number, and most of those derived from a select group of domestics whose owners were among the wealthiest, best-placed men and women. The privileged positions of these slaves gave them reason to see advantage in conversion, a view shared by few other black people. »

[227] LEMONIER Léon, *La formation des Etats-Unis, 1493-1765*, Paris, Gallimard, 1948, p. 366 : « Au début, on craignait que le baptême ne signifiait l'affranchissement ; mais des lois locales furent votées à ce sujet […] ».

[228] FONER Eric, *Give me Liberty-An American History*, New York, W.W Norton & Compagny, Inc, 2007, p. 401 : « To masters, Christianity offered another means of social control. Many required slaves to attend services conducted by white ministers. »

[229] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. II, Londres, publié par l'auteur, 1789, pp. 176-177 : « When I came there Captain Doran asked me if I knew him; I answered that I did not; 'Then,' said he 'you are now my slave.' I told him my master could not sell me to him, nor to any one else. 'Why,' said he, 'did not your master buy you?' I confessed he did. 'But I have served him,' said I, 'many years, and he has taken all my wages and prize-money, for I only got one sixpence during the war; besides this I have been baptized; and by the laws of the land no man has a right to sell me […]. »

Mais si ces conversions n'influencent pas la décision de leur propriétaire pour les affranchir, Brace et Equiano parlent ensuite de la Chrétienté comme un élément qui leur porte secours. Le premier écrit après avoir retrouvé sa liberté :

> Je commençais à réaliser la beauté, le pouvoir, la majesté et la gloire d'un sage et juste Dieu, qui est capable de me sauver, jusqu'aux fins fonds de la Terre, et qui m'a supporté et protégé à travers les épreuves et les souffrances subies quand j'étais aux mains de mes tyrans, ployant sous les coups de ces maîtres contre nature. J'imaginais que ma vie a été préservée par son tout puissant bouclier pour quelques bonnes fins, j'espérais que j'allai être un instrument pour la rédemption de mes frères africains de leurs chaines [etc.].[230]

S'il n'affirme pas mot pour mot que sa conversion lui a donnée sa libération, il affirme tout de même que Dieu l'a protégé. En ce sens, la religion chrétienne a bien un caractère salvateur puisque Brace affirme que c'est elle qui lui permet de survivre jusqu'à sa rédemption. Nous pouvons retrouver le même sentiment chez Vassa, qui affirme que Dieu lui inflige des épreuves pour mieux le conduire à la liberté. Une pensée qui lui redonne espoir dans un moment où il se sent triste après avoir été à nouveau vendu. Dieu est à nouveau vu comme un protecteur. En ce sens, Brace et Vassa sont bien influencés par le message du Christianisme. Les deux auteurs montrent une totale adhésion à la doctrine transmise par leur maître et témoignent d'une grande piété.

Si la conversion au Christianisme ne permet pas aux esclaves d'être libérés de leur condition, l'apprentissage de cette doctrine leur donne, en revanche, des arguments pour contester et remettre en cause ce système auquel ils sont soumis.

---

[230] Jeffrey Brace, *Op. Cit.*, p. 194 : « I began to behold the beauty, power, majesty, and glory of an all wise and just God, who is able to save me, even in the remotest ends of the earth; who had supported and protected me through all trials and suffering while in the hands of my tyrants, groaning under the lash of unnatural masters, I fancied my life had been preserved by his Almighty shield for some good ends, I hoped I was to be made an instrument for the redemption of my African brethren [etc.]. »

II. La possibilité de remettre en cause l'esclavage grâce au discours religieux

En plus de leur permettre de se maintenir en vie grâce aux messages de soutien qu'ils trouvent dans la doctrine religieuse, l'apprentissage et la lecture de la Bible peut donner aux esclaves convertis, des arguments de contestations de l'esclavage. Sans le vouloir, les maîtres transmettent des arguments à leurs victimes des arguments qui peuvent se retourner contre eux même. Parmi les nombreuses sectes protestantes qui s'épanouissent dans les colonies américaines entre le XVII^{e} et le XVIII^{e} siècle, plusieurs donnent un message égalitaire à leurs fidèles[231]. Jeffrey Brace, qui ne précise jamais à quelle confession chrétienne il est converti, interprète bien la religion et la morale chrétienne dans ce sens là. Pour remettre en cause la légitimité de l'esclavage, il interroge à plusieurs reprises ses lecteurs. Dans la première partie de son récit, par exemple, après avoir cité quelques passages de la Genèse, il pose la question : « [...] où trouvons nous une raison de croire que certains ces habitants [ceux de l'Afrique] sont d'une race d'êtres inférieurs ?[232] » Ce qui montre qu'au moment où il écrit, Brace utilise l'argument religieux selon lequel Dieu à crée les hommes égaux. Un argument combattu par les avocats de l'esclavage et sur lequel nous reviendrons. Pour illustrer cette idée, Brace donne l'exemple d'Adam et Eve : « Nous lisons dans les écritures sacrées que Adam était le premier homme et Eve la première femme, crées par Dieu à son image parfait, et placés dans jardin d'Eden, de qui descend tout être humain. Alors où est la distinction ?[233] »

L'auteur remet ainsi en cause le droit des Chrétiens à capturer et à asservir les Noirs en montrant que l'égalité des hommes est garantie par la Bible.

---

[231] KOLCHIN Peter, *Une institution très particulière : l'esclavage aux Etats-Unis, 1619-1877*, Paris, Belin, 1998, p. 61 : « En nombre croissant, les esclaves étaient attires par le message évangélique du protestantisme, qui insistait plus sur l'expérience de la conversion que sur la théologie, et par là le rendait accessible aux esclaves et aux Blancs pauvres. L'égalité des âmes devant Dieu ainsi que le bon accueil réservé aux humbles par les méthodistes et les baptistes étaient choses nouvelles pour ceux à qui les Blancs parlaient davantage le langage des coups que celui de la parole charitable. »

[232] Jeffrey Brace, *Op. Cit.*, p. 58 : « […] where do we find a reason to believe the inhabitants are an inferior race of beings? » Annexe Brace n°2.

[233] *Ibid.*, p. 56 : «We read in sacred writ that Adam was the first man, and Eve the first woman, created by God, in his own likeness, perfect, and placed in the garden of Eden, from whom descended all human beings, then where is the distinction? » Annexe Brace n°1.

Il va encore plus loin au cours de son récit alors qu'il décrit les mauvais traitements qu'il reçoit alors qu'il est esclave d'un religieux puritain. Il montre toute la contradiction de cet homme qui prêche pour le bien de l'humanité, mais qui garde Brace en esclavage et qui se montre tyrannique à son égard[234] avant de demander l'origine de la domination de ce maître blanc sur lui alors que Dieu est le créateur de tous les êtres humains de la même façon[235]. Tout ceci avant de montrer que dans les églises africaines, à New York et à Philadelphie, les fidèles sont tout aussi pieux et dévoués au Christ que certains ministres blancs. Brace montre ainsi que la couleur ou l'origine importe peu, et que tout être humain peut servir Dieu.

Ainsi Brace prône la liberté des Noirs au nom de l'égalité des hommes qui descendent d'Adam et Eve. Il montre que l'esclavage est contraire à la doctrine chrétienne. L'apprentissage de la culture biblique est pour lui un moyen de remettre en cause l'asservissement des Africains par les colons. Il donne aussi un message universaliste en affirmant que chaque homme sans distinction a été crée par Dieu et ne doit, de ce fait, pas être asservi par d'autres.

L'apprentissage de la Religion chrétienne permet donc aux Africains de contester et de tenter par écrit, de donner des arguments pour convaincre leurs lecteurs de l'injustice de l'esclavage. Mais ceci est-il vrai pour les engagés, qui connaissent déjà la Religion avant de devenir des serviteurs sous contrat ? Celle-ci peut-elle les aider pendant leurs années de servitude ?

---

[234] *Ibid.*, pp. 146-147. Annexe Brace n°9.

[235] *Ibid.*, p. 148 : « Is it the color or is it the power you have gained over me, which the once first angel in heaven, now the arch fiend of hell, attempted to gain over his creator? From what fountain does the Etiopian, Turk, Indian, Chinese, Tartar or Englisman receive all their sensations. Is there more than one supernatural creating power; or is that power partial in the distribution of his spirit? No. The house of subjugation, the difference in education and situation, is all. Even in this country, where the African is degraded and disgraced; his heart broken, his hope destroyed, and almost generally deprived of education. Do you not see some geniuses burst forth and rise above the tyrranny and oppression they are under, and stand as monuments of admiration. »

III. Les engagés : l'espoir d'une vie meilleure après la servitude et du paradis après la mort

A l'inverse des esclaves, il est plus difficile pour les engagés de remettre en cause leur asservissement au nom de la religion chrétienne, car la servitude sous contrat est un phénomène récent et temporaire. A l'inverse des esclaves, asservis, en principe, pour la durée de leur vie, les engagés n'ont que quelques années à tenir avant de retrouver leur liberté, à condition bien sûr qu'ils survivent. Dans leur cas, la religion peut être un moyen de soutien pendant la durée de servitude. Ni Moraley ni Sprigs ne parle de religion ni ne se montrent pieux dans leur écrit. C'est surtout l'Allemand Gottlieb Mittelberger qui montre à quel point la religion Chrétienne donne, à lui, et à d'autres migrants allemands de sa condition, un soutien important. Dès le début de son récit, nous pouvons voir que Mittelberger a été embauché comme organiste et professeur dans une église allemande.

Durant le trajet, l'auteur raconte avoir soutenu plusieurs voyageurs, grâce à ses connaissances et à sa foi :

> Ces pauvres gens aspiraient à être consolés, et je les réconfortais en chantant, en priant, en les encourageant, et en faisant tout ce qui était possible quand les vents et le vagues le permettaient. Je tenais aussi des réunions de prières quotidiennes avec eux sur le pont. De plus, j'ai baptisé des enfants en détresse, car nous n'avions pas de ministre ordonné à bord. J'assurais aussi le service divin tous les dimanches en lisant des serments aux gens, et quand les morts étaient jetés par-dessus bord, je recommandais pour eux et pour nos âmes, la merci de Dieu[236].

Mittelberger montre bien ici, l'importance de la religion, comme soutien et réconfort des passagers en passé de devenir des engages. Il témoigne ainsi d'une grande piété mais

[236] MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754.* Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898, p. 21 : « These poor people often long for consolation, and I often entertained and comforted them with singing, praying and exhorting; and whenever it was possible and the winds and waves permitted it, I kept daily prayer-meetings with them on deck. Besides, I baptized five children in distress, because we had no ordained minister on board. I also held divine service every Sunday by reading sermons to the people; and when the dead were sunk in the water, I commended them and our souls to the mercy of God. »

aussi de besoin de dévotion qu'il souhaite transmettre et faire partager dans ces moments de détresse. Le nom « Dieu » est évoqué à plusieurs reprises, beaucoup de voyageurs semblent l'implorer en se lamentant, l'auteur cite : « Oh Dieu, si seulement j'avais un morceau de bon pain et une bonne et fraiche goutte d'eau.[237] » Les migrants allemands s'en remettent donc à une autorité divine comme seul secours alors qu'ils se sentent abandonnés hommes. A leur arrivée près des côtes nord-américaines, Mittelberger décrit la scène de joie parmi les passagers qui remercient Dieu d'être arrivés sains et saufs. Ce dernier est ainsi vu comme un protecteur.

Une fois engagé comme serviteur sous contrat, Mittelberger regrette l'absence de piété chez certains Allemands eux aussi engagés. Selon l'historien Sydney E. Ahlstrom, les affaires religieuses des migrants allemands de l'Amérique coloniale étaient peu organisées, en raison de la multitude de sectes et par le fait que les ministres présents pour mettre en place la vie ecclésiastiques étaient rares[238]. Mittelberger constate que des centaines d'adultes parmi eux, ne souhaitent même pas être baptisés ou qu'ils ne croient pas en Dieu. Mais ce qu'il déplore le plus, c'est que la servitude sous contrat soit parfois un obstacle à l'entrée dans la religion pour les jeunes enfants engagés :

> […] quand des jeunes personnes, pas encore ancrées dans la religion, viennent à servir pour plusieurs années, des libres-penseurs et des infidèles, et ne sont envoyés dans aucune église ni école par de telles personnes, surtout quand ils vivent loin de toute église ou école. Ainsi il arrive que ces âmes innocentes vivent sans véritable reconnaissance divine et grandissent comme les païens et les Indiens.[239]

L'auteur déplore ici, l'impacte de la servitude des engagés sur certains jeunes enfants, quand ceux-ci sont achetés par des colons peu soucieux de leur éducation

---

[237] *Ibid.*, p. 22 : « Oh God, if I only had a piece of good bread, or a good fresh drop of water. »
[238] AHLSTROM Sydney E., *A Religious History of the American People*, New Heven, Yale University Press, 1972, pp. 246-247 : « The bulk of the immigration came from the provinces of the Rhineland ; indeed, so many Palatines came to America that the word almost a synonym for "German". Many came as "redemptioners," indentured as servants for a stipulated length of time in repayment for their passage. Because very few of them moved as organized religious groups, they lacked a ministry. Like many others who came to America out of state churches in Europe, moreover, they were habituated to having ecclesiastical matters ordered by the authorities, and were ill prepared to take them into their own hands. »
[239] Gottlieb Mittelberger, *Op. Cit.*, p. 32 : « Consequently, when young persons, not yet grounded in religion, come to serve for many years with free-thinkers and infidels and are not sent to any church or school by such people, especially when they live far from any school or church. Thus it happens that such innocent souls come to no true divine recognition, and grow up like heathens and Indians. »

religieuse. Ils sont de ce fait priver du soutien de Dieu, alors que celui-ci s'avère être d'une grande aide pour Mittelberger et pour beaucoup d'autres migrants de sa condition.

Ainsi, même si la doctrine chrétienne ne semble pas donner d'arguments contre le système des engagés à Gottlieb Mittelberger, ni aux autres migrants dans la même situation, celle-ci paraît pouvoir être d'un grand soutien. La piété et les croyances peuvent leur donner de l'espoir, en leur faisant espérer un avenir meilleur ou, une place au Paradis après la mort.

CHAPITRE 7 : LES DÉBATS AU SEIN DE LA SOCIÉTÉ QUAKER : DES PROGRÈS AU SERVICE DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE DES NOIRS ?

I. Le parallèle Quakers-esclaves-serviteurs sous contrats : trois types de victimes

Nous avons déjà pu observer que Moraley et Sprigs faisaient une comparaison entre leur condition de servant et celle des esclaves et que cette dernière affirmait même que certains esclaves étaient mieux traités qu'elle, mais c'est surtout dans le pamphlet de Benjamin Lay que cette comparaison est vraiment exprimée. Une comparaison du sort des victimes qui est aussi faite avec celui des Quakers. En effet, afin de convaincre son public quaker esclavagiste, Benjamin Lay leur rappelle la façon dont beaucoup d'entre eux sont venus en Amérique du Nord depuis l'Europe :

> Et maintenant mes chers Amis et autres, vous qui êtes venus comme servants et esclaves dans ce pays, bien que ce fut pour une courte période et par votre volonté aussi, il est intolérable que vous plaidiez pour maintenir les Nègres. Je dis que vous qui êtes venus ici en étant pauvres, viles, misérables infortunés, destitués et tristes, et que vous étiez ici maintenus pour un dur labeur, ce qui était bon pour vous [etc.].[240]

Ce que Lay veut rappeler à ces camarades Quakers, c'est que comme la plupart des Européens arrivés dans les colonies anglaises dans la période coloniale, un grand nombre des membres de la Société des Amis sont venus par le moyen de l'engagement. Ce qui signifie qu'ils ont connu la servitude, et donc un état proche de ce que connaissent encore les esclaves au moment où Lay écrit son pamphlet. Il fait donc ici un parallèle entre les engagés et les esclaves. A l'inverse de Sprigs, il montre que l'esclavage est bien plus

[240] LAY Benjamin, All Slave-keepers that keep the Innocent in Bondage, Apostates, Arizona State University, Antislavery literature project, (1ère ed. 1737), pp. 81-82 : « And now my dear Friends and others, you that came in Servants to this Country, and Slaves, although for a short time by your own Consent too, for you to plead for Negroe-Keeping, is almost intolerable.I say, you that came here poor, vile, miserable wretches, destitute and forlorn, and here you were kept to hard Labor, which was good for you, and brought you to a sense of your filthy, abominable, undone, and woeful cursed condition which you [etc.]. » Annexe Lay n°9.

terrible que la servitude sous contrat. Il affirme aussi que la nouvelle génération de colons qui asservi les Africains semble oublier que leurs parents se plaignaient de leurs conditions, et font subir les mêmes souffrances aux esclaves :

> […] toutes ces choses sont-elles oubliées par nous autres, et un millier de fois plus, le progéniture de cette âge font les mêmes choses eux-mêmes, des choses dont leurs géniteurs se plaignaient tant et à juste tire, mais cette progéniture a fait et fait mille fois pire et plus cruellement, car nos chers et adorés Amis étaient bannis d'Angleterre mais pour quelques années […] ; mais les pauvres esclaves et leur progénitures ont été enlevés, bannis, torturés et tourmentés toujours plus, pour le plus grand frein ineffable du Saint Évangile, de la paix et du salut, pour laquelle nos chers génitures ont tant souffert à cause de leurs persécuteurs.[241]

L'auteur tente ici de convaincre ses lecteurs en leur montrant que s'ils ont souffert de leurs années de servitude, le sort des Africains asservis à vie est bien pire. Le vieux Quaker tient à marquer les grandes différences entre ce qu'ont connu ses camarades et ce que vivent les esclaves des colonies. Il précise d'abord que les Quakers, comme beaucoup d'autres Européens, s'ils ont pu souffrir de leur engagement, sont venus par leur propre volonté, qu'ils ont donc accepté d'être asservis, et que cette situation pour eux, n'a duré que quelques années. Ceci lui permet aussi de rappeler aux Quakers, leurs préceptes de paix, mais aussi la souffrance que beaucoup d'entre eux ont connue en Angleterre mais aussi dans les colonies.[242] Benjamin Lay fait donc un lien entre trois types de victimes : les esclaves, les engagés et les Quakers. En effet, les Quakers ont rapidement, après leur création par George Fox en 1652 étaient sujets de persécution, en Angleterre mais aussi

---

[241] *Ibid.*, p. 62 : « […] are all these Things forgotten by us, and a thousand times more; are the Progeny in this Age, doing the same Things themselves, which their Progenitors so greatly complained of, and justly too; but this Progeny have been and are acting a Thousand times worse, and more cruelly; for our dear and worthy Friends and Progenitors were Banished from *England* but for a few Years, and where they might and did Preach and help forward the Gospel of Christ; but the poor Slaves and their Progeny, have been Stolen, Banished, Tortured and Tormented, for ever more; to the great unutterable hindrance of the Blessed Gospel of Peace and Salvation, for which our dear Progenitors, suffered so deeply by their Persecutors. » Annexe Lay n°8.

[242] *Ibid.*, p. 56-57 : « But my dear and tender Friends, how does this cruelty and partiality agree with our Principles as a People, which have been preaching up Perfections in holiness of Life, for near a Hundred Years, and the universal Love of God to all People, of all colors and Countries, without respect of persons: Have we forgot this blessed Testimony for which our dear Friends suffered in *Old* and *New England?* » Annexe Lay n°6.

dans les colonies, en raison de leur doctrine religieuse qui s'avère dérangeante pour plusieurs autres groupes religieux comme les Puritains de Nouvelle-Angleterre[243]. Les persécutions sont de diverses sortes, comme Lay l'affirme ; certains Quakers sont bannis d'Angleterre. Une fois en Amérique du Nord, certains sont emprisonnés et même exécutés par les autorités coloniales[244]. C'est donc aussi à propos de ces persécutions que Lay écrit[245], les Quakers ont été des victimes, à la fois par les persécutions, et par l'engagement, et de ce fait, ils ne doivent pas faire subir ces mêmes souffrances sur les Africains en les gardant comme esclaves. Il dresse donc bien un parallèle entre les souffrances des esclaves et celles des Quakers, ce qui l'amène à parler de la servitude sous contrat, tout ceci dans le but de convaincre les gens de sa communauté religieuse de l'urgence d'abolir le commerce des esclaves et l'esclavage. Il exprime ainsi l'ambigüité de ceux qui se plaignent que leurs ancêtres aient souffert en étant asservis et qui, pourtant, possèdent à leur tour, des serviteurs ou des esclaves. Lay et Woolman montrent d'ailleurs que les positions de la Société des Amis sur le sujet de la servitude ne sont, à l'époque, ne sont pas claires du tout.

---

[243] AHLSTROM Sydney E., *A Religious History of the American People*, New Haven, Yale University Press, 1972, p. 178 : « It must be said too, that Quaker teaching was feared because it undermined the establishment by minimizing the liturgical and teaching function of an ordained ministry, abandoning the idea of objectives sacraments, and inspiring conduct which was attributed to the promptings of an inner voice. Most ominous of all to the authorities was the phenomenal missionary zeal which flowed from the Quaker conviction of the universality of the Holy Spirit's work. »

[244] BARBOUR Hugh, FROST William J., *The Quakers*, Greenwood Press, Westport, 1988, p. 59 : « The missionary efforts of the earliest Friends, including founder George Fox, took them to North America where, as in England, they were persecuted. Massachusetts Bay Colony executed four. Quaker colonization of America, however, offered the prospect of a refuge and more. »

[245] Benjamin Lay, *Op. Cit.*, p. 58 : « How did *William Penn* and *William Mead*, at their Tryal, in the *Old-Baily*, *London*, like such arbitrary Proceedings, as well as many, yea very many more of our Dear and Worthy Friends and Elders, in the beginning, before and by wicked unjust Judges, in *Old-England* and *New-England* too, in particular, as the Book of Sufferings largely sets forth, writ by *George Bishop*. But these things are forgotten by many, that are doing the same thing themselves, according to their power and ability: Let any Friend read *G. Whitehead's* Account of Friends Sufferings, which is written in his Works. How many profuse, profligate Creatures, have come in Servants to this Country, which have been stated not only as Members, but Ministers in full Unity, in less time then I have been here; it is not intolerable then, that three or four Men that has the Mark of the Beast, and the Number of his Name [etc.]. » Annexe Lay n°7.

II. Les positions ambiguës sur l'usage des esclaves

Si les Quakers sont connus aujourd'hui pour avoir été le premier groupe de pression à condamner esclavage, cela ne semble pas encore être le cas à l'époque de Lay et de Woolman, malgré message de paix et d'harmonie qu'ils portent et dont William Penn s'est fait le messager en créant province colonial de Pennsylvanie : l'esclavage est tout de même autorisé dans la province et de nombreux Quakers possèdent des esclaves. Il est intéressant de noter, qu'on trouve de nombreux membres de la Société des Amis esclavagistes dans nos sources. William Moraley nous l'avons vu, est acheté en Pennsylvanie par un Quaker et emmené dans le New Jersey, une autre province avec une population quaker importante. Ce propriétaire, un certain Isaac Pearson, nous dit Moraley, en plus de posséder des serviteurs sous contrat, possède un esclave[246]. Et même si ce Quaker finit par se montrer conciliant avec l'auteur et consent à le libérer plus tôt que prévu après que celui-ci ait tenté de prendre la fuite et ait été rattrapé :

> […] je fus vite relâché avec une promesse de satisfaire ma demande. Une quinzaine de jours plus tard, nous allâmes voir le Maire de Philadelphie, son nom était Griffith, un homme d'une justice exacte, bien qu'Irlandais, qui nous réconcilia. Je suis alors retourné à Burlington et continuais à le servir [Isaac Pearson] pendant trois ans, il me faisait grâce des deux ans. J'étais parfaitement heureux du comportement que mon maître, qui était généreux, avait avec moi.[247]

Dans le cas de Moraley, Pearson finit par devenir généreux en le traitant bien et en la laissant partir avant d'avoir passé les cinq années à son service, comme le contrat de l'auteur l'indiquait. Mais Isaac Pearson ne paraît pas arrêter de posséder des engagés après départ de Moraley comme en témoigne l'appendis F de l'édition utilisée[248]. Celle-ci fait état, en plus de plusieurs annonces envoyées par le Quaker dans le journal pour informer de la fuite de trois de ces serviteurs entre 1727 et 1737. Ce qui montre que Pearson

---

[246] *Ibid.*, p. 82-83 : « Our Family consisted of a Wife and two Daughters, with a Nephew, a Negro Slave, a bought Servant, and myself, with the aforesaid Gentlewoman. » Annexe Moraley n°7.
[247] *Ibid.*, pp. 82-83 : « […] but was soon released, with a promise to satisfy my Demand. About a Fortnight after, we went to the Mayor of Philadelphia, his Name was Griffith, a Man of exact Justice, tho' an Irishman, who reconciled us; so I returned back to Burlington, and continued with him three Years, he forgiving me the other Two: I was ever perfectly pleased with my Master's Behaviour to me, which was generous.»
[248] *Ibid.*pp. 178-179.Annexe Moraley n°12.

continue à avoir des engagés à son service bien après le départ de Moraley en 1732, et qu'il les traite assez durement pour que ceux-ci tentent de prendre la fuite.

On est alors en 1737 et l'action de Woolman n'en est qu'à son commencement. En revanche, le pamphlet de Lay vient tout juste d'être publié, et si l'on croit la note d'introduction de l'éditeur, il était assez connu dans la Société des Amis. Malgré cela, la note dit que de nombreux Quakers le considèrent comme extérieur à cette communauté. Nous pouvons penser que le maître de Moraley ne se préoccupait pas du combat de Lay et qu'il avait plus d'intérêt à garder esclaves et serviteurs blancs à son service, ou tout simplement qu'il n'en avait jamais entendu parler.

Gustavus Vassa ou Equiano raconte avoir eu pour dernier maître un Quaker de Philadelphie, un certain Robert King[249], marchand et propriétaire d'esclaves. C'est d'ailleurs par cet homme qu'Equiano obtient sa liberté. Mais si King est décrit par l'auteur comme un maître généreux qui traite bien l'auteur, ce dernier affirme que ce dernier achète et vend des esclaves. De plus, il apparaît moins humain quand il apprend qu'Equiano est tenté de prendre la fuite :

> […] un dimanche, mon maître me fit appeler dans sa résidence. Lorsque j'y arrivai, je le trouvai en compagnie du capitaine ; et, en entrant, je fus frappe d'étonnement de l'entendre me dire qu'il avait entendu que je pensais m'enfuir quand j'arriverais à Philadelphie : « Et par conséquent », dit-il « je dois te répéter ceci : tu m'as coûté beaucoup d'argent, pas moins de quarante livres sterling ; et il ne convient pas de perdre autant. Tu es une personne de valeur », continua-t-il ; « et je peux à tout moment obtenir cent guinées pour toi, de la part de plusieurs personnes dans cette île » Pus il me parla du beau-frère du capitaine Doran, un maître sévère, qui voulait toujours m'acheter pour faire de moi son contremaître.[250]

[249] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. II, Londres, publié par l'auteur, 1789, pp. 191-193.

[250] *Ibid*., pp. 255-256 : « When I came there I found him and the captain together; and, on my going in, I was struck with astonishment at his telling me he heard that I meant to run away from him when I got to Philadelphia: 'And therefore,' said he, 'I must sell you again: you cost me a great deal of money, no less than forty pounds sterling; and it will not do to lose so much. You are a valuable fellow,' continued he; 'and I can get any day for you one hundred guineas, from many gentlemen in this island.' And then he told me of Captain Doran's brother-in-law, a severe master, who ever wanted to buy me to make me his overseer. »

Robert King, bien que non violent, menace ainsi Gustavus Vassa de le vendre à des maîtres qui eux, pourraient être violents, et lui rappelle à quel prix il l'a acheté.

Vassa raconte que sa liberté ne lui est pas rendue par son maître, mais qu'il doit travailler dur afin de l'acheter contre une somme d'argent importante[251]. Et en effet, Vassa raconte avoir dû travailler dur, en faisant du commerce à son compte, tout en travaillant pour Robert King, entre 1763 et 1766, année de son affranchissement. De plus, Vassa est, à ce moment, un privilégié : les autres esclaves ne bénéficient pas du même traitement de faveur, et restent au service du Quaker. Ce qui prouve que Robert King est toujours esclavagiste après le départ d'Equiano. Le manifeste écrit par Benjamin Lay en 1737 et le militantisme de Woolman ne semblent donc pas avoir d'effet sur lui. Bien que plus généreux et conciliant que d'autres esclavagistes, et bien qu'il soit non violent, Robert King ne colle pas totalement à l'image des Quakers que donnent Lay et Woolman. Un Quaker bon et pieux, qui prêche pour le bien et la fraternité entre tous les hommes. Le marchand paraît en effet, privilégier son propre intérêt, et ceux de son business, plutôt que ceux de la liberté et du bien des Africains qu'il achète, exploite et vend.

C'est donc pour des gens comme Isaac Pearson et Robert King, membres de la Société des Amis que Lay et Woolman écrivent principalement. Des gens qui, bien que non violents en apparence, achètent des esclaves noirs ou blancs et continuent de les exploiter à leur service. John Woolman fréquente lui-même plusieurs personnes de ce genre, eux aussi membres à part entière de la communauté quaker, mais qui détiennent des malheureux à leur service. Lorsqu'il est jeune en 1742, il travaille d'ailleurs chez l'un d'entre eux. Il raconte que son patron, bien que Quaker, achète et vend plusieurs engagés serviteurs irlandais et qu'il possède une femme esclave qu'il désire vendre[252]. C'est ce qui fait réaliser au jeune Woolman l'injustice de l'esclavage. Tout comme Lay, il rencontre ensuite de nombreux Amis esclavagistes pour les convaincre durant la plus grande partie de sa vie. Ce qui montre, que parmi les Quakers malgré leur message d'harmonie et de paix, beaucoup d'entre eux sont partisans de la vente, de l'achet et de l'usage d'être humains comme esclaves. Ainsi tous les membres de la Société des Amis ne sont pas, au

[251] *Ibid.* p. 260. Annexe Vassa n°7.
[252] WOOLMAN John, *Journal of John Woolman* The Harvard Classics. 1909–14, p. 5, Annexe n°2.

milieu du XVIII[e] siècle, partisans de l'abolition de l'esclavage. Ceci donne d'ailleurs des discussions virulentes au sein de cette communauté pendant cette période.

III. Des débats houleux et des recherches de justifications bibliques sur les origines de la servitude des Noirs

Des justifications pro-esclavagistes basée sur une certaine lecture de la Bible

Plusieurs d'entre eux donnent des arguments bibliques pour justifier le fait de posséder des Africains en captivité et de contribuer à faire vivre l'esclavage. En fait, la Bible ne dit à aucun moment que l'esclavage est interdit. Ainsi, chacun tente de l'interpréter pour justifier ou non l'esclavage. Benjamin Lay par exemple dit avoir affaire à certains Amis qui affirment qu'il est juste de posséder des esclaves car Abraham lui-même possédait des esclaves. «4[ème] objection : Abraham avait des serviteurs acheté avec son argent et nés dans sa maison[253]. » En ce sens, ils utilisent l'exemple d'un homme illustre de la Bible, et qu'il serait, de ce fait, bon d'imiter. Abraham est cité comme un homme juste et pieux, à qui l'ange Gabriel a parlé, il doit donc être pris en exemple.

Une autre justification des Amis partisans de l'esclavage à qui Lay s'oppose revient à dire que grâce à la traite négrière, les Africains sont emmenés loin de leurs terres païennes pour rejoindre des lieux où les évangiles sont prêchés. L'esclavage serait donc avantageux pour les Africains puisqu'il les rapprocherait de la vérité et donc de Dieu.

Lay dit aussi s'être vu énoncer l'idée selon laquelle l'Afrique est en proie à des guerres constantes, et que les esclaves emmenés en Amérique du Nord sont des prisonniers de guerre, idée utilisée pour montrer la justice de ces asservissements. Une idée assez repandue, pas seulement dans les milieux Quakers.

Ces arguments peuvent aussi servir aux esclavagistes à discréditer Lay comme quelqu'un qui agit contre le Livre et contre les intérêts du Christianisme.

---

[253] LAY Benjamin, All Slave-keepers that keep the Innocent in Bondage, Apostates, Arizona State University, Antislavery literature project, (1ère ed. 1737), p. 206 : « Obj. 4. Abraham had Servants bought with his Money, and born in his House. »

Mais l'argument pro esclavage qui revient le plus, et qui est même cité par Jeffrey Brace dans son récit, est tiré d'un épisode précis de la Genèse et qui est lié à la couleur de peau des Africains.[254] Les avocats de l'esclavage –pas seulement les Quakers– font en effet référence à la « malédiction de Cham » ou de Cannan, le fils de Cham. Noé, le père de ce dernier aurait en effet provoqué une malédiction sur les descendants de son fils après que celui-ci l'ait humilié en lui ôtant ses vêtements pendant qu'il dormait. La malédiction condamne la lignée de Cham à servir d'esclave à celle des deux autres fils de Noé. Beaucoup de partisans de l'esclavage interprètent, à l'époque moderne, la marque de cette malédiction comme étant la couleur noire des Africains, et de ce fait, les pensent condamnés à un esclavage perpétuel. Benjamin Lay parle bien de cette thèse et montre qu'elle est, encore au XVIII^{e} siècle, utilisée par des esclavagistes, dont des membres de la Société des Amis. Il les cite même : « Obj. I. Ces Noirs sont la postérité de Cham et sont de ce fait sous la malédiction de l'esclavage. Gen. 9. 25, 26, 27[255]. » Cette idée justifie bien l'asservissement des Noirs au nom de la volonté de Noé, un des premiers hommes à exercer la volonté de Dieu dans les premières années du monde.

Woolman, quant à lui, raconte également devoir faire face à un autre argument tiré de la Bible par un Quaker auprès de qui il voyage en Virginie en 1757 :

> […] un Ami de notre compagnie commença à parler en faveur du commerce des esclaves, et dit que les Nègres étaient considérés comme les descendants de Caïn, leur noirceur étant la marque que Dieu a provoqué sur lui après qu'il ait tué Abel, son frère, et que c'était le dessein de la Providence qu'ils soient esclaves comme condition propre à la race d'un homme si mauvais que Caïn était[256].

---

[254] GAUVIN Gilles, *Abécédaire de l'esclavage des Noirs*, Pairs, Editions Dapper, 2007, p. 55 : « Penseurs musulmans et Chrétiens justifient l'esclavage des Noirs en se référant en particulier à l'histoire de la malédiction de Cham, racontée dans la Genèse, premier livre de la Bible. Cham, qui s'était moqué de Noé, son père endormi nu et ivre, fut maudit par ce dernier au réveil. Noé condamna la descendance de Cham à servir d'esclave à celle de ses deux frères. Les Noirs d'Afrique furent considérés comme étant les descendants maudits de Cham, donc condamnés à l'esclavage par la Bible elle-même. »

[255] *Ibid.*, p. 207 : « These Blackmores are of the Posterity of Cham, and therefore are under the Curse of Slavery. Gen. 9. 25, 26, 27. »

[256] WOOLMAN John, *Journal of John Woolman* The Harvard Classics. 1909–14, pp. 21-22 : « […] a Friend in company began to talk in support of the slave-trade, and said the negroes were understood to be the offspring of Cain, their blackness being the mark which God set upon him after he murdered Abel his brother; that it was the design of Providence they should be slaves, as a condition proper to the race of so wicked a man as Cain was. Then another spake in support of what had been said. » Annexe Woolman n°6.

Selon cette version, les Noirs ne sont plus les descendants de Cham et de Canaan mais ceux de Caïn, le premier fils d'Adam et Ève, qui a été maudit, non pas par Noé, mais par Dieu en personne, après le meurtre de son frère, Abel. Selon cette version, ce sont les descendants de Caïn qui portent la marque de cette malédiction : la couleur de leur peau ici aussi, les condamne à l'esclavage. Cet argument est encore plus fort que le précédent puisqu'il s'agit ici de la volonté de Dieu. Woolman, s'il s'oppose à l'esclavage, s'oppose, selon cette thèse, à Dieu.

Tout ceci montre que les partisans de l'esclavage, Quakers et pieux, cherchent un sens religieux pour justifier cette pratique que d'autres comme Lay et Woolman condamnent et qualifient d'inhumaine et contraire à la morale chrétienne. Les esclavagistes ont des arguments de poids et issus de la Bible pour défendre les institutions serviles qui leur rapportent tant de profits.

Des contres justifications bibliques

Alors que les esclavagistes justifient le commerce et l'exploitation des Noirs par des justifications tirées de la Bible, comment, dès lors, Benjamin Lay et John Woolman, peuvent-ils à la fois défendre l'abolition sans passer pour des ennemis du Livre ? Les deux militants de l'abolition répliquent en fait, en cherchant à contrer ces arguments, qui sont, selon eux, fondés sur de mauvaises interprétations du texte. Chaque argument en faveur de l'esclavage, précédemment cité, utilisé par ses opposants, est contré par Lay et Woolman.

Pour réfuter l'idée selon laquelle l'esclavage n'est pas contraire à la morale religieuse et à la Bible en raison du fait qu'Abraham lui-même possédait des serviteurs captifs dans sa maison, Benjamin Lay écrit :

> […] je ne peux trouver dans les Ecritures qu'Abraham ait eu des esclaves, il a pu avoir des serviteurs nés dans sa maison et acheté avec son argent pour un temps, mais je ne crois pas que ce juste et parfait homme aurait maintenu ses congénères en esclavage, eux et leur progéniture pour toujours. J'ai

> une meilleure opinion de ce cœur tendre, bon et vertueux qui apaisa le Père des croyants [etc.].[257]

La justification utilisant l'exemple d'Abraham et autorisant l'esclavage n'est, pour Benjamin Lay, pas fondée, celui-ci donne une autre interprétation. Abraham était un bien trop bon homme pour avoir eu des esclaves, il a pu avoir des serviteurs, qu'il n'aurait jamais gardés à vie.

Benjamin Lay contre ensuite l'idée d'un esclavage évangélisateur en affirmant que le mal n'apporte pas le bien, et donc que la transmission du Christianisme ne peut justifier l'emprisonnement, le déplacement et l'asservissement des peuples d'Afrique[258].

Lay réfute la thèse selon laquelle il est juste pour les marchands esclavagistes d'acheter des Africains pour les asservir en raison du fait que ces derniers étaient prisonniers de guerre sur leur continent d'origine. Pour cela, il affirme que toutes les guerres sont, d'un certain point de vue, injuste[259]. » et qu' « une guerre injuste ne peut faire des prisonniers de droit[260]. »Il utilise ici un argument pacifiste basé sur la morale.

Pour la thèse tirée de la Genèse selon laquelle les Noirs seraient les descendants de Cham et seraient, de ce fait, condamnés à servir les blancs en esclavage, Benjamin Lay donne aussi une interprétation différente en faveur de l'abolition. Il affirme d'abord qu'aucun homme vivant n'est en droit d'exécuter la colère divine, ce qui signifie que même si les Noirs étaient les descendants de Cham, il ne reviendrait pas aux Blancs de les punir de la faute commise par leur lointain ancêtre. John Woolman va bien dans ce sens lorsqu'il écrit que selon les prophètes « […] le fils ne doit pas souffrir de l'iniquité de son père, mais que tout le monde doit répondre de ses propres pêchés[261]. »

---

[257] Benjamin Lay, *Op. Cit.*, p. 90 : « […] I cannot find in all the Scriptures that *Abraham* ever had any Slaves; Servants he might have born in his House, and bought with Money for a time; but I do not believe that righteous, perfect good Man would keep his fellow Creatures in Bondage, them and their Off-spring, for evermore. I have a better Opinion of that tender hearted, good virtuous Man, that was stilled the Father of the faithful [etc.]. »

[258] *Ibid.*, p. 205 : « *Ans.* Evil must not be done, that good may come of it. The extraordinary and comprehensive Benefit accruing to the Church of God, and to *Joseph* personally, did not rectify his Brethrens Sale of him. » Annexe Lay n°11.

[259] *Ibid.*, p. 205 : « Every War is upon one side Unjust. »

[260] *Ibid.* : « An Unlawful War can't make lawful Captives. »

[261] John Woolman, *Op. Cit.*, p. 21 : « that the son shall not suffer for the iniquity of the father, but every one be answerable for his own sins. » Annexe Woolman n°6.

Lay affirme aussi qu'il est impossible de savoir si la malédiction est toujours valable à son époque[262]. De ce fait, personne ne serait autorisé à asservir d'autres hommes. Toujours contre cette idée de malédiction de Cham, Benjamin Lay donne une autre justification, celle-ci sur l'interprétation même du texte :

> Mais il est possible que par une lecture hâtive, le Texte a pu être mal compris. Car Canaan est la personne maudite à trois reprises, sans la mention de Cham. Des bons commentateurs supposent que la malédiction pesait sur lui, et que cette prophétie fut accomplie avec l'extirpation des Canaanites. *Vide Pareum.* Si les Noirs ne sont pas les descendants de Canaan, mais de Cush. Psal. 68. 31. *Les Princes sortiront d'Égypte* [Mizraim] *Ethiopia* [Cush] étendra bientôt ses mains vers Dieu. En vertu de laquelle tout l'Afrique doit être comprise et prier pour leur conversion promise. *Jer.* 13. 23. *Un Ethiopien peut-il changer de peau?* Cela montre que les Noirs sont la postérité de Cush, et qu'ils ont avec les temps été distingués par leur couleur[263].

Lay donne ici une relecture de cet extrait de la Bible et cherche à montrer que ceux qui lisent que les Noirs sont condamnés à l'esclavage car ils portent la malédiction de Cham, sont dans l'erreur. Selon la vision de Lay, les Africains ne sont pas les descendants de Canaan, mais ceux de Cush, un autre personnage de la Genèse, lui aussi fils de Cham mais non touché par la malédiction lancé par Noé. Selon cette version, les Noirs ne sont pas condamnés à être esclave, puisque leur couleur n'est la marque d'aucune punition. Lay donne ici un argument de poids dans son combat contre l'esclavage. Il affirme que de nombreuses personnes, pas seulement les Quakers, font une mauvaise interprétation de la

---

[262] Benjamin Lay, *Op. Cit.*, pp. 203-204 : « *Ans.* Of all Offices, one would not beg this; *viz.* Uncall'd for, to be an Executioner of the Vindictive Wrath of God; the extent and duration of which is to us uncertain. If this ever was a Commission; How do we know but that it is long since out of Date? Many have found it to their Cost, that a Prophetical Denunciation of Judgment against a Person or People, would not warrant them to inflict that evil. If it would, *Hazael* might justify himself in all he did against his Master, and the *Israelites,* from 2 *Kings* 8. 10, 12. » Annexe Lay n°10.

[263] *Ibid.*, p. 205 : « But it is possible that by cursory reading, this Text may have been mistaken. For *Canaan* is the Person Cursed three times over, without the mentioning of *Cham.* Good Expositors suppose the Curse entailed on him, and that this Prophesie was accomplished in the Extirpation of the Canaanites. *Vide Pareum.* Whereas the Blackmores are not descended of *Canaan,* but of *Cusb*. Psal. 68. 31. *Princes shall come out of Egypt* [Mizraim] *Ethiopia* [Cush] *shall soon stretch out her Hands unto God*. Under which Names, all *Africa* may be comprehended; and their Promised Conversion ought to be prayed for. *Jer.* 13. 23. *Can the Ethiopian change his Skin?* This shews that Black Men are the Posterity of *Cush:* Who time out of mind have been distinguished by their Colour. »

Genèse, et qu'ils tirent profit d'une erreur de lecture. Un contre-argument qui participe probablement à la mauvaise réputation de Lay au sein de la Société des Amis.

John Woolman, à son tour, se doit de réfuter les arguments tirés de la Bible de ceux à qui il s'oppose. Pour répondre à l'idée selon laquelle les Africains doivent être esclaves selon la volonté de Dieu qui a voulu punir Caïn, leur ancêtre, le Quaker donne, comme Benjamin Lay, une autre lecture de l'épisode. Alors que les avocats de l'esclavage affirment que Dieu a condamné les descendants de Caïn à porter la marque d'une malédiction, la couleur de leur peau, qui les oblige à servir d'esclaves, Woolman répond que seule la famille de Noé a survécu au Déluge décrit dans l'épisode de l'Arche de Noé, et donc que la famille de Caïn a été entièrement détruite à ce moment[264]. Ainsi ce dernier n'aurait aucun descendant, et l'hypothèse selon laquelle il serait l'ancêtre des Noirs ne tient pas. Il n'est donc pas juste d'en faire des esclaves.

Grâce à leur foi, à leur conviction et surtout à leur connaissance de la Bible, Benjamin et John Woolman réussissent à répondre et à déconstruire chacune des thèses mises en avant pour justifier l'esclavage des Noirs. Tous ces exemples montrent l'ampleur de ces débats, avec des justifications basées sur des faits souvent très anciens que les deux Quakers doivent chercher à contrer. Tout ceci dans le but de convaincre le lecteur de l'injustice de l'esclavage mais aussi pour montrer la façon dont ils ont combattu pour faire triompher leurs idées.

[264] John Woolman, *Op. Cit.*, p. 21 : « Then another spake in support of what had been said. To all which I replied in substance as follows: that Noah and his family were all who survived the flood, according to Scripture; and as Noah was of Seth's race, the family of Cain was wholly destroyed. »

CHAPITRE 8 : LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, DE LA SERVITUDE À LA VIE D'HOMME LIBRE, LES ÉTAPES DE L'AFFRANCHISSEMENT

I. L'acquisition de la liberté par différents moyens

Les engagés : la survie, la patience et l'obéissance

Pour les travailleurs blancs sous contrats, l'obtention la liberté par un moyen « légal » n'est possible, semble-t-il que par la survie et la patience. En effet ces derniers ne sont, bien souvent, libérés qu'à la condition d'avoir servir leur maître pendant le nombre d'années stipulé par leur contrat d'engagement[265]. William Moraley en essayant de fuir n'a réussi qu'à faire réduire le temps de son contrat de deux ans. Il doit donc servir son maître pendant trois ans au lieu de cinq. Cette phrase décrit bien la longueur de son service, et tout ce qu'il doit faire en attendant patiemment sa libération :

> Mon maître, après que nous nous soyons réconciliés, se comporta très courtoisement avec moi, et je vécu très heureux jusqu'à la fin de ma servitude. Il avait une part dans une mine de fer dans un lieu appelé Mont Holly, à peu près sept miles de Burlington, où je dûs travailler. J'ai eu ici plusieurs jours heureux. Parfois je devais faire le forgeron, à d'autres moments, je devais travailler dans l'eau complètement nu parmi les serpents d'eau. Parfois j'étais chasseur de vache dans les bois, et parfois je me saoulais de joie quand mon travail était terminé. Enfin ce travail du fer fut perfectionné et la période de ma servitude expira, je devins enfin libre. Il est impossible d'exprimer la satisfaction que j'ai trouvée à être libéré de la dépendance et de l'humeur précaire de mon maître.[266]

---

[265] BALLAGH James Curtis. *White Servitude In The Colony Of Virginia: A Study Of The System Of Indentured Labor In The American Colonies* Baltimore, The John Hopkins Press, 1895, p. 81 : « […] by provisions of the statures and under the practife of the courts a servant might legally obtain his freedom in several ways; the ordinary mode, however, was on the expiration of the term of his contract. »

[266] MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, pp. 109-110 : « My Master, after we were reconcil'd, behav'd very civilly to me, and I liv'd very hapy, to the Expiration of my Servitude. He had a Share in an Iron Work at a Place call'd Mount Holly, about seven Miles from

Même s'il raconte être heureux pendant ces années, Moraley exprime tout de même une impatience à être libre en exprimant son état d'ivresse après les longues journées de travail et sa joie à la fin de sa période de servitude. Après avoir tenté de fuir, seule la patience et l'obéissance à son maître lui permettent d'arriver à la fin de sa vie d'engagé et de retrouver la liberté. Il semble que la patience et l'obéissance soient aussi les deux facteurs qui permettent à Gottlieb Mittelberger de s'en sortir. Si l'on croit son maître qui témoigne de la fin de son service, il n'a pas tenté de fuir et à travailler comme son maître le lui demandait :

> Alors que le porteur, Monsieur Mittelberger, maître de musique a résolu de retourner de cette province dans son pays natal, qui est le duché de Würtemberger dans la haute Allemagne, je dois à cette demande accorder ses lignes pour certifier que le susmentionné, Monsieur Mittelberger s'est comporté honnêtement, dignement et fidèlement dans la charge de maître d'école et d'organiste en l'espace de trois ans dans la commune de New-Providence, dans la comté de Philadelphie et la province de Pennsylvanie, etc. alors que tous ses employés et moi étions entièrement satisfaits et voudrions volontiers qu'il reste avec nous.[267]

Ce témoignage va dans le même sens que ce qui est écrit par Moraley, le travail et l'obéissance de Mittelberger lui permettent d'accéder à la liberté après trois ans de service comme son contrat le stipulait.

Burlington, where I was to Work. Here I have had many a merry Day. Sometimes I have acted the Blacksmith; at other times, I have work'd in the Water, stark naked, among Water Snakes. Sometimes I was a Cow hunter in the Woods, and sometimes I got Drunk for Joy that my Work was ended. At last this Iron Work was perfected and the Time of my Servitude expri'd, and I became free. 'Tis impossible to express the Satisfaction I found at being releas'd from the precarious Humour and Dependence of my Master. »

[267] MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754.* Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898, p. 14 : « Whereas the Bearer, Mr. Mittelberger, Music Master, has resolved to return from this Province, to his native Land, which is in the Dukedom of Würtemberg in High Germany; I have at this Request granted these Lines to certify that ye above nam'd Mr. Mittelberger has behaved himself honestly, diligently, and faithfully in ye Offices of Schoolmaster and Organist, during ye Space of three Years; in ye Township of New-Providence, County of Philadelphia and Province of Pennsylvania, etc. So that I and all his Employers were entirely satisfied, and would willingly have him to remain with us. » Annexe Mittelberger n°1 bis.

Dans le cas d'Elizabeth Sprigs, rien ne dit ce qui lui est arrivé après l'envoie de sa lettre. Cette lettre qu'elle a écrite à son père est la seule trace écrite de sa vie. Il est possible qu'elle n'ait pas survécu à ses années de servitude. En effet, de nombreux engagés ne surviraient pas jusqu'à la fin de leur contrat[268].

Moraley et Woolman parviennent donc au but de tous les serviteurs sous contrat : obtenir leur liberté et leur indépendance en Amérique du Nord grâce à leur travail et à leur obéissance. Résister ou prendre la fuite auraient pu leur causer une plus grande période de servitude[269] ou la mise en danger de leur santé physique par des mauvais traitements comme les châtiments corporels. C'est donc bien le travail et leur bon comportement qui leur permet de survivre après avoir « payer leur dette de migrants ». Une situation qui n'est, finalement pas si différente de celle des trois esclaves noirs de notre corpus.

L'achat de sa propre liberté

S'il est possible pour un esclave d'obtenir sa liberté avant la fin de la guerre d'Indépendance, celui-ci devait ruser et travailler dur pour l'obtenir[270]. La chance est aussi un facteur important. En effet, les esclaves des Etats du Nord, moins dépendants de l'esclavage que ceux du Sud, ont bien sûr, de plus grandes opportunités de réussir. C'est le cas de Venture Smith, qui passe sa vie d'esclave dans le Rhode Island, une région de Nouvelle-Angleterre. Gustavus Vassa quant à lui, s'il passe par différents lieux et gagne sa liberté dans les Caraïbes, est affranchi par un Quaker de Pennsylvanie. La possibilité d'être affranchi dépend aussi du maître, qui doit accepter de laisser partir l'esclave. Venture Smith et Gustavus Vassa profitent tous les deux de leur possession par un maître libéral et assez généreux pour consentir à les laisser partir.

---

[268] Eric Foner, *Op. Cit.*, p. 52 : « Given the high death rate, many servant did not live to the end of their terms. »

[269] PASQUET D., *Histoire politique et sociale du people Américain, Tome I des origines à 1825*, Paris, Auguste Picard, 1924, p. 140 : « […] les diverses colonies établirent une législation à peu près semblable pour la punition des engagés fugitifs. Cette punition avait l'avantage d'indemniser le maître : le fugitif devait, en effet, servir en plus de la durée prévue par son endenture le double du temps de son absence [etc.]. »

[270] Eric Foner, *Op. Cit.*, p. 228 : « Abolition in the North was a slow, drawn-out process. For slaves alive when the northern laws were passed, hopes for freedom rested on their own ability to escape and the voluntary actions of their owners. »

Le contexte dans lequel les deux hommes sont affranchis est également assez similaire : Smith ne date pas les différents événements de son récit mais les indications données à fin de son mémoire laissent penser qu'il a obtenu sa liberté bien avant guerre d'Indépendance, il dit obtenir sa liberté à 36 ans et l'édition utilisée pour son mémoire dit qu'il est né vers 1729, ce qui veut dire qu'il est affranchi vers 1765. Soit près d'an avant Vassa qui écrit avoir obtenu sa libération en 1766 sur l'île de Montserrat[271]. Ils sont donc tous les deux libres, bien avant le début des lois abolitionnistes dans les États du Nord des États-Unis.

Les moyens mis en œuvre par lequel Vassa et Smith reprennent leur liberté sont aussi similaires. En effet tous les deux, ont d'abord l'audace de demander à leur maître de leur laisser l'opportunité d'acheté leur liberté :

> Je demandais à mon maître s'il pourrait consentir à me laisser acheter ma liberté. Il répondit qu'il le pourrait. Je fus alors très heureux, sachant que j'étais à ce moment en mesure de payer une partie du prix d'achat au moyen de l'argent que j'avais enterré peu de temps avant. Je le sortais de la terre et le tendais à mon maître […]. Ce qui était demandé pour mon rachat, mon maître acceptait d'attendre jusqu'à je puisse me le procurer pour lui.[272]

Venture Smith ne demande pas sa liberté à son maître mais seulement l'opportunité de payer pour que ce dernier le libère de sa condition d'esclave. Pour se faire, doit se débrouiller pour gagner assez d'argent pour acheter son affranchissement. C'est le même genre d'arrangement qui est proposé à Gustavus Vassa par le Quaker Robert King :

> […] j'entendis mon maître dire aussitôt qu' […] il songea qu'en transportant de petits objets ou autre chose à différents endroits pour les vendre, je pourrais gagner de l'argent. Il voulut m'encourager à cela

---

[271] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. II, Londres, publié par l'auteur, 1789, pp. 17-19.

[272] VENTURE Smith, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself*. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition éléctronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896, p. 21 : « I asked my master one time if he would consent to have me purchase my freedom. He replied that he would. I was then very happy, knowing that I was at that time able to pay part of the purchase money by means of the money which I some time buried. This I took out of the earth and tendered to my master […]. What was wanting in redeeming myself, my master agreed to wait on me for, until I could procure it for him. »

> aussi, en me créditant de la moitié d'un fût de rhum et de la moitié d'une barrique à sucre ; si bien qu'en faisant attention je pourrais avoir suffisamment d'argent, en peu de temps, pour acheter ma liberté ; et, lorsque ce serait le cas, je pourrais être certain qu'il me laisserait l'obtenir pour la somme de quarante livres sterling, ce qui correspondait juste à ce qu'il avait dépensé pour moi.[273]

C'est le même marché qui est proposé à Vassa : la possibilité de travailler à son compte pour rembourser le prix que le maître a payé pour lui.

Le moyen mis en œuvre pour rassembler la totalité de la somme est différent, Venture Smith sert d'autres personnes que son maître en faisant différents travaux manuels[274] et Vassa profite des nombreux voyages sur les navires de son maître pour vendre sa propre marchandise. Les deux doivent attendre plusieurs années entre la promesse du maître et leur affranchissement. Venture Smith dit avoir été acheté par ce colon à qui il propose ce marché à l'âge de 31 ans[275] et dit avoir été libéré à 36 ans soit cinq ans plus tard. Equiano ou Gustavus Vassa se voit promettre sa liberté en 1764 et n'est libéré qu'en 1766. La somme que Smith doit payer et plus importante que celle de Vassa. Le premier paye en tout 61 livres sterling contre 40 pour le second.

Leur travail pour gagner l'argent libérateur se fait donc sur plusieurs années et au prix de nombreux efforts comme le montre bien Venture Smith :

> Je revins chez mon maître et lui donnais ce que j'avais reçu pendant mes six mois de labeur. Ceci laissait seulement 13 shillings pour faire la somme totale de ma rédemption. Mon maître me libéra […]. La somme d'argent que j'avais à payer à mon maître pour me racheter était de soixante-et-onze livres et deux shillings. La raison pour laquelle mon maître me demandait un prix si irraisonnable était, selon lui, de se sécuriser au cas où je désirerais revenir. Ayant 36

---

[273] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. I, Londres, publié par l'auteur, 1789, pp. 17-19, p. 260 : « […] my master immediately say that […] he thought by carrying one little thing or other to different places to fell I might make money. That he also intended to encourage me in this by crediting me with half a puncheon of rum and half a hogshead of sugar at a time; so that, from being careful, I might have money enough, in some time, to purchase my freedom; and, when that was the case, I might depend upon it he would let me have it for forty pounds sterling money, which was only the same price he gave for me. » Annexe Vassa n°7.

[274] Venture Smith, *Op. Cit.*, pp. 21-22. Annexe Smith n°5 et 6.

[275] *Ibid.*, p. 20 : « […] it was agreed that I should live with Colonel Smith. This was the third time of my being sold, and I was then thirty-one years. »

> ans je quittais le Colonel Smith, une fois pour toute. J'avais déjà vendu trois différentes fois, fait une somme d'argent considérable […], ait été abusé d'une grande somme d'argent, perdu beaucoup par malchance et ait payé une somme énorme pour ma liberté.[276]

Smith raconte avoir dû payer plus que ce que son maître lui avait demandé au départ, avoir perdu et s'être fait voler de l'argent alors qu'il travaillait pour l'achat de sa liberté ce qui a donc retardé l'obtention de cette dernière.

Après avoir gagné sa liberté, Smith raconte avoir dû travailler pour acheter la libération de sa femme, puis de ses enfants, toujours esclaves après sa libération. En tant qu'homme libre, il doit donc à nouveau travailler dur pour acquérir la somme nécessaire pour affranchir sa famille[277]. Au prix de durs labeurs, il dit avoir réussie à acheter ses deux premiers fils en payant deux cent dollars pour chacun d'entre eux[278], puis sa femme et son dernier enfant pour la somme de quarante-quatre livres[279]. Tout ceci alors qu'il est âgé de 44 ans soit 8 ans après sa propre libération. Smith montre ainsi les longues épreuves qu'il a dû vivre et tout l'argent qu'il a dépensé pour s'affranchir lui et sa famille.

Venture Smith et Gustavus Vassa racontent donc tous les deux avoir mérité leur liberté, durement gagnée. Les deux hommes sont des privilégiés, car avant la fin de la guerre d'Indépendance, rares étaient les esclaves qui pouvaient arriver à se libérer de cette façon. Leur libération peut coïncider avec l'ampleur des écrits et des mouvements philosophiques et religieux pour l'abolition, mais ni le maître de Smith ni celui d'Equiano ne leur donne leur liberté gratuitement.

---

[276] *Ibid.*, p. 22 : « […] I returned to my master and gave him what I received of my six months' labor. This left only thirteen pounds eighteen shillings-to-make up the full sum of my redemption. My master liberated me, saying that I might pay what was behind if I could ever make it convenient, otherwise it would be well. The amount of the money which I had paid my master towards redeeming my time, was seventy-one pounds two shillings. The reason of my master for asking such an unreasonable price, was, he said, to secure himself in case I should ever come to want. Being thirty-six years old, I left Colonel Smith once more for all. I had already been sold three different times, made considerable money with seemingly nothing to derive it from, had been cheated out of a large sum of money, lost much by misfortunes, and paid an enormous sum for my freedom. » Annexe Smith n°6.

[277] *Ibid.*, p. 23. Annexe Smith n°7.

[278] *Ibid.*, p. 24. Annexe Smith n°8.

[279] *Ibid.*, p. 24-25.Annexe Smith n° 8 et 9.

L'affranchissement malgré lui en récompense à des exploits militaires

Le cas de Jeffrey Brace est différent de celui de Smith et Vassa qui disent avoir obtenu leur liberté après s'être vu proposer un marché, et après avoir pu acheter leur liberté. Jeffrey Brace doit attendre bien plus longtemps avant de pouvoir être libéré de son statut d'esclave. Comme beaucoup d'autres Noirs, esclaves ou libres, il sert comme soldat pendant la guerre d'Independence[280]. Ceci ne résulte pas d'un choix pour lui, mais d'une obligation, due à l'engagement de ses jeunes maîtres dans l'armée révolutionnaire. Brace raconte donc être engagé malgré lui à servir pour, il le regrette, « libérer des hommes libres, ses tyrans.[281] » Il montre ainsi toute l'ironie de sa situation : se battre pour la liberté de ses maîtres qui eux, n'ont pas vocation à lui donner sa liberté. Ainsi au début de la guerre, Brace paraît à ce moment-là ne voir aucun espoir de gagner son affranchissement.

Pendant la guerre, il doit servir sous plusieurs commandements et dans différentes batailles, dans lesquelles il risque souvent sa vie[282]. Il raconte, par exemple, avoir été choisi pour une mission de reconnaissance périlleuse, au cours de laquelle il se retrouve isolé et est attaqué par un cavalier britannique qu'il réussit à tuer[283]. Brace est donc envoyé malgré lui au cœur d'une guerre qui n'a, à première vue, pas d'intérêt pour lui, et dans laquelle il manque d'être tué.

---

[280] FRANKLIN John Hope, *From Slavery to Freedom, A History of Negro Americans*, New York, Alfred A. Knof (1ère ed. 1947) 1974, pp. 93-94 : « Of the 300, 000 soldiers who served the cause of independence, approximately 5, 000 were Negroes. Despite the fact that the bulk of the Negro population was in the South, the majority of the Negro soldiers were from the North. They served in every phase of the war and under every possible condition. Some volunteered, others were drafted, while still others were substituted for white draftees. »

[281] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace*, (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, p. 156 : « When this lady died I descended like real estate, in fee simple to her son Benjamin Stiles, Esq. About four years after her death, her two sons, Benjamin and David, were drafted to fight in the revolution. I also entered the banners of freedom. Alas! Poor African Slave, to liberate freemen, my tyrants. »

[282] *Ibid.*, p. 157. Annexe Brace n°12.

[283] *Ibid.*, p. 163. Annexe Brace n°13.

C'est finalement la fin de la guerre et la victoire des indépendantistes qui donnent à Brace, comme à beaucoup d'autres esclaves, leur liberté comme récompense pour leur service dans l'armée[284]. C'est ce qu'il raconte :

> Enfin nous sommes retournés à West Point où nous avons été déchargés comme la guerre était terminée. Ainsi, j'avais été esclave combattant pour la liberté pendant 5 ans. Après que ayons été séparés je revins chez mon vieux maître à Woodbury [Géorgie ou Connecticut ?] avec qui je vécu un an. Mes services pendant la guerre américaine m'ayant émancipé d'un plus esclavage plus long, et pour être troqué ou vendu. Mon maître consentit que je devais aller où il me plaisait et chercher fortune.[285]

Il dit avoir servi pendant cinq ans et jusqu'à la fin de la guerre et a donc combattu pendant la plus grande partie du conflit.[286] Brace explique bien que c'est ce service qui lui permet d'être libéré. C'est donc une toute autre issue que pour Smith et Vassa qui achètent leur liberté. Jeffrey Brace l'obtient lui, comme récompense militaire.

L'obtention de leur liberté est donc, pour les esclaves et les engagés, une chose qui leur demande de la patience et souvent des efforts importants et même des risques. Mais une fois obtenue, la nouvelle d'homme libre ne signifie pas toujours le début d'une vie heureuse ni l'acquisition directe de la prospérité. En effet les auteurs racontent tous, avoir dû faire face à de nombreux problèmes.

---

[284] John H. Franklin, *Op. Cit.*, p. 96 : « The freedom of some of the Negro soldiers did not go uncontested at the end of the war. Some masters sought to repossess their slaves who had fought for freedom from Britain; and General Washington found it necessary to authorize several courts of inquiry to establish the validity of such claims. Finally, some states resorted to the enactment of laws such as the one that Virginia passed in 1783 granting freedom to all slaves "who served in the late war." »

[285] Jeffrey Brace, *Op. Cit.*, p. 169 : « At last we returned to West point and were discharged; as the war was over.--Thus was I, a slave for five years fighting for liberty.--After we were disbanded, I returned to my old master at Woodbury, with whom I lived one year; my services in the American war, having emancipated me from further slavery, and from being bartered or sold.--My master consented that I might go where I pleased and seek my fortune. » Annexe Brace n°14.

[286] La guerre d'indépendance des Etats-Unis opposant les colons britanniques d'Amérique du Nord à leur métropole, la Grande Bretagne, et a durée de 1775 à 1783.

II. La vie d'homme libre-la fin de l'oppression ?

Une libération qui ne rime pas avec acceptation ni avec la fin des problèmes pour les esclaves

Bien que nouvellement affranchis les Africains doivent faire face à une nouvelle épreuve : réussir à s'établir et à se faire accepter dans la société coloniale comme hommes libres et indépendants. Chacun des trois auteurs de ce corpus se heurte au même problème : celui des persécutions et des pressions par les hommes blancs.

Venture Smith raconte par exemple avoir été escroqué ou volé à plusieurs reprises sans jamais avoir pu obtenir réparation à cause de sa couleur, différente de celle de ceux qui le volent. Il dit aussi ne jamais avoir été dédommagé après que son fils, envoyé sur un navire par une Église, soit mort du scorbut. Après avoir perdu un procès contre un certain Capitaine Hart, conscient de ce désavantage dû à sa couleur il écrit :

> Une telle procédure sans aucun fondement de raison ou de justice comme celle commise sur un étranger sans défense pratiquement usé par les durs services du monde, dans ce qui est appelé un pays Chrétien, aurait, dans mon pays natal, été considéré comme un crime égal à un vol de grand chemin. Mais le capitaine Hart était un gentleman blanc, et moi, un pauvre africain, c'était donc juste, et assez pour un chien noir[287].

Ceci montre que bien qu'il soit libre, Smith n'est pas considéré comme un membre de la société coloniale, au même titre que les colons blancs. Il est considéré comme un « étranger » et même comme un « chien ». Il ne dispose pas non plus des mêmes droits à en croire par le procès qu'il perd.

---

[287] VENTURE Smith, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself*. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition électronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896, p. 21 : « Such a proceeding as this committed on a defenseless stranger almost worn out in the hard service of the world, without any foundation in reason or justice, without any foundation in reason or justice, whatever it may be called in a Christian land, would in my native country have been branded as a crime equal to highway robbery. But Captain Hart was a white gentleman, and I a poor African, therefore it was all right, and good enough for the black dog. »

Après Smith, Brace est victime de la même situation une fois libéré. Il écrit en effet avoir subi des persécutions de la part de certains Puritains alors qu'il vit avec sa famille dans l'État du Connecticut, en Nouvelle-Angleterre. Ces Puritains qui se disent « élus par Dieu », affirment « qu'un Nègre n'a aucun droit d'élever ses propres enfants[288] » et lui prennent deux de ses enfants à ce titre, un de ses fils puis sa toute jeune fille. Pour que cette dernière ne soit pas asservie par les autorités comme son premier fils, Brace se voit proposer de la laisser comme serviteur sous contrat[289] chez une certaine Madame Powell, une Puritaine. Le contrat engage sa fille auprès de cette dame jusqu'à ses dix-huit ans. En échange, Madame Powell doit apprendre à lire et à écrire à l'enfant. Mais selon Brace, la femme ne respecte pas le contrat et n'apprend pas à lire à la fille, et ne lui donne pas non plus de lit pour dormir. Comme Smith, Brace raconte alors avoir voulu faire un procès à Madame Powell, mais il raconte les difficultés rencontrées à ce moment-là :

> Je n'ai pu obtenir aucune réparation, car quel avocat voudrait assumer la cause d'un vieux nègre africain contre une veuve estimable de Manchester qui avait de nombreuses connaissances respectables. S'il y en un qui acceptait de prendre ma défense, il aurait été renvoyé de ce travail pour plaider une cause si sale contre un personnage si respectable que la veuve Powell, sur aucune autre évidence que celle d'une famille de Nègres […] C'est pourquoi aucun gentleman du barreau ne voulait se déshonorer en s'engageant dans cette cause, Madame Powell s'en alla librement en échappant à son iniquité avec impunité[290].

Ici encore, on remarque le préjudice causé par la couleur de peau de l'auteur, et par son statut d'ancien esclave. La loi ne protège pas Brace et sa famille. Les Blancs semblent constamment avoir le dernier mot dans les affaires judiciaires, et surtout ne pas accepter la liberté des Noirs.

---

[288]Jeffrey Brace, *Op. Cit.*, pp. 174-175 : « […] a Negro had no right to raise their own Children. » Annexe Smith n°5.

[289] L'esclavage a été abolit dans le Connecticut après la guerre d'Independence en 1784.

[290] *Ibid.*, p. 178 : « I could get no redress--for what Lawyer would undertake the cause of an old African Negro, against a respectable Widow in Manchester, who had many respectable acquaintances. None, for if there had been one, willing to take up in my defence, he would have been flung out of business, for taking up so dirty a cause against so respectable a personage as the Widow Powell, on no other evidence only the Negroe's family […] Therefore as no gentleman of the Bar, would disgrace himself so much as to engage in the cause, Mrs. Powell went free, and escaped in her iniquity with impunity. »

Mais ces affaires ne sont pas les seules subies par Jeffrey Brace, celui-ci subit plusieurs persécutions donc des insultes régulièrement, ce qui le contraint à quitter le Connecticut pour le Vermont.

Gustavus Vassa voit également la limite de sa qualité d'homme libre en Jamaïque en 1777. Alors qu'il souhaite se plaindre de mauvais traitement qu'un capitaine de navire lui a fait subir pendant un voyage, il se voit refuser sa défense par neuf magistrats qui lui disent que sa « […] parole ne pourrait pas être reconnue contre un homme blanc[291]. » Gustavus Vassa fait, en Jamaïque, le même constat que Venture Smith et Jeffrey Brace en Amérique du Nord : l'affranchissement des esclaves ne leur garantit pas l'égalité ni le respect des Blancs. Et celui-ci ne les met pas à l'abri de l'oppression.

Ainsi, même après avoir obtenu leur liberté, les anciens esclaves sont toujours opprimés par les Blancs qui refusent de les accepter comme leurs égaux.

Le cas des engagés : Renonciation du rêve- échec de l'entreprise d'établissement

On pourrait penser que contrairement aux hommes noirs, le retour à liberté des engagés, pourrait être facile et leur permettre une autonomie et un établissement facile, mais les cas de William Moraley et de Gottlieb Mittelberger montrent que cela n'a pas toujours été le cas. En effet, beaucoup d'anciens engagés ne parviennent pas, une fois libérés, à acquérir leur indépendance et à pouvoir sereinement s'installer dans les colonies et beaucoup, comme nos deux auteurs, décident de rentrer en Europe[292]. Tout ceci malgré leur aspiration de départ, qui est, comme le dit Moraley, d'améliorer leurs conditions de vie[293]. Ce dernier raconte avoir continué à jouer de malchance après son affranchissement

---

[291] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. II, Londres, publié par l'auteur, 1789, pp. 17-19, p. 212 : « my oath could not be admitted against a white man. »

[292] MAUROIS André, *Histoire des Etats-Unis, 1492-1946*, Paris, Editions Albin Michel, 1943, p. 23 : « But since land was not normally included, only a small proportion became independent farmers. A few of them rose to fame and fortune. But the majority either became wage-laborers on farms and plantations, or drifted to the towns or the frontier. Some even returned to Europe. »

[293] MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, p. 51 : « Sir, say I, a Person like me, oppress'd by Dame Fortune, need not care where he goes. All places are alike to me; and I am very willing to accept of your Offer, if I could have some View of bettering my Condition of Life, though I might have expected a better Fate than to be forc'd to leave my Native Country [etc.]. »

en 1732. Il raconte avoir d'abord travaillé quelque temps comme homme libre pour différents propriétaires avant de se trouver dans une situation de dénuement :

> Enfin j'ai erré comme un vagabond tartare à la commodité des champs, et n'avait pas de lieux où vivre pendant trois semaines. Pendant les nuits, j'étais obligé à roder aux extrémités de la ville où je m'allongeais dans une grande. Pendant la journée, je recevais des victuailles de plusieurs de mes compagnons de Londres[294].

Le migrant britannique est donc bien loin de l'autonomie et de la prospérité promise par l'agent avec qui il s'est engagé. Moraley n'a, à ce moment, ni travail, ni logement, il se retrouve ainsi dans une situation similaire à celle dans laquelle il était en Grande-Bretagne.

Mais ses problèmes ne s'arrêtent pas là. Alors que la chance paraît enfin lui sourire et qu'il envisage de se marier avec une riche vieille dame mourante grâce à laquelle il espère récupérer la fortune, (après que celle-ci ne soit morte), Moraley se fait voler l'anneau synonyme de promesse de mariage[295]. Il perd ainsi l'espoir d'épouser la vieille dame.

Moraley dit même avoir été arrêté après que des colons l'aient pris pour un engagé fugitif. Il doit ensuite échapper à ses débiteurs. Moraley est en effet dans un état de si grande pauvreté qu'il s'endette et risque d'être asservi à nouveau pour un certain nombre d'années.

Tout ceci indique que comme les anciens esclaves, Moraley doit faire face à de nombreuses difficultés une fois libéré de son contrat. Des difficultés qui le font consentir à retourner en Angleterre[296]. Il quitte le Nouveau Monde en 1734 après avoir passé près de cinq ans dans les colonies.

---

[294] *Ibid.*, p. 110 : « Then I roamed like a Roving Tartar, for the Convenience of Grazing, and for three Weeks had no Abiding Place. In the Nights I was forc'd to skulk about the Extremity of the Town, where I lay in a Hay-loft. In the Day time, I got Victuals of several of my Companions from London. »

[295] *Ibid.*, p. 110 : « Then, by their help, I courted an old ugly maid, who had got good store of Pewter and Brass. The Match was agreed, and a Day appointed to put me in possession of her Moveables: But the very Night before the Marriage was to be celebrated, she gave me a Gold Ring to take the Bruises out, and accidentally meeting with some of my Acquaintance, they got the Ring from me, sold it, and spent the Money; so I lost my Sweet-heart. »

[296] *Ibid.*, p. 113 : « For thence I took the Right Road, and lost it, whch so perpelexed me, and being dispirited I broke out into the following Ecpressions, *If ever I have the good Fortune to reach my Native Country, I am*

Gottlieb Mittelberger ne donne aucune raison de sa volonté de rentrer en Rhénanie après sa libération. Mais il explique l'avoir fait, comme Moraley après trois années de servitude et presque an de vie libre. Dans son cas également, le rêve de départ semblait loin de la réalité.

En essayant de rentrer chez eux, Moraley et Mittelberger disent tous les deux avoir dû faire face à des colons ou des marchands, souhaitant les renvoyer dans la condition qu'ils viennent de quitter : la servitude sous contrat. Moraley en raison d'un nouvel engagement auprès d'un colon[297], et Mittelberger par une ruse de la part de marchands hollandais, essayant de lui faire croire que sa famille l'a rejoint en Pennsylvanie. Le migrant allemand écrit :

> Des grands marchands en Hollande tentèrent de ne pas me laisser continuer mon voyage de retour, mais de m'induire par stratagème ou par force de me renvoyer en Angleterre et en Amérique. Pour cela, non seulement ils me dirent verbalement à Rotterdam, mais essayèrent aussi par écrit à Amsterdam que ma femme et mon enfant, ensemble avec ma belle sœur plusieurs compatriotes avaient embarqué pour Philadelphie avec le dernier convoi l'été dernier. Ils me dirent précisément les noms de ma femme et de mon enfant et leur âge et leur taille, et ils dirent que ma femme leur avait dit que son mari avait été organiste à Philadelphie pendant quatre ans [etc.][298].

Ceci montre que tout comme les esclaves, les engagés, même une fois libérés, peuvent continuer à subir la cupidité et l'oppression des maîtres, toujours prêts à les

---

reselved to reform my Life and Conversation, in such a Manner, as not to suffer a sinful Thought to harbour my Breast. »

[297] William Moraley, *Op. Cit.*, p. 129 : « On the 26th of July, we sailed down [the] Delaware, and the next Day passed by Chester, Capital of the County of the same Name. […] There I was overtaken by my old Master Edmund Lewis, who demanded me of the Captain, on account of an Indenture between myself and him, but the Boat being in Haste, oblig'd him to step into her, otherwise he must have gone to sea with us, the Ship being under Sail and so I escaped being carried back. »

[298] MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754*. Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898, p. 42-43 : « Some great merchants in Holland attempted not to let me continue my journey home, but to induce me by stratagem or force to return to England and America. For they not only told me verbally in Rotterdam, but even tried to prove to me by writing from Amsterdam, that my wife and child, together with my sister-in-law and many countrymen, had embarked for Philadelphia with the last transport last summer. They told me very accurately the names of my wife and child, how old and tall they were, and that my wife had said her husband had been an organist in Pennsylvania for four years [etc.]. »

renvoyer à l'état de servitude. Tous les deux réussissent à échapper à ce retour en servitude ce qui leur permet de rentrer chez eux.

Ainsi, bien que leur situation soit meilleur que celle des Africains, les anciens engagés, bien que Blancs peuvent éprouver des difficultés pour s'établir et vivre dans les sociétés coloniales après leur libération. Pour Moraley et Mittelberger, les difficultés d'adaptation sont telles qu'ils choisissent de rentrer en Europe.

Le militantisme des anciens esclaves

Malgré les persécutions dont ils sont victimes après leur libération, Smith et Vassa, en plus de résister, tentent de s'opposer à l'esclavage par différentes actions. Leur ouvrage n'est pas le seul acte qu'ils utilisent pour cela.

Venture Smith, nous l'avons vu, dit avoir acheté un à un, les membres de sa famille pour les affranchir et vivre avec eux. Il raconte aussi avoir fait la même chose pour d'autres esclaves :

> Après ma femme, j'achetais un Nègre pour quatre-cent dollars. Mais désirant revenir chez son ancien maître, je le laissais donc partir. Peu de temps après, j'achetais un autre Nègre pour vint-cinq livres, donc je me suis séparé rapidement[299].

Venture Smith raconte donc avoir affranchi des esclaves et leur avoir proposé de travailler pour lui, sans jamais les obliger à rester. Il dresse plus loin un bilan de tous ces affranchissements dont il est à l'origine : « Ayant à peu près quarante-six ans, j'achetais mon plus vieil enfant, Hannah, et Ray Mumford pour quarante-quatre livres, et elle resta vivre avec lui. J'avais déjà délivré de l'esclavage, moi-même, ma femme et mes trois

[299] SMITH Venture, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself*. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition éléctronique), (1ère ed. 1798. 2nde ed. 1835) 1896, p. 24 : « Next after my wife. I purchased a negro man for four hundred dollars. But he having an inclination to return to his old master, I therefore let him go. Shortly after, I purchased another negro man for twenty-five pounds, whom I parted with shortly after. » Annexe Smith n°8.

enfants en plus de trois hommes nègres[300]. » Venture Smith, dit, avoir, grâce à son travail et à son argent, pu rendre la liberté à sept personnes en plus de lui-même. Ce qui fait de lui, un combattant de cette institution servile. Sa réussite financière est mise au service de la liberté et en opposition à la l'esclavage.

Gustavus Vassa est celui qui s'illustre le plus dans cette opposition à l'esclavage et il s'érige en véritable militant de la cause de l'abolition. Après sa libération, ce dernier multiplie en effet les actions en faveur de la défense des Noirs et de la fin de la traite négrière. Son récit montre bien cela. Après avoir fait son possible pour empêcher le déplacement d'un Africain asservi vers les Indes Occidentales, Equiano est recommandé pour diriger une expédition consistant à réinstaller des esclaves libres d'Amérique du Sud en Sierre Leone, un comptoir établit par la Société abolitionniste de Londres.

Sa détermination le pousse à plaider la cause des Noirs en présentant à la reine d'Angleterre, en personne, une pétition en faveur de ses « frères africains » dans laquelle il écrit :

> Comme le commerce inhumain des esclaves doit être pris en considération par le parlement britannique, je ne doute pas que, si un système commercial était établi en Afrique, la demande de fabriques croîtrait plus vite, car les habitants indigènes adopteraient insensiblement les modes, les us et coutumes britanniques, etc. La consommation des produits manufacturés britanniques serait proportionnelle à la civilisation. […] L'abolition de l'esclavage, acte si diabolique, donnera aux fabriques une croissance plus rapide, ce qui est totalement et diamétralement à l'opposé de ce qu'affirment certains personnes intéressées[301].

---

[300] *Ibid.*, p. 25 : « Being about forty-six years old, I bought my oldest child, Hannah, of Ray Mumford, for forty-four pounds, and she still resided with him. I had already redeemed from slavery, myself, my wife and three children, besides three negro men. » Annexe Smith n°9.

[301] VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. II, Londres, publié par l'auteur, 1789, pp. 250-251 : « As the inhuman traffic of slavery is to be taken into the consideration of the British legislature, I doubt not, if a system of commerce was established in Africa, the demand for manufactures would most rapidly augment, as the native inhabitants will insensibly adopt the British fashions, manners, customs, &c. In proportion to the civilization, so will be the consumption of British manufactures. The abolition of slavery, so diabolical, will give a most rapid extension of manufactures, which is totally and diametrically opposite to what some interested people assert. »

Il plaide bien en faveur, non seulement de la défense des esclaves, mais surtout de l'abolition de l'esclavage et de la traite négrière. Vassa conseille même à la reine d'établir en Afrique, à la place de la servitude des Noirs, un commerce de manufactures britanniques.

Gustavus Vassa se lie d'ailleurs à des Quakers, notamment lors de ses passages à Philadelphie.

L'autobiographie de Vassa est un acte de plus dans son combat contre l'esclavage. Après sa publication les hommes politiques britanniques ne peuvent plus ignorer la question.

Ainsi, Venture Smith et Equiano dit Gustavus Vassa deviennent des militants de l'abolition après leur affranchissement grâce à différentes actions. Après avoir gagné leur liberté, ils ont tous les deux décidé de ne pas s'arrêter et d'aider à la libération d'un plus grand nombre d'esclaves. Equiano est d'ailleurs rentré dans l'histoire comme étant « un des pionniers de la lutte pour l'abolition[302] ». Ce qui montre que ses actions ont fait assez d'éclats pour qu'il soit encore connu aujourd'hui. Si Jeffrey Brace ne témoigne pas du même militantisme que ses deux compatriotes africains, c'est probablement parce il a été affranchi dans une période pendant laquelle de nombreux noirs comme lui ont été libérés, et qu'il a ensuite vécu dans des États où l'esclavage a été aboli. Il n'est donc probablement, plus témoin de l'esclavage après la guerre d'Indépendance. A l'inverse, Equiano et Smith ont été libérés dans une période où l'esclavage était encore bien réel et toujours aussi puissant. Une réalité qui les a poussés à agir pour la liberté.

[302] GAUVIN Gilles, *Abécédaire de l'esclavage des Noirs*, Pairs, Éditions Dapper, 2007, 83.

CONCLUSION

Tous les récits que nous avons évoqués expriment bien la contradiction du XVIII^{e} siècle nord américain : alors que les libertés semblent augmenter, selon les discours officiels, la servitude, à la fois celle des Noirs et celle des Blancs, perdure et les défenseurs de ces institutions sont encore nombreux. Malgré cela, les documents plus anciens, ceux de Brace et de Smith qui sont rédigés à la fin du XVIII^{e} siècle, témoignent bien de certains progrès dans les régions du nord des nouveaux Etats-Unis d'Amérique où l'esclavage commence par reculer avant d'être abandonné. Toutefois, l'esclavage survit au siècle des Lumières et à la guerre d'Indépendance américaine.

Interroger et comparer le regard de personnes de rangs différents sur la question de la servitude, en confrontant des récits d'esclaves, d'engagés et de Quakers abolitionnistes constitue un questionnement historiographique originale. Chaque récit est différent mais s'articule autour des mêmes problèmes : celle de la description en vue de la dénonciation des formes de servitude toujours existantes au XVIII^{e} siècle dans les treize colonies britanniques d'Amérique du Nord.

Comme nous l'avons vu, la diversité des documents utilisés traduisent bien la volonté des auteurs, victimes ou témoins, d'utiliser la forme écrite et le récit d'expérience longue, pour décrire la servitude dont ils ont été les sujets ou les témoins. Des récits qui, souvent, se rapprochent de la relation de voyage. Pour chacun des écrits, la première personne du singulier est utilisée pour la narration et chaque auteur évoque son expérience personnelle face à la servitude. Ceci entraîne une certaine victimisation de la part de ces derniers : en montrant leurs émotions, leur ressenti, au moment où ils subissent ou, pour les Quakers, au moment où ils assistent, impuissants à la tyrannie imposée par les maîtres sur leurs victimes, tous les auteurs dressent des descriptions précises, permettant une remise en cause critique de la servitude. Ceci pouvant permettre non seulement de témoigner mais aussi de convaincre les lecteurs de l'atrocité de ces procédés serviles. Nous avons également pu remarquer les nombreux parallèles entre la situation des esclaves et des engagés. Dans la plupart des cas, les premiers apparaissent comme les principales victimes, mais nous avons pu remarquer que la servitude sous contrat pouvait également porter préjudice et générer des souffrances à ces nombreux migrants européens soumis à ce système. Un autre élément important est que malgré leurs différences de statut, tous font le

même choix, celui de témoigner par écrit et par le récit d'expérience personnel pour que leur histoire et la cause qu'ils combattent soi connues d'un plus grand nombre. Le but pour certain est clairement affiché : obtenir un plus grand nombre de soutien.

Nous avons également pu voir que ce témoignage pouvait servir également de soutien ou de conseil à certains lecteurs. L'expérience racontée par les auteurs pourrait servir à certains comme des Européens ayant le projet de se rendre en Amérique du Nord par la voie de l'engagement. La lecture d'un récit comme celui de Moraley, de Mittelberger ou comme la lettre d'Elizabeth Sprigs pourrait servir à en dissuader certains en vue des nombreuses difficultés qui attendent les engagés dès la traversée de l'Atlantique. Les trois Africains de ce corpus quant à eux, montrent la façon dont ils se sont sorti de leur situation d'esclave, ce qui prouve que malgré les difficultés, tout espoir n'est pas perdu pour les esclaves, même si la chance et le hasard sont pour chacun de ces cas, un facteur déterminant. Mais tous regagnent leur liberté grâce à leur agissement : par le travail pour Smith et Vassa et par la guerre pour Brace. Ces particularités montrent une différence majeure entre esclaves et engagés : les premiers sont, en principe, asservis jusqu'à leur mort, et les seconds ne le sont que pour une durée brève, de quelques années. Ce qui n'empêche pas ces derniers de souffrir pendant cette période qui, bien que plus brève, est aussi, à en croire les témoignages de Sprigs, Moraley et Mittelberger, une période pénible. Ceci vient expliquer pourquoi tous les auteurs, anciens esclaves ou engagés, ressentent le besoin d'écrire pour informer de ce qu'ils subissent. La période de servitude, quelle soit courte ou longue, est pour tous un élément marquant et déterminant de leur vie. Pour le cas des Quakers, Lay et Woolman, même s'ils ne le subissent pas, l'esclavage est également l'élément majeur de la vie, presqu'au même plan que la vie religieuse.

En revanche, le parcours de chacun des auteurs, racontés dans ces récits, nous oblige à une certaine prudence lorsque nous les lisons. Chacun d'entre eux, a pu, au moment de l'écriture de sa relation, être influencé par ses propres émotions. Il est important de rappeler que chaque parcours témoigne de souffrances et que la volonté de convaincre le lecteur a pu influencer les auteurs et les pousser à exagérer certains aspects de leur histoire.

Mais nous pouvons tout de même affirmer que ces récits nous renseignent bien sur l'histoire de l'esclavage coloniale et sur l'histoire de la servitude sous contrat en Amérique du Nord, et sur le combat mené par certains Quakers pour la liberté au XVIII^{e} siècle. L'usage d'une bibliographie scientifique nous a permis de vérifier l'authenticité ou la probabilité de certaines descriptions. La plupart des auteurs, en plus de décrire l'esclavage ou la servitude des engagés, qui sont désormais des événements historiques connus, affirment avoir pris part dans leur vie à des événements historiques majeurs. C'est le cas de Jeffrey Brace qui raconte avoir participé à la guerre d'Independence américaine.

Il faut également rappeler que le XVIII^{e} siècle, s'il est considéré pour beaucoup comme le siècle des Lumières et des plus grandes libertés, est aussi le siècle pendant lequel l'esclavage se renforce dans les colonies nord américaines, avant la guerre d'Indépendance, et ce renforcement provoque le retrait progressif de la servitude sous contrat qui finit par disparaître à la fin du siècle avant de refaire son apparition au XIX^{e} mais qui ne concerne à ce moment plus des migrants européens, mais des migrants chinois. Pour le cas de l'esclavage des Noirs, la guerre d'Indépendance n'a pas l'effet large d'abolir l'esclavage sur tous les territoires nord américains, mais entraîne seulement l'abolition progressive dans les États du Nord des nouveaux États-Unis. Pour ce qui est des États du Sud, plus dépendants de ce système de domination, l'usage et la vente d'esclaves noirs restent légaux jusqu'à la fin de la guerre Civile qui prend fin en 1865. Ainsi, Jeffrey Brace, affranchi en 1783, à la chance de se trouver dans un État du Nord après la guerre d'Indépendance, même s'il semble que son service dans l'armée révolutionnaire lui ait de toute façon permis de regagner sa liberté. Les différentes abolitions dans les États du Nord, lui permettent de vivre sans être poursuivi et suspecté d'être un esclavage fugitif. Toutefois, comme nous avons pu le voir, la fin de l'esclave ne signifie en rien l'acceptation des Noirs libres par les Blancs et les préjugés et les persécutions se poursuivent jusqu'au XX^{e} siècle.

Dans le cas des Quakers, le travail effectué par Benjamin Lay et John Woolman n'a pas été vain puisque la Société des Amis est toujours connue comme, le premier groupe de pression à s'être opposé à l'esclavage des Noirs. Tout ceci par différentes actions comme l'abolition votée et imposée à toute la communauté quaker interdit de pratiquer la traite en 1774 puis interdit l'esclavage en 1776 soit quelques années avant la fin de la guerre d'Indépendance et la première constitution écrite de l'histoire moderne qui fonde les États-

Unis d'Amérique et en 1787, la reconnaissance de l'abolition de l'esclavage par le Congrès dans les huit Etats situés au Nord de la Virginie. Nous pouvons constater à travers chacune des descriptions que l'avenir de l'esclavage et de la servitude dans les colonies était peu envisagé entre la fin de la première moitié et la fin du XVIII^{e} siècle. Aucun des auteurs ne semble en mesure d'affirmer pendant cette période que la servitude des engagés européens vivait ses dernières décennies et que l'esclavage des Noirs allait disparaître dans les espaces du Nord des territoires peuplés par les occidentaux en Amérique.

Une des difficultés rencontrées pendant la réalisation de ce travail de recherche a été le langage des sources. En effet chacune d'entre elle a été étudiée dans sa version littéraire originale, et en langue anglaise. Ceci nous a invité à une prudence dans l'interprétation. La langue anglaise du XVIII^{e} siècle ayant bien sûr évolué, nous avons dû être minutieux dans la traduction des citations. De plus, le récit des anciens esclaves a souvent été écrit par ces derniers dans une langue assez nouvelle pour elle et donc dans une langue qu'ils ne maîtrisaient pas complètement comme Jeffrey Brace s'en excuse à la fin de son récit[303]. Il a ainsi parfois été difficile de comprendre ce que disaient les textes.

Le nombre de documents étudiés qui s'élève à huit, s'il nous a permis d'avoir de nombreuses informations sur la servitude en Amérique du Nord au XVIII^{e} siècle et permis d'interroger le regard de protagonistes aux profils variées, nous a obligé à sélectionner ces informations. En effet chacun des auteurs, par son expérience, traite certains éléments de sa vie, qu'on ne retrouve pas forcément chez les autres, et dans le souci d'effectuer un travail de comparaison et de confrontation, nous avons dû renoncer à traiter des sujets, certes intéressants, mais qui avaient peu de rapport avec les autres documents.

Pour une éventuelle continuation de ce travail de recherche, il pourrait être intéressant d'étudier la servitude en Amérique du Nord, plus seulement au XVIII^{e} siècle, mais également au XVII^{e} siècle ou même au XIX^{e} siècle pour observer les différentes évolutions des statuts mais aussi des mentalités. Et alors que nous avons privilégié ici le regard des victimes de ces systèmes, il pourrait être enrichissant d'observer la vision opposée, celle des maîtres.

---

[303] BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace,* (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810, pp. 202-203, Annexe n° 16.

Sources

Sources principales :

- BRACE Jeffrey, *The Blind African Slave, or Memoirs of Boyrereau Brinch, Nick-named Jeffrey Brace. Containing an Account of the Kingdom of Bow-Woo, in the Interior of Africa; with the Climate and Natural Productions, Laws, and Customs Peculiar to That Place. With an Account of His Captivity, Sufferings, Sales, Travels, Emancipation, Conversion to the Christian Religion, Knowledge of the Scriptures, &c. Interspersed with Strictures on Slavery, Speculative Observations on the Qualities of Human Nature, with Quotation from Scripture*: (Electronic Edition**),** St Albans, Printed by Harry Whitney, 1810.

- LAY Benjamin, All Slave-keepers that keep the Innocent in Bondage, Apostates, Arizona State University, Antislavery literature project, (1ère ed. 1737).

- MORALEY William, *The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant*, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992.

- SPRIGS Elizabeth, *Letter to Mr. John Sprigs in White Cross Street near Cripple Gate, London, September 22, 1756*, in Isabel Calder, ed., Colonial Captivities, Marches, and Journeys (New York: Macmillan Company, 1935), 151–52.

- SMITH Venture, *A Narrative of the Life and Adventures of Venture, a Native of Africa, but Resident Above Sixty Years in the United States of America. Related by Himself*. New Reprinted A. D. 1835, and Published by a Descendant of Venture. Revised and Republished with Traditions by H. M. Selden, Haddam, Conn., (Edition électronique), (1ère éd. 1798. 2nde ed. 1835), 1896.

- WOOLMAN John, *Journal of John Woolman* The Harvard Classics. 1909–14.

Sources secondaires :

- MITTELBERGER Gottlieb, *Gottlieb Mittelberger's journey to Pennsylvania in the year 1750 and return to Germany in the year 1754.* Philadelphia, John. Jos. McVEY 1898.

- VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. I, Londres, publié par l'auteur, 1789.

- VASSA Gustavus, *The Interesting life of Oldaudah Equiano or Gustavus Vassa*, Vol. II, Londres, publié par l'auteur, 1789.

Bibliographie

-ABRAMITZKY Ran; BRAGGION Fabio, *Migration and Human Capital: Self-Selection of Indentured Servants to the Americas*, Journal of Economic History, Dec 2006, Vol. 66 Issue 4, pp 882–905.

- AHLSTROM Sydney E., *A Religious History of the American People*, New Heven, Yale University Press, 1972.

-BAILYN Bernard, MORGAN Philip D. *Strangers within the realm: cultural margins of the First British Empire*, Williamsburg, Institute of Early American History and culture, 1991.

-BALLAGH James Curtis. *White Servitude In The Colony Of Virginia: A Study Of The System Of Indentured Labor In The American Colonies*, Baltimore, The John Hopkins Press, 1895.

-BARBOUR Hugh, FROST William J., *The Quakers*, Greenwood Press, Westport, 1988.

-BASSETT John, SPENCER John, *A Short History of the United States*, New York, The Macmillan Company, 1917.

- BERLIN Ira, American Slavery in History and the Search for Social Justice, (in) *Journal of American History*, vol. 90, n°4, 2004, pp. 1251-1268.

-BERLIN Ira, *Many Thousands Gone, The First Two Centuries of Slavery in North America*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 1998.

-BLACKBURN Robin, *The Making of New World Slavery, From the Baroque to the Modern, 1492-1800*, Londres, Verso, 1997

-DESCHAMPS Hubert, *Histoire de la Traite des noirs de l'antiquité à nos jours*, Paris, Fayard, 1972.

-FAULKNER Harold Underwood, *Histoire économique des Etats-Unis,* Tome Ier, du système colonial aux lendemains de la guerre de sécession. Paris, Presses Universitaires de France, 1958.

-FOGERL Robert William, *Without Consent or Contract, the rise and fall of American slavery*, New York, Norton Company, 1989.

-FOGLEMAN Aaron, *Hopeful Journeys. German Immigration, Settlements, and Political Culture in Colonial America,* 1717-1775, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1996.

-FOHLEN Claude, *Histoire de l'esclavage aux Etats-Unis,* Paris, Perrin, 1998.

-FONER Eric, *Give me Liberty-An American History*, New York, W.W Norton & Compagny, Inc, 2007.

-FRANKLIN John Hope, *From Slavery to Freedom, A History of Negro Americans*, New York, Alfred A. Knof (1ère ed. 1947), 1974.

-FURETIERE, Antoine (1619-1688). *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots François tant vieux que modernes, & les Termes de toutes les Sciences & Des Art*s, divisé en trois tome-Volume trois, La Haye et à Rotterdam, chez Arnout & Reiner lers, 1690, définition du voyage.

-GALENSON DAVID W., *British Servants and the Colonial Indentured system in the Eighteeth Century*, In : The Journal of Southern History, Vol 44, No. 1, (1978), pp. 41-66.

-GALENSEON David W., *The Rise and Fall of Indentured Servitude in the Americas: an Economic Analysis*. In : The Journal of Economic History, Vol 44, No. 1 Cambridge, Cambridge University Press (Mars, 1984).

-GAUVIN Gilles, *Abécédaire de l'esclavage des Noirs,* Pairs, Editions Dapper, 2007.

-GREGOIRE Henri, *De la littérature des nègres, ou Recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature ; suivies de Notices sur la vie et les ouvrages des Nègres qui se sont distingués dans les Sciences, les Lettres et les Arts*, Paris : Maradan, 1808.

-HEAVNER, Robert. *Economic Aspects of Indentured Servitude in Colonial Pennsylvania*. New York: Arno Press, 1978.

-JAUCOURT Chevalier de, Esclavage, (in) Encyclopédie ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, consulté sur le site portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject_?a.38:252./var/artfla/encyclopedie/ textdata/IMAGE/ le 21/06/2013

-KLEIN S. Herbert, *The Atlantic Slave Trade*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

-LACOUR-GAYET Robert, *Histoire des Etats-Unis, des origines à la fin de la guerre civile*, Paris, Fayard, 1976.

-LEMONIER Léon, *La formation des Etats-Unis, 1493-1765*, Gallimard, 1948.

-MALDWYN, A. Jones, *The Limits of Liberty, American History, 1607-1980*, New York, Oxford University Press, (1ère éd. 1983, 2nd éd. 1986) 1988.

-MAXIMIN Daniel, *Esclavage, Libérations, abolitions, commémorations*, Chaulet-Achour, Fonkoua Romuald-Blaise (Dir.), Paris, 2001, p. 17.

-MAUROIS André, *Histoire des Etats-Unis, 1492-1946*, Paris, Editions Albin Michel, 1943.

-MEINING D.W, *The Shaping of America-a geographical perspective, Volume I, Atlantic America, 1492-1800*, New Haven, Yale University Press, 1986.

-NASH GARY B., *Quakers and Politics. Pennsylvania, 1681-1726*, Princeton, Princeton University Press, 1968.

-OUELLET Réal, *La Relation de Voyage en Amérique (XVIe-XVIIIe) Au Carrefour des genres*, Laval, Editions du Cierl-Les Presses de l'Université de Laval, 2010.

-PASQUET D., *Histoire politique et sociale du people Américain, Tome I des origines à 1825*, Paris, Auguste Picard, 1924.

-SALINGER Sharon V. *To serve well and faithfully: Labor and Indentured Servants in Pennsylvania, 1682-1800*. Cambridge, Cambridge University Press, 1987

-SHIFLETT Crandall, *Indentured Servitude and the pursuit of happiness*, Virginia Tech in www.history.vt.edu/shifflet/homepage.html, consulté le 8/06/2013

-SMITH Abbot E., *Colonists in Bondage: white servitude and convict labor in America, 1607-1776*, Williamsburg, University of North Carolina Press, 1947.

-STAROBINSKI Jean, Le Concept de Nostalgie. In : Diogène, Paris, Gallimard, 1966, (page 92-115).

-TINDALL George Brown, *America, A narrative history, Volume one*, New York, Norton & Company, (1ère éd. 198) 1984.

-TROCME Hélène, ROVET Jeanine, *Naissance de l'Amérique moderne, XVIe-XIXe siècle*, Paris, Hachette, 1997.

-VAUGHAN Alden T., *African American Families : Historical Resilent, in Strick Land* Avarh E. et WEES Robert E. Jr. (éd), The African American Experience: An Historical and Bibliographical Guide, Westport, Greenwwod Press, 2001, pp. 55-70.

-VIDAL Cécile, RUGGIU François-Joseph (Dir.*), Sociétés, colonisations et esclavages dans le monde atlantique*, Bécherel, Les Perséides, 2009.

-WOOD PETER H., Black Majority : Negroes in Colonial South Carolina from 1670 from 1670 Through the Stono Rebellion, New York, Alfred A. Knopf, 1974.

Introduction 6

PARTIE 1 - UN USAGE DE L'ÉCRIT NÉCESSAIRE POUR DÉCRIRE ET CONTESTER LES SYSTÈMES SERVILES PAR CEUX QUI EN ONT ÉTÉ VICTIMES ET CEUX QUI EN SONT LES TÉMOINS PRIVILÉGIÉS 22

CHAPITRE 1 : LA POSSIBILITÉ DE FAIRE CONNAÎTRE LE POINT DE VUE DES VICTIMES ET DE PLAIDER LEUR CAUSE 24

I. TYPOLOGIE DES RÉCITS DE SÉJOUR ET D'EXPÉRIENCES LONGUES 24

I. PAR QUI ? L'IDENTITÉ DES VICTIMES AFRICAINES ET EUROPÉENNES, ET DES TÉMOINS 32

II. POUR QUI ? LE PROBLÈME DES DESTINATAIRES : UNE PORTÉE UNIVERSELLE PAS TOUJOURS VOULUE AU DÉPART 39

CHAPITRE 2 : LE RÉCIT D'EXPÉRIENCE PERSONNELLE COMME ARME DE CONTESTATION VOLONTAIRE OU NON OU COMME ARME DE GLORIFICATION PERSONNELLE 44

I. UNE NÉCESSITÉ DE TOUCHER LES LECTEURS PAR LES ÉMOTIONS, UN MOYEN DE CONVAINCRE ET PERSUADER 44

II. D'AUTRES MOTIVATIONS QUE LA DÉNONCIATION : DES TÉMOIGNAGES POUVANT AUSSI SERVIR À VALORISER LES AUTEURS 49

PARTIE 2 - UNE VICTIMISATION À TRAVERS LE RÉCIT DE VOYAGE OU D'EXPÉRIENCE PERSONNELLE. LES NOMBREUX POINTS COMMUNS ENTRE RÉCIT D'ENGAGÉS ET D'ANCIENS ESCLAVES 56

CHAPITRE 3 : LA DESCRIPTION TRÈS PRÉCISE DU PROCESSUS D'ASSERVISSEMENT. 58

I. LA CAPTURE DES ESCLAVES ET L'ENGAGEMENT VOLONTAIRE DES MIGRANTS EUROPÉENS COMME POINTS DE DÉPART AU VOYAGE 58

II. L'ÉPREUVE DU VOYAGE EN MER : ÉTAPE GÉNÉRATRICE DE SOUFFRANCES VERS L'AMÉRIQUE DU NORD ET VERS L'ASSERVISSEMENT 64

III. L'ARRIVÉE SUR LE CONTINENT ET LE DÉBUT DE LA VIE AU SERVICE DES COLONS 72

CHAPITRE 4 : LES IMPRESSIONS ET LE RESSENTI, SOUFFRANCE D'ÊTRE ÉLOIGNÉ DES PROCHES ET DES ÊTRES AIMÉS PAR DES DÉPLACEMENTS FRÉQUENTS ; UNE PERTE PROGRESSIVE DE L'IDENTITÉ D'ORIGINE 79

I. LA SÉPARATION DES FAMILLES ET DES PROCHES ET LA SOLITUDE SOUDAINE ... 79

II. LE PASSAGE DE MAÎTRE EN MAÎTRE ET DE LIEUX EN LIEUX : DES VIES DE SERVITEURS ET D'ESCLAVES EN MOUVEMENT PRESQUE CONSTANT 82

III. LE SENTIMENT D'INJUSTICE 86

CHAPITRE 5 : LA DESCRIPTION DES VIOLENCES ET DES MAUVAIS TRAITEMENTS DONT LES AUTEURS SONT VICTIMES PENDANT CES SÉJOURS 89

I. LA « TYRANNIE » ET LA VIOLENCE DES MAÎTRES 89
II. LES MAUVAISES CONDITIONS DE VIE DES ESCLAVES ET DES SERVITEURS SOUS CONTRAT 92
PARTIE 3 - LE TÉMOIGNAGE ÉCRIT COMME SOUTIEN AUX VICTIMES MAIS AUSSI COMME AVERTISSEMENT SUR LE RETOUR À LA LIBERTÉ 101
CHAPITRE 6 : LA RELIGION CHRÉTIENNE COMME SOUTIEN ET RÉCONFORT AUX VICTIMES DE LA SERVITUDE (NOIRS ET ENGAGÉS) MAIS AUSSI COMME OBJET DE DÉBAT SUR LE SORT DES ESCLAVES 104
I. UNE CONVERSION SOUVENT DUE À UN BIENFAITEUR BLANC : UNE ACCULTURATION COMME ÉTAPE NÉCESSAIRE VERS LA LIBERTÉ ? 104
II. LA POSSIBILITÉ DE REMETTRE EN CAUSE L'ESCLAVAGE GRÂCE AU DISCOURS RELIGIEUX 108
III. LES ENGAGÉS : L'ESPOIR D'UNE VIE MEILLEURE APRÈS LA SERVITUDE ET DU PARADIS APRÈS LA MORT 110
CHAPITRE 7 : LES DÉBATS AU SEIN DE LA SOCIÉTÉ QUAKER : DES PROGRÈS AU SERVICE DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE DES NOIRS ? 113
I. LE PARALLÈLE QUAKERS-ESCLAVES-SERVITEURS SOUS CONTRATS : TROIS TYPES DE VICTIMES 113
II. LES POSITIONS AMBIGUËS SUR L'USAGE DES ESCLAVES 116
III. DES DÉBATS HOULEUX ET DES RECHERCHES DE JUSTIFICATIONS BIBLIQUES SUR LES ORIGINES DE LA SERVITUDE DES NOIRS 119
CHAPITRE 8 : LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, DE LA SERVITUDE À LA VIE D'HOMME LIBRE, LES ÉTAPES DE L'AFFRANCHISSEMENT 125
I. L'ACQUISITION DE LA LIBERTÉ PAR DIFFÉRENTS MOYENS 125
II. LA VIE D'HOMME LIBRE-LA FIN DE L'OPPRESSION ? 133
CONCLUSION 141

RÉSUMÉ

Pour beaucoup le XVIII^{e} siècle est le siècle des libertés avec l'apparition de mouvements philosophiques comme Les Lumières, et d'événements forts comme la Révolution française ou la guerre d'Indépendance américaine. Malgré cela, le XVIII^{e} siècle est également la période de maturation et d'enracinement de l'esclavage des Noirs et particulièrement dans les régions d'Amérique du Nord. Un esclavage qui ne cesse, jusqu'à la fin de la guerre d'Indépendance, de s'enraciner, au détriment de la servitude des engagés, ce système permettant à des colons d'asservir des migrants européens en échange du paiement de leur voyage à travers l'Atlantique depuis le vieux continent. Pendant cette période, les colonies américaines voient aussi se développer un mouvement contestataire, anti esclavagiste, formé par quelques membres de la communauté quaker. L'intérêt de ce travail est donc de confronter le regard d'anciens esclaves, d'engagés et de Quakers abolitionnistes. Ce mémoire met en lumière les récits écrits, sous la forme de lettre, de pamphlet, de récit de voyage ou d'autobiographies, la vision de plusieurs contemporains du XVIII^{e} siècle : anciens esclaves, engagés européens ou membres de la communauté quaker. Tous décrivent leur expérience de victimes ou de témoins de la servitude coloniale et en donnent leur vision. Des visions souvent critiques, faisant des auteurs, des messagers de l'absolutisme de la servitude coloniale.

MOTS CLÉS : Témoignage, autobiographies, pamphlet, esclavage, servitude sous contrats, quakerisme, abolitionnisme, liberté.

SUMMARY

The main purpose of this paper is to explore the question of servitude and call for the abolition in 18th century North Colonial America from 1730 to 1804 by comparing the written testimony of some victims with that of activists fighting for abolition. The aim is to understand how all these testimonies protest against servitude, whether there are contradictions between the visions of victims and witnesses, and if there are any common points between all the authors despite the differences of status and origins. This paper compares and contrasts testimonies from a number of sources: three autobiographies by African men who were enslaved and freed some years before the end of their lives, various writings by three Europeans who came to America as indentured servants, and two testimonies by different Quakers condemning servitude and fighting all their lives for the abolition of slavery. A simple comparison of these sources reveals obvious differences in points of view depending on the experiences and origins of the authors. All of them describe and criticize servitude. Similarities of experiences can also be observed between various slaves and indentured servants. In reality, they are all victims of New World servitude, and were brought there to serve the colonists by being deprived of all their rights and human dignity. The corpus of analysis contains only personal testimonies. Their accounts may have been exaggerated or distorted for personal reasons, so all the information given in every document has to be read carefully. The originality of this paper lies in the comparison of Black slavery and White indentured servitude in colonial America. Another value is to have used a historical approach "from the bottom up" to do so, by considering the point of view of the victims.

KEY WORDS : Testimonies, autobiographies, pamphlet, slavery, indentured servitude, quakerisme, boundage, abolitionism, freedom, liberty.

Illustration de couverture *: MORALEY William, The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, p. 96*

Illustration de couverture Volume II *: MORALEY William, The Infortunate : the voyage and adventures of William Moraley, an indentured servant, Philadelphia, edited by Susan Klepp & Billy G.Smith (1ère éd. 1743), 1992, p. 94.*